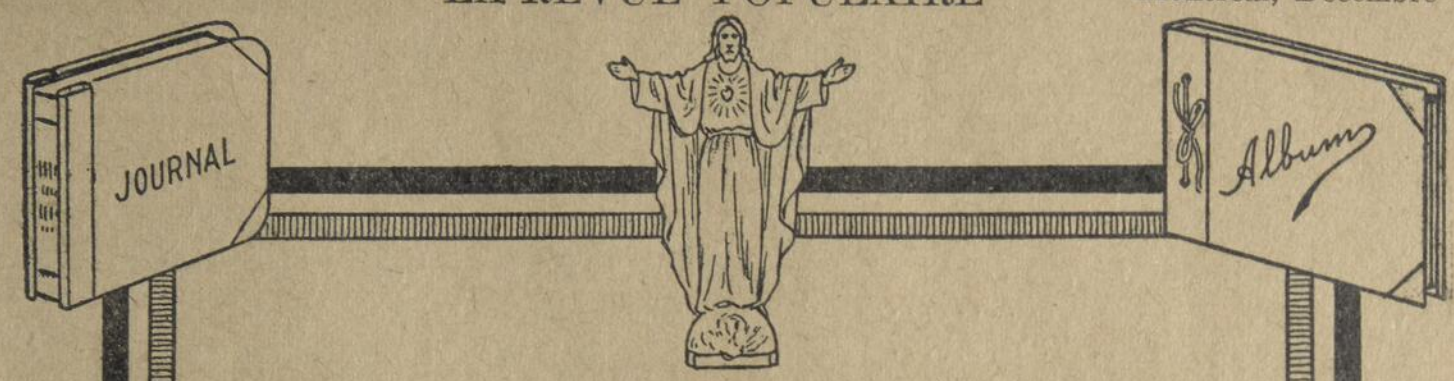


La Plus Importante Librairie et Papeterie Française au Canada

(FONDEE EN 1885)

ARTICLES RELIGIEUX, artistiques et pratiques. **ENCADREMENT.**

LIVRES RELIGIEUX. Musique et Chant grégorien. **RELIURE.**

ARTICLES DE CLASSE. Dessin. Globes. Cartes murales. **MUSEES.**

LIVRES DE CLASSE. Français, anglais latins, grecs. **SAYNETTTES ET DRAMES.**

ARTICLES DE FANTAISIE. Maroquinerie. Décorations. Statuettes. Cartes postales. Albums, Jeux, Jouets.

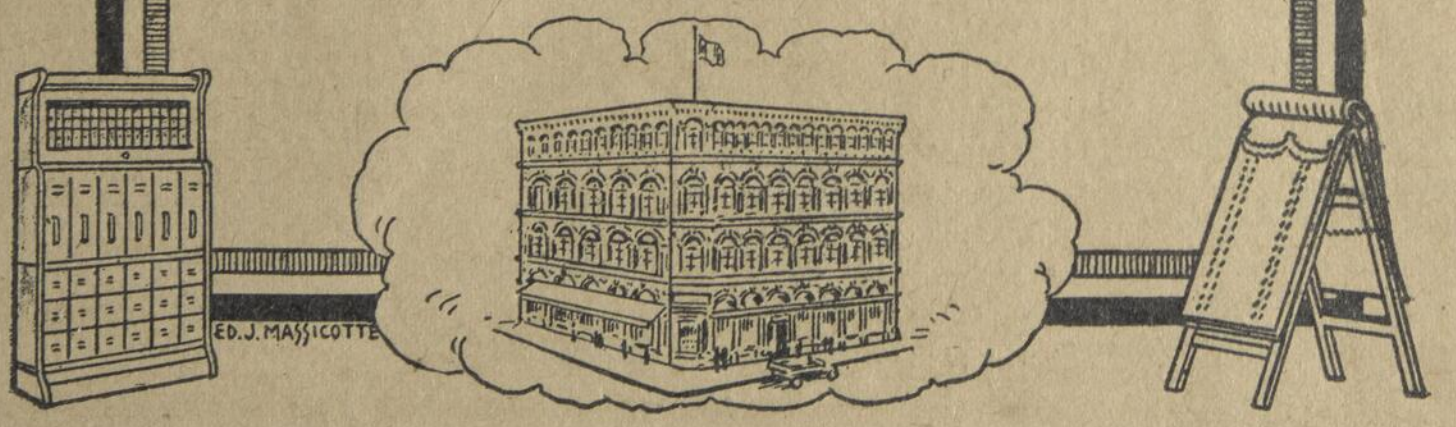
LIVRES CANADIENS ET FRANÇAIS: Littérature, Histoire, Romans, Economie sociale, Théâtre, Sciences, Arts, Métiers Manuels, Guides.

ARTICLES DE BUREAUX. Meubles. Livres Perpétuels. **IMPRESSIONS.**

TAPISSERIES. Papiers peints reliefs et vitraux. Rideaux à ressorts. Moulures.

Librairie **Granger Freres,** Limitée

PLACE D'ARMES ET RUE NOTRE-DAME O.
MONTRÉAL.



Vol. 10, No 12 — LA REVUE POPULAIRE — Montréal, Décembre 1917

SOMMAIRE DU No DE DECEMBRE 1917

	Pages
Les jours se suivent	7
Veille de Noël (poésie)	8
PAGES CANADIENNES:	
Pages vécues de l'histoire	9
Le cuivre canadien	12
L'augmentation des bisons	12
La Bourse de Montréal	12
Les diligences de l'ancien temps	13
Montalembert et le Canada	13
Frugalité exemplaire	13
Le marché de Montréal	13
Valeurs des terres au Canada	14
Notre langue	14
Valeur des fermes au Canada	14
Le progrès de Montréal	14
Répondez en français	14
Revenus et dépenses de Québec	15
Le blé du Manitoba	15
Les premiers poëles au Canada	15
La bonne terre	15
Le lait canadien	15
LES VIEILLES CHANSONS :	
En roulant ma boule	16
L'origine de l'arbre de Noël	18
Le jour du culte	20
William Harvey	20
Ce que le maringouin recherche	20
Les tortillements d'un arbre	20
Une Messe de Minuit aux îles Marquises	21
Une ville heureuse	23
Par précaution	23
Le journal meilleur marché	23
Sculptures originales	23
LA MAGIE EN FAMILLE :	
Les mangeurs de feu	24
Vitesse des gouttes de pluie	25
Arlequin et colombine	26
La poupée noire	26
Les mariages au Groenland	26
Une annonce bizarre	26
TRAVAUX D'AMATEURS :	
Pour fixer les clous	27
La sécurité du bébé	27
L'appétit d'une araignée	28
Ce que mange un éléphant	28
L'oiseau-mouton	28
L'histoire de l'aéroplane	29
Des nids qui pèsent des tonnes	31
Conte de Noël—Poésie	32
Le sultan et les petits oiseaux	34
ROMAN *REINE LAUGIER* par Paul Bertnay	35
Cri du fidèle dans la nuit sainte (poésie)	122
ECHOS DU CONCERT EUROPEEN :	
Les diamants de la Kaiserine	123
Les conversions du Kaiser	123
Les nez artificiels	124
La plus petite république	124
Bateaux en ciment armé	124
La décoration des blessés	125
La Télégraphie sans fil	125
Le dénombrement d'une armée	125
Sous de fer et de carton	125
La bague d'un évêque	126
Les yeux des Japonais	126
Ouvriers espagnols	126
La chasse aux dentiers	127
Un bouclier original	127
Le morse récalcitrant	127
Pour faire frire les oeufs	128
La plus grande machine à écrire	128
Histoire d'une goutte d'eau	129
COURS POPULAIRE: L'Eléphant	133
Les fabriques anglaises de plum-pudding	135
La Noël en Angleterre	137
La restauration des Juifs	138
MOSAIQUE: Les femmes de Sumatra	139
Une montre merveilleuse	139
Des célibataires illustres	140
La monnaie d'aluminium	140
Coût de la découverte de l'Amérique.	140
Les poissons coûteux	140
La mémoire des disparus	141
Poupées	141
La fortune des Etats-Unis	141
Une curieuse expérience	142
Le commerce du thé	142
Coutumes de Noël	143
Safety first	144
Ce que coûte la nourriture d'un lion	145
Le frein à porcs	145
Le plus petit bureau de poste	146
L'éclairage au néon	148
Le refroidissement de la terre	149
La plante anti-moustiquaire	149
Le recensement des oiseaux	149
Le sport du yacht à glace	152
Nouveau moyen de gravir une montagne	154
Timbres	154
Le langage des fleurs	156

La Jambe Artificielle de CONRAD MARTIN

donne une marche souple, facile, légère, confort parfait, solidité garantie :-: :-:

Nous avons la réputation, établie depuis près de 60 ans, de faire ce qu'il y a de mieux en

Bandages Herniaires, Appareils Orthopédiques, Bas Elastiques, Etc., Etc.,

DE TOUT LE PAYS

NOS APPAREILS SONT FABRIQUES PAR DES EXPERTS SOUS LA SURVEILLANCE PERSONNELLE DE M. CONRAD MARTIN

☞ CONSULTATIONS GRATUITES ☜

Fabrique Canadienne de Bandages

36-38 rue GRAIG Est, Montreal

QUAND LES ALLEMANDS OCCUPÈRENT PARIS EN 1871

QUAND les Allemands occupèrent Paris, en 1871, ils exigèrent et collectèrent une indemnité d'un milliard de dollars. Des centaines de mille de paysans et d'ouvriers industriels français accoururent à Paris et, de concert avec les citoyens de cette ville, offrirent leurs économies au Gouvernement Français, afin que leur patrie bien-aimée soit délivrée de la présence des Huns.

Supposez un instant que deux ou trois Huns soient logés chez vous — dans votre foyer.

Essayez alors de vous imaginer ce que vous seriez prêt à faire, à donner, à payer ou à prêter pour délivrer le Canada du Hun.

Rappelez-vous de ce qui s'est passé en Belgique et en France, et tâchez de concevoir, s'il vous est possible, ce que vous payeriez en argent pour empêcher une répétition de ces monstruosités en Canada.

Eh bien alors, vous qui restez chez vous — femmes et hommes — on vous demande de prêter votre argent au Canada MAINTENANT afin d'empêcher cet état de choses — et bien d'autres.

Et tout comme les Soldats Alliés actuellement dans la première ligne de tranchées, mais seulement à un moindre degré, eux aussi qui prêtent leur argent afin de soutenir les armées Canadiennes sur le champ de bataille, combattent pour la Liberté.

Aujourd'hui l'argent combat par elle-même, et c'est le devoir sacré de tout Canadien de soutenir le Canada dans cette guerre en plaçant ses économies dans les Obligations de la Victoire — "Canada's Victory Bonds."

Soyez un des premiers à souscrire lorsqu'elles vous seront offertes et

QUE VOTRE ARGENT COMBATTE LA MENACE ALLEMANDE

Emis par le Comité de l'Emprunt Canadien de la Victoire
en coopération avec le ministre des Finances
de la Puissance du Canada.

La Revue Populaire

Vol. 10, No 12 — Montréal, Décembre 1917

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:
Un An: $1.00, — Six Mois: - - - 50 cts
Montréal et Etranger:
Un An: $1.50 - - Six Mois: - - - 75 cts

Paraît tous les mois

POIRIER, BESSETTE et CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131, rue Cadieux, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

LES JOURS S'ENFUIENT . . .

Tout passe, tout casse, tout lasse, dit un vieux proverbe d'allure un peu pessimiste.

Hélas! Il faut convenir qu'il y a beaucoup de vrai dans cette assertion et que, le temps surtout, passe avec une rapidité qui nous effraie lorsque nous nous en rendons nettement compte.

A regarder devant soi, tout paraît éloigné; à regarder en arrière, il semble que les années passées sont aussi proches de nous que les dernières semaines vécues.

Au début de la présente guerre, celui qui eût prédit un conflit d'une durée d'un an, celui-là eût provoqué des haussements d'épaule car il semblait impossible, qu'avec les épouvantables moyens de destruction modernes, le chocs des armées pût se prolonger aussi longtemps...

Et voici le quatrième hiver que le canon tonne; pour la quatrième fois l'année s'achève dans les flammes et dans le sang... Pour la quatrième fois on se retrouve au seuil d'une année nouvelle, ouverte sur l'inconnu et dont la durée paraît d'avance interminable, en conséquence des événements.

Et cett année là passera comme les autres, lente et énervante à certains jours, répandant le deuil et la joie, voyant s'accomplir des choses grandioses que l'on espère et d'autres peut-être qui bouleverseront certains calculs.

Une année qui commence est toujours grosse d'imprévu mais pourtant, celle qui s'approche est dessinée en quelque sorte mathématiquement dans ses grandes lignes. L'histoire n'est qu'un éternel recommencement; une implacable loi, supérieure à celles que font les hommes, rejette au fond de l'abîme ceux qui par leur orgueil insensé ont rêvé de trop s'élever.

Nul n'a jamais pu conquérir la terre entière et aujourd'hui moins que jamais, l'homme n'accepterait le despotisme d'un être qui se croirait l'égal de Dieu par son pouvoir universel. Cette menace de domination suffirait à elle seule pour changer en ennemis les amis de la veille et ce que ni Alexandre, ni César, ni Napoléon Ier n'ont pu réussir, ce n'est pas un peuple de pirates gouvernés par un roi au cerveau maladif qui en viendra à bout.

Roger Francoeur.

VEILLE DE NOEL

Tes jours naïfs sont révolus,
Mon enfant; la nuit de Matines,
Le bon vieux Noël ne vient plus
Mettre un jouet dans tes bottines.

Tu crus à tout cela jadis;
Tu crus, sur la foi des images,
Que ce soir, loin du Paradis
Où sont les bergers et les mages,

Jésus venait voir, dans leurs lits
Plus chauds et plus doux que sa crèche,
Les enfants purs comme les lis
Eclos au bord d'une onde fraîche,

Et qu'il chargeait un beau vieillard
A la grande barbe givrée,
Vêtu de neige et de brouillard,
Mais bonhomme sous sa livrée,

D'aller, la hotte sous le dos,
Sous les plus pauvres cheminées,
Et de déposer des cadeaux
Dans les sabots des maisonnées...

Tu n'y crois plus, hélas! pourquoi?
Si Noël ne vient plus lui-même,
Ta mère le remplace, ou moi,
Et c'est toujours quelqu'un qui t'aime.

O ma fille! garde en ton coeur,
A l'abri du savoir sceptique,
A l'abri du rire moqueur,
Une petite fleur mystique.

Trace autour d'elle un frais jardin
Où ne souffle aucun vent de doute;
Cela te vaudra le dédain
Des sots qui passent sur la route;

Mais quand la commune douleur
S'en viendra frapper à ta porte,
Tu respireras l'humble fleur,
Et ton âme en sera plus forte.

FRANÇOIS FABIÉ.

Pages vécues de l'histoire du Canada

Crise que traversa la religion catholique!

La religion catholique romaine a traversé des grandes épreuves au Canada, comme partout le monde, où elle a porté le flambeau de la foi.

L'ambition des conquérants de s'ingérer dans les lois de l'Eglise a été heureusement vaincue par la fermeté de notre clergé, à chaque fois que l'Angleterre, foyer du protestantisme, a tenté de s'immiscer dans les affaires de l'Eglise Catholique, au Canada.

Dans un document, contenant des instructions concernant le Canada, et adressé à Lord Dorchester, gouverneur du Bas-Canada, le 16 septembre 1791, le secrétaire d'Etat d'Angleterre, lui donnait la ligne de conduite à suivre en rapport avec le clergé Catholique Romain:

"Et attendu qu'il est de la plus grande importance d'établir de sages règlements en matière ecclésiastique, vous devrez vous faire un rigoureux devoir de veiller à ce qu'il ne soit pris à cet égard que des mesures propres à donner entière satisfaction à nos nouveaux sujets dans tous les cas où ils ont droit à quelque indulgence, tenant compte toujours qu'ils ne doivent jouir que de *la tolérance* de pratiquer la religion de l'Eglise de Rome et non des pouvoirs et des privilèges de celle-ci en tant qu'église établie, pouvoirs et privilèges exclusivement réservés à l'église protestante d'Angleterre.

"Conformément à ces principes par conséquent et afin de donner à Notre Suprématie en matière ecclésiastique comme en matière civile tout le poids et l'influence qu'elle doit avoir, c'est Notre volonté et Notre plaisir:

1° Que tout appel à une juridiction ecclésiastique étrangère et toute correspondance avec celle-ci soient absolument défendus, sous des peines très sévères;

2° Qu'il ne soit exercé dans les limites de Notre dite province par qui que ce soit professant la religion de l'Eglise de Rome, aucune autorité épiscopale ou vicariale autre que celle essentiellement et absolument nécessaire au libre (?) exercice de la religion romaine; et pour cela il faudra de vous une dispense et une permission sous le sceau de notre dite Province

dont la durée sera laissée à Notre bon plaisir et tenir compte des réserves et restrictions conformes à l'esprit et aux dispositions de l'acte du parlement de la 14e année de Notre Règne. "Acte à l'effet de prendre des mesures plus efficaces à l'égard du gouvernement de la province de Québec." Et personne ne pourra recevoir les ordres sacrés ni avoir charge d'âmes, sans avoir au préalable obtenu de vous une permission à cette fin.

3° Que nul autre qu'un Canadien de naissance, nommé par Nous ou en vertu de Notre autorité, ne puisse jouir d'un bénéfice ecclésiastique et des droits et des profits qui y sont attachés, s'il professe la religion de l'Eglise de Rome (sauf quiconque déjà en possession de tel bénéfice) ; et que tout droit ou prétendu droit de toute personne quelle qu'elle soit, de désigner, présenter ou nommer quelqu'un à un bénéfice vacant, sauf dans le cas ou la collation des bénéfices sera réclamé en vertu d'un droit civil, soit absolument aboli ; personne ne pourra jouir de plus d'un bénéfice, du moins il n'en sera pas accordé à un seul et même titulaire plus qu'il n'en peut raisonnablement desservir.

4° Qu'aucune personne professant la religion de l'Eglise de Rome ne soit nommée titulaire de quelque paroisse dont la majorité des habitants solliciteront la nomination d'un ministre protestant. En ce cas, le titulaire sera protestant et aura le droit à toutes les dîmes payables dans la dite paroisse. Toutefois, les catholiques romains pourront se servir de l'Eglise pour le libre exercice de leur religion en dehors des heures fixées pour le service religieux des protestants; et réciproquement dans toute paroisse où les catholiques romains formeront la majorité, les habitants protestants pourront se servir de l'église pour l'exercice de leur religion, lorsque leur présence ne dérangera pas le service religieux des catholiques romains.

5° Que nul titulaire professant la religion de l'Eglise de Rome, chargé d'une paroisse, n'ait le droit de percevoir des dîmes provenant des terres ou propriétés occupées par un protestant ; lesquelles dîmes seront perçues par une personne que vous nommerez à cette fin et versées entre les mains du receveur général, tel que sus-dit, pour le maintien d'un clergé protestant dans la dite Province, lequel devra résider réellement dans celle-ci conformément aux instructions que vous recevrez de Nous à cet égard ; et que tous les revenus et profits provenant d'un bénéfice vacant soient réservés, aussi longtemps que celui-ci n'aura pas de titulaire, pour être appliqués aux fins sus-dites.

6° Que toutes les personnes professant la religion de l'Eglise de Rome déjà pourvues d'un bénéfice ou qui en obtiendront un par la suite ou seront autorisées à exercer quelque pouvoir ou autorité à cet égard, prêtent et souscrivent, *en votre présence* devant le conseil ou devant telle personne que vous aurez nommée à cette fin, le *serment* que prescrit de prêter et souscrire l'acte susdit du parlement adopté dans la quatorzième année de Notre Règne intitulé: "Acte à l'effet d'adopter des mesures plus efficaces à l'égard du gouvernement de Québec dans l'Amérique du Nord."

7° Que tous les titulaires en charge de paroisses professant la religion de l'Eglise de Rome qui ne seront pas sous la juridiction de l'évêque de la Nouvelle-Ecosse, ne jouissent de leurs bénéfices, qu'aussi longtemps que leur conduite sera irréprochable ; toutefois s'ils sont trouvés coupables d'offenses criminelles où s'il est dû-

ment prouvée qu'ils se sont livrés à des tentatives séditieuses en vue de troubler la tranquillité et la sécurité de notre gouvernement, vous devrez les destituer et les suspendre.

8° Que tous les ecclésiastiques qui jugeront à propos d'entrer dans le saint état du mariage soient relevés de toutes les peines qui pourraient leur être infligées en ce cas en vertu de toute autorité émanant du Saint-Siège de Rome.

9° Que la liberté d'inhumer les morts dans les églises et les cimetières soit accordée aux chrétiens de toute croyance sans distinction.

10° Qu'on prie pour la famille royale dans toutes les églises et les endroits où se pratique le culte, suivant la méthode en usage, dans ce royaume; et que Nos insignes et armoiries soient placées, non seulement dans les églises et les endroits où se pratique le culte, mais aussi dans les cours de justice et que toutes les armoiries de France soient enlevées de toutes les églises et cours où elles peuvent se trouver encore;

11° Que la société des prêtres romains que l'on nomme "Séminaires de Québec et Montréal", continue de posséder et d'habiter les maisons qui servent de demeure à ceux-ci ainsi que toutes autres maisons et terres auxquelles ils avaient droit en vertu de la loi, le 13 septembre 1759; et qu'il soit loisible à cette société de remplir les vacances qui se produiront, d'admettre de nouveaux membres conformément aux règles de sa fondation et d'instruire des jeunes gens de manière à les préparer pour prendre charge des cures paroissiales, à mesure que celles-ci deviendront vacantes. C'est néanmoins Notre Volonté et plaisir que, non seulement ces séminaires, mais toutes les autres communautés religieuses, aussi longtemps qu'elles subsisteront, soient visités par vous Notre Gouverneur ou par telles personnes que vous désignerez à cette fin et qu'ils se conforment à telles règles et directions que vous jugerez à propos d'établir et de prescrire, de l'avis et du consentement de Notre Conseil Exécutif.

12° C'est aussi Notre volonté et plaisir que tous les autres séminaires et communautés religieuses (sauf seulement l'Ordre des Jésuites) soient maintenus pour le moment en possession de leurs établissements actuels; jusqu'à ce que Nous soyons mieux renseignés sur leur véritable état et que Nous sachions jusqu'à quel point ils sont essentiel au libre exercice de la religion de l'Eglise de Rome tel que permis dans Notre dite Province; que vous permettiez l'admission de nouveaux membres dans aucunes des dites sociétés ou communautés (sauf les communautés de femmes seulement) sans Nos instructions formelles à cette fin; que la société des Jésuites soit supprimée ou dissoute et ne puisse exister plus longtemps comme corps politique et constitué en corporation et que ses droits, ses propriétés et ses biens Nous soient dévolus pour telles fins que nous jugerons à propos de faire connaître Notre intention royale d'allouer aux membres actuels de la dite société, telle qu'établie à Québec, des traitements et des allocations suffisantes pour leur vie durant; que tous les missionnaires qui relèvent de l'autorité des Jésuites ou ont été envoyés par ceux-ci ou qui relèvent de toute autre autorité ecclésiastique de l'Eglise romaine, soient retirés graduellement et remplacés par des missionnaires protestants au fur et à mesure que le temps et les circonstances permettront de le faire à la satisfaction des dits Indiens; qu'il soit défen-

du à tout ecclésiastique de l'Eglise de Rome, sous peine de destitution, d'induire les protestants à devenir papistes ou de chercher à les convertir à sa religion, et qu'il soit aussi défendu aux prêtres romains de parler dans leurs sermons, contre l'Eglise d'Angleterre.

* * *

On peut comprendre alors les protestations qui s'élevèrent un peu partout, et notre clergé, Mgr Plessis en tête, commença une lutte de géant.

On protesta fermement contre ces instructions qui n'avaient autre but que de "protestantiser" le Canada naissant.

En effet, son acceptation voulait dire la non-reconnaissance du pouvoir temporel du Pape, la dépendance de nos institutions religieuses de l'Etat et finalement la spoliation des droits acquis des Jésuites.

Mgr Plessis, prélat aussi distingué par l'éclat de ses talents que par l'élévation de ses vues et la fermeté de son caractère, combattit victorieusement pour la liberté et les droits menacés de l'Eglise.

—— o ——

LE CUIVRE CANADIEN

On a dit que l'Allemagne n'avait que d'insuffisantes réserves de cuivre et qu'elle a été souvent forcée de s'adresser aux Etats-Unis.

Nos voisins ne sont pas cependant les seuls producteurs de cuivre. Ici, au Canada, notre production en cuivre s'est élevée en 1912, à 77,832,127 livres, représentant une valeur de $12,718,548.

La province de Québec ne figure dans cette production que pour une valeur de $536,346, alors que la province d'Ontario accuse une production de plus de trois millions de piastres et la Colombie Anglaise $8,256,670.

La plus grande partie de ce cuivre est exportée aux Etats-Unis et de là en Europe.

—— o ——

L'AUGMENTATION DES BISONS

Le *Courrier de l'Ouest* d'Edmonton constatait il y a quelque temps que le troupeau de bisons parqués à Wainwright, dans l'Alberta, est actuellement de 1500 têtes. Lorsque le troupeau fut constitué, il y a quelques années, le gouvernement canadien n'acheta que 750 bisons.

aPr contre, les rennes du Labrador envoyés à la rivière à la Paix dépérissent.

—— o ——

LA "BOURSE" DE MONTREAL

En 1717, un arrêt du roi permettait aux marchands de Québec et de Montréal de s'assembler tous les jours en un lieu qu'ils choisiraient pour y traiter de leurs affaires, comme aussi de se nommer un syndic, c'est-à-dire un représentant auprès des autorités.

oNus avons peu de renseignements sur la *Bourse* de Québec. Nous connaissons sa fondation. Il y a guère plus.

Dans le *Canadian Antiquarian* de janvier 1915, M. E.-Z. Massicotte publie un document qui prouve que la *Bourse* de Montréal subsista sinon jusqu'à la Conquête du moins peu d'années avant.

—— o ——

"Chacune a maintenant une part de nous-même Albion, notre foi, la France, notre coeur." — Crémazie.

LES DILIGENCES DE L'ANCIEN TEMPS

En 1766, il n'existait qu'une route postière dans tout le Canada, et c'était entre Québec et Montréal. En 1791, elle s'étendait d'un côté au Nouveau-Brunswick et de l'autre à Kingston. Les diligences—les *stages* de nos grands-parents—furent les premiers agents de transport sur terre. Le 1er janvier 1816, Barnabas Dickinson en établit la première ligne régulière entre Montréal et Kingston. Prix du voyage $18, avec droit à 28 livres de bagage. Peu à peu, de semblables services furent établis entre les principaux centres, et il y eut même, un peu plus tard, un service de *stages*, plus légers, chargés de transporter en très grande célérité, la "Malle" royale. A Québec, ce furent les MM. Hough qui en eurent le contrat.

A partir de 1817, les bateaux à vapur rmplacèrent les diligences durant l'été sur certains parcours ou partagèrent avec elles d'autres parcours, c'est-à-dire partout où les rapides interdisaient toute navigation. Ainsi en 1826, on se rendait en diligence de Montréal à Lachine pour y prendre la bateau, comme en 1908 on se sert du chemin de fer.

—— o ——

MONTALEMBERT ET LE CANADA

Dans le *Correspondant* de Paris, en 1862, Montalembert publia une étude sur l'Inde au parlement de Londres. On y lit cette phrase: "Au Canada, une noble race, française par le coeur et par les moeurs, doit à l'Angleterre d'avoir conservé ou acquis, avec une entière liberté religieuse, toutes les libertés politiques ou municipales que la France a répudiées."

Napoléon III se sentit piqué au vif. Il dit tout haut qu'il fallait faire un exemple et Montalembert subit un procès dans lequel il eut pour avocats Berryer et Dufaure, mais on le condamna à six mois de prison et à $600 d'amende. De plus, on découvrit une loi qui, en pareil cas, rendait le condamné passible de la déportation. Sur ce dernier point, Napoléon fit grâce.

—— o ——

FRUGALITE EXEMPLAIRE !

Les anciens Canadiens des classes populaires étaient d'une frugalité exemplaire. Les viandes ne paraissaient presque sur la table que durant le *temps des fêtes* ou aux jours des grandes réjouissances. Le reste de l'année on se contentait de lait, d'oeufs, de poissons, de soupe aux pois, de bouillie de maïs pilé, de crêpes, d'un pain grossier, de fruits et de légumes. Ce régime quasi végétarien ne les empêchait pas d'acquérir une santé et une vigueur admirables. Ecoutez ce que disait la Mère Marie de l'Incarantion: "Un pauvre homme aura huit enfants et plus, qui l'hiver vont nu-pieds et nu-tête, avec une petite camisole sur le dos, qui ne vivent que d'anguilles et un peu de pain; et avec tout cela, ils sont gros et gras.

—— o ——

LE MARCHE DE MONTREAL

Le marché de Montréal est approvisionné d'oeufs et de volailles pour la plus grande partie, par les cultivateurs d'Ontario.

Ce marché que les producteurs de l'Ontario trouvent avantageux, malgré la distance, devrait l'être également pour les cultivateurs de la province de Québec.

—— o ——

VALEURS DES TERRES AU CANADA

Dans un rapport publié récemment par le Ministère de l'Agriculture, on mentionne le fait que la valeur approximative des terres en culture au Canada est par arpent et par provinces comme suit:—dans Québec, $52 par arpent, dans l'Ontario, $52.50, dans le Nouveau-Brunswick, $32, Ile du Prince-Edouard, $39, Nouvelle-Ecosse $33, Manitoba $32, Saskatchewan, $24, Colombie-Anglaise $118. Le chiffre élevé dans cette dernière province est dû à la culture abondante des fruits. D'après des statistiques obtenues dans toutes les provinces, on calcule que la valeur totale des animaux de la ferme au Canada est approximativement de huit cent millions de piastres.

—o—

NOTRE LANGUE

Faut-il s'étonner que chaque nationalité tienne à sa langue? Tout autant vaudraitt changer la nature du coeur humain et faire que ce qui lui est le plus intimement uni, ce qui lui est le plus personnel lui soit aussi le plus indifférent. Quelle coutume, quel usage, quelle tradition peut être comparé à la langue nationale? Elle seule a poussé ses racines au plus profond de notre être. L'oreille n'entend rien de plus agréable; elle la devine et la reconnait partout. On peut ne pas l'ouïr, ne pas la parler pendant de longues années; elle garde toujours cette vertu magique, ce pouvoir mystérieux qui remue, trouble, bouleverse; elle seule va au coeur et parle à l'âme.—*M. l'abbé Desranleau.*

—o—

La valeur approximative des produits forestiers du Canada, est de $176,672,000.

VALEUR DES FERMES DU CANADA

Pour la totalité du Canada, la valeur moyenne des fermes consacrées à l'agriculture, améliorées ou non, y compris les maisons d'habitation et bâtiments d'exploitation, étables, granges, etc., est approximativement de $41 l'acre. Par provinces, la valeur moyenne s'établit ainsi: Ile du Prince-Edouard, $39; Nouvelle-Ecosse, $33.6; Nouveau-Brunswick, $29.4; Québec, $52; Ontario, $52.5; Manitoba, $32; Saskatchewan, 23; Alberta, $22; Colombie Britannique, $118.5. Quant à cette dernière province, sa moyenne élevée est due à ses vergers et plantations d'arbres fruitiers.

—o—

LE PROGRES DE MONTREAL

Montréal est la principale ville du Canada et l'une des plus importantes de tout le continent américain où elle occupe le quatrième rang.

Sa population dépasse celles de Boston et de St-Louis, avec un chiffre de 760 mille âmes, soit près de quatre mille de plus que les villes précitées.

Il y a tout lieu de croire que dans peu d'années, la population de Montréal dépassera le million.

—o—

REPONDEZ EN FRANÇAIS

Si vous recevez une lettre écrite en anglais, vous pouvez y répondre dans votre langue, en français, car vous pouvez être certains que les personnes instruites à qui vous vous adresserez ainsi sauront parfaitement vous comprendre et surtout vous apprécier.

REVENUS ET DEPENSES DE LA PROVINCE DE QUEBEC

La Province de Québec avait un revenu, en 1914, de $9,000,377., dont $1,842,170. provenant du subside fédéral; $1,588,959. des forêts; $1,027,597. des hôtels; $1,604,840. des droits de succession; $122,576. des licences d'automobiles. Ses dépenses s'élevaient à $8,624,368. dont $1,080,886. pour l'administration de la justice; $1,419,515. pour l'instruction publique; 829,991. pour asiles d'aliénés et bienfaisance; $470,313. pour la construction des routes rurales.

—— o ——

LE BLE DU MANITOBA

Afin d'obtenir une grosse récolte de blé, cet automne, le gouvernement français a fait distribuer aux cultivateurs en France 80,000 quintaux de blé du Manitoba pour servir de semence.

—— o ——

LES PREMIERS POELES AU CANADA

Dans les *anciens* temps, nos pères n'avaient même pas de poêles, cet ustensile si nécessaire au ménage. Il leur fallait se contenter d'un feu de cheminée.

Les premiers poêles étaient loin d'avoir l'élégance et la variété de formes de poêles d'aujourd'hui qui sont un véritable ornement, même pour les salons, quand toutefois ils ne sont pas remplacés par le luxe des fournaises.

C'étaient de grosses masses de fonte, aux quatre faces presque sans ornements, au-dessus uni, n'ayant qu'un seul pont ou qu'un seul étage et le tout supporté par quatre grosses pattes de chien. Les poêles à deux ponts ne remontent pas à plus de 90 ans dans les campagnes.

Comme accompagnement obligé, il y avait un fourgon en fer, et souvent aussi un fourgon en bois pour attiser le feu, et puis une casserole de tôle dans laquelle étaient ordinairement les petites pincettes pour prendre le charbon dont on se servait pour allumer la pipe; car les allumettes simplement souffrées, qu'on regardait alors comme une grande amélioration ne sont venues que vers 1835 et les allumettes chimiques plus tard.

—— o ——

LA BONNE TERRE

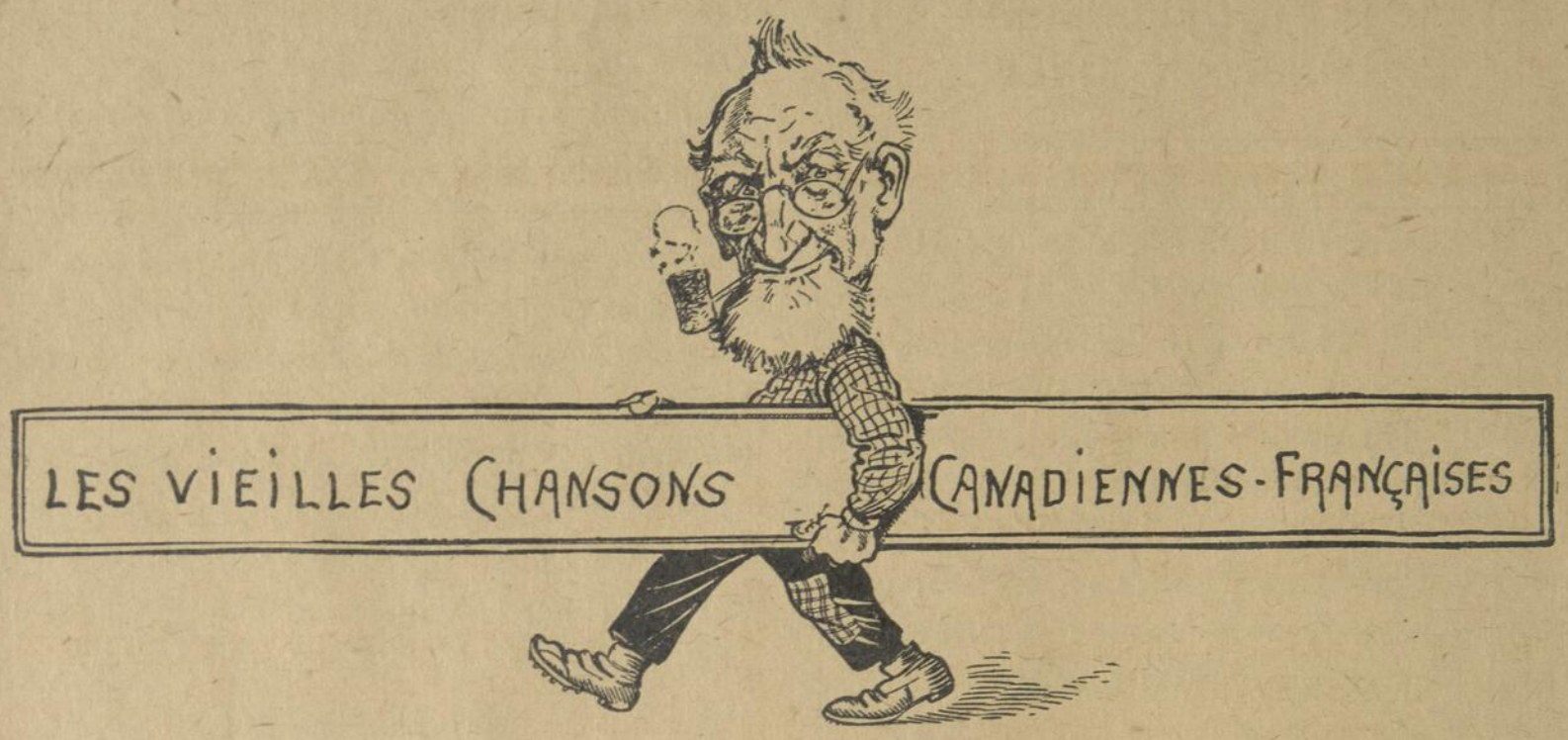
Il y a, dans notre province, 442,153,000 acres de terre. Sur ce nombre, 15,613,000 acres sont en culture; dans le reste on a taillé 442,000 terres, d'une étendue totale de 44,215,000 acres; mais ces terres, déjà arpentées et propres à la culture, attendent toujours des défricheurs. Elles restent couvertes de forêts qui pourraient en peu de temps être changées en moissons superbes et en paroisses canadiennes-françaises.

—— o ——

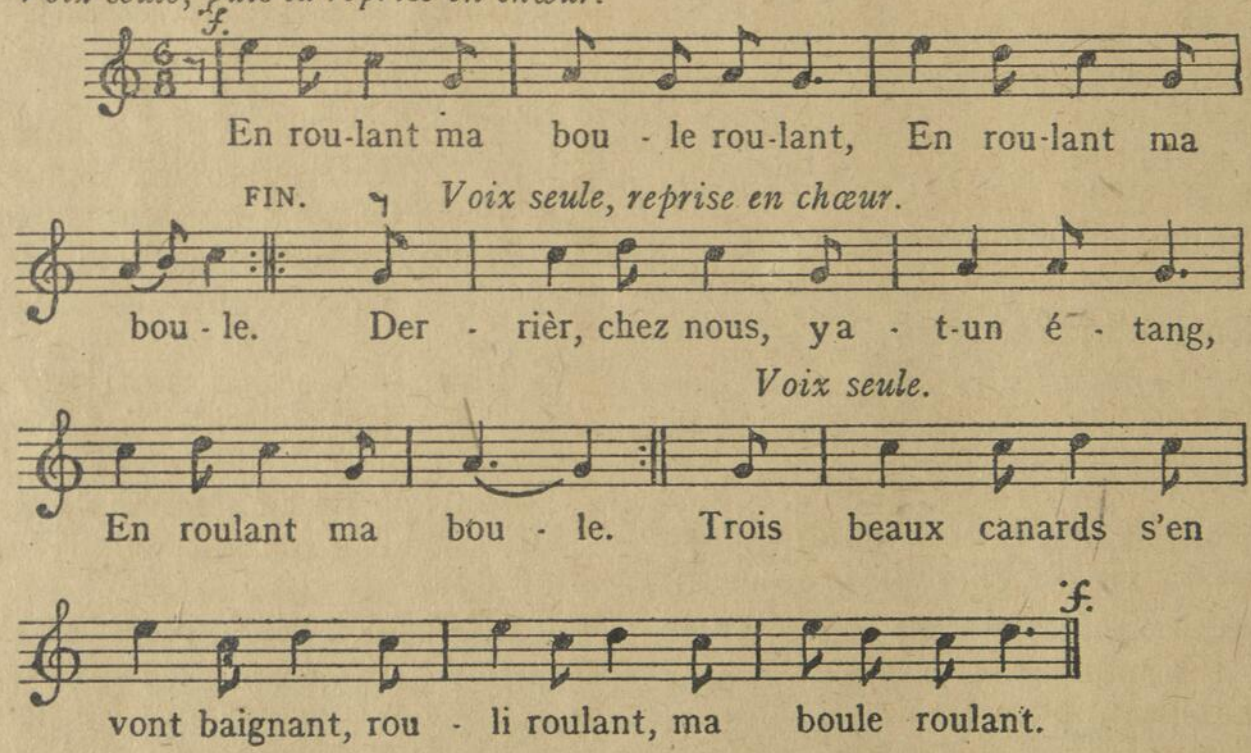
LE LAIT CANADIEN

Les produits laitiers canadiens sont en grande demande sur les marchés Européens. Ainsi pendant une seule semaine, plus de 1,000 boîtes de beurre et de fromage ont été expédiées en Angleterre. Les cultivateurs doivent tenir compte de ce commerce d'exportation et de la hausse des produits laitiers. L'augmentation dans l'élevage des troupeaux laitiers est tout indiquée.

—— o ——



EN ROULANT MA BOULE

Voix seule, puis la reprise en chœur.

Derrièr' chez nous, yt-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, am boule roulant.
En roulant am boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule,
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Le fils du roi s'en va chassant,
En roulant ma boule,
Avec son grand fusil d'argent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Avec son grand fusil d'argent,
En roulant ma boule,
Visa le noir, tua le blanc,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Visa le noir, tua le blanc,
En roulant ma boule,
O fils du roi, tu es méchant!
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

O fils du roi, tu es méchant!
En roulant ma boule,
D'avoir tué mon canard blanc,
Rouli, roulant, ma boule, roulant,
En roulant, etc.

D'avoir tué mon canard blanc,
En roulant ma boule,
Par dessous l'aîle il perd son sang,
Rouli, roulant, ma boule, roulant,
En roulant, etc.

Par dessous l'aîle il perd son sang,
En roulant ma boule,
Par les yeux lui sort'nt des diamants,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Par les yeux lui sort'nt des diamants,
En roulant ma boule,
Et par le bec l'or et l'argent,
Rouli, roulant, ma boule roualnt,
En roulant, etc.

Et par le bec l'or et l'argent,
En roulant ma boule.
Toutes ses plum's s'en vont au vent,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Toutes ses plum's s'en vont au vent,
En roulant ma boule.
Trois dam's s'en vont les ramassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule.
C'est pour en faire un lit de camp,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant, etc.

C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule.
Pour y coucher tous les passants.
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

L'arbre de Noël, en Angleterre.

L'Origine de l'Arbre de Noël

L'arbre mystique Yggdrasil.

Quel fut l'inventeur de l'arbre de Noël et depuis quelle époque est-il en existence, telles sont les deux questions entourées de mystère et qui ont été laissées sans solution par les chroniqueurs des anciens jours.

Certains croyent qu'il nous vient de l'Egypte, puis que les anciens habitants de ce pays employaient à certaines fêtes de ce pays employaient à certaines fêtes de l'hiver une branche de palmier, recouverte de douze bourgeons. La première signifiaient l'année, les derniers indiquaient les 12 12 bourgeons de l'arbre.

Ceux qui sont moins hardis voudraient faire remonter son existence à l'époque de la Germanie, qui connaissait l'arbre de Noël bien avant qu'il fut introduit en France ou en Angleterre.

On rapporte que ce porteur d'étrennes de la Noël fut connu en Angleterre, après le mariage de la reine Victoria, au prince albert d'Allemagne, mais où les allemands volèrent-ils l'idée de l'arbre de Noël, c'est ce qu'un écrivain a tenté d'expliquer.

"Très loin dans l'histoire, on parle de teutons, croyant dans un frêne mystique "Yggdrasil", dont les racines et les branches, unissaient le monde de la vie au monde de la mort. Au pied de cet arbre "Ydrasil" étaient assises les trois déesses qui déterminaient les destinées des hommes, et "Yggdrasil" portaient sur ses branches les récompenses méritées par ces premiers.

Est-ce assez pour nous faire conclure de la certitude de l'origine de notre présent arbre de Noël? Non, bien que son introduction en Angleterre par le Prince Albert d'Allemagne nous laisse à croire qu'il est d'origine teutonne.

Il fut dressé pour la première fois en Angleterre à Windsor, en 1840, après la naissance du Prince Royal, enfant de l'Impératrice Victoria et du Prince Albert.

La célébration du jour de Noël en Hongrie.

Depuis cette époque, pauvres comme riches, offrent à leurs enfants les cadeaux de Noël, suspendus à un arbre, décoré et illuminé.

Il avait été probablement importé en Germanie par les légions conquérantes de Drusus, puisque Virgille en fait mention dans ses Georgiques.

Bien que l'on donne généralement crédit au Prince Albert de son introduction en Angleterre, un journal anglais dans son numéro du 27 décembre 1829, alors que la reine Victoria n'avait que 10 ans, disait: "Le jour de Noël, la Princesse Liven donnait une fête, telle qu'en existence en Germanie. Trois arbres fixés dans des grands pots et placés sur une grande table recouverte de oile, faisaient partie des décorations; chaque arbre était illuminé au moyen de trois rangées circulaires de chandelles de cire, bleues, vertes, rouges et blanches." Devant chacun d'eux, étaient étalés des jouets, gants, mouchoirs, boîtes à ouvrage, livres et différents autres articles, représentant des cadeaux que la Princesse avait reçus.

En Suède, les arbres de Noël sont installés, devant les maisons.

Cette princesse était russe et avait passé son enfance à Paris, d'où probablement elle avait importé l'idée de l'arbre de Noël.

Un savant dans une étude des anciennes coutumes anglaises, dit que: "l'arbre de Noël fut d'abord importé en Angleterre par quelques marchands germains qui vivaient à Manchester, au commencement du dix-neuvième siècle."

En 1900, un autre écrivain disait que: "bien que nous soyons habitués à considérer l'Allemagne comme le "home" de l'arbre de Noël, elle ne l'a pas été pour plus des deux derniers siècles. Des vieilles personnes dont les parents n'ont jamais vu cette curiosité de Noël, sont encore vivantes. La décoration des maisons au moyen de branches d'oliviers et de branches vertes, en Angleterre, à l'occasion de Noël, remonte aux temps reculés. Nous pouvons constater ce fait dans une peinture de Botticelli, dans son "Adoration des bergers", à la gallerie nationale de Londres. C'est une reproduction exacte des anciennes coutumes ancestrales de tous les peuples, qui au changement d'année, pendant 12 jours, décoraient de branches de verdure, toutes les salles publiques."

Dans quelques autres oeuvres historiques, on parle de la décoration de l'intérieur des maisons, aussi bien que des temples, au moyen de verdure et de l'introduction de l'arbre illuminé comme symbole de la palme.

Autrefois, on s'asseyait devant la maison, entre deux pins.

Dans les salles des barons, dans les gigantesques cuisines des paysans, l'arbre illuminé avait sa place d'honneur.

L'habitude d'enlever des bois, des branches et des arbres en Autriche, devient tellement grande, que en 1755 à Salzbourg et en 1768 à Nurembourg, on passa des lois très sévères pour empêcher le dépeuplement des forêts.

Dans certaines régions de l'Hongrie une procession solennelle, précédée par un arbre décoré, est faite à chaque année, la veille de Noël: "Il est orné de rubans et de fruits et symbolise l'arbre de la science".

L'arbre de Noël fut introduit en Autriche, il y a environ 100 ans par la duchesse de Wurtemburg. Comme nous le disons plus haut, il a pris racine en Angleterre, en 1840. Les deux écrivains anglais Thackeray et Dickens parlent de la beauté des réunions de Noël et dès 1850 Dickens intitulait une nouvelle de Noël: "The Christmas Tree".

Les romains eux-mêmes présentaient leurs cadeaux sur un arbre de Noël. On croit qu'ils avaient pris cette coutume aux anciens Egyptiens.

Comme nous le disions l'origine du "Christmas Tree" est inconnu, et rien dans l'histoire des peuples nous en indique la véritable provenance.

—— o ——

LE JOUR DU CULTE

Les chrétiens ont le dimanche, les Grecs le lundi, les Persans, le mardi, les Assyriens le mercredi, les Egyptiens le jeudi, les Turcs le vendredi, les Israélites le samedi.

—— o ——

WILLIAM HARVEY

Le célèbre physiologiste anglais qui découvrit la circulation du sang, naquit à Folkestone le 2 avril 1578, et mourut à Londres le 3 juin 1658.

Après de longues et patientes recherches, il publia à Francfort, l'ouvrage immortel dans lequel il exposait sa théorie sur les mouvements du coeur et la circulation.

Cette théorie fut longtemps combattue par les contemporains, mais Harvey eut la suprême consolation, avant de mourir, de la voir universellement admise et répandue.

CE QUE LE MARINGOUIN RECHERCHE

C'est un fait constaté, que le maringouin préfère le nègre au blanc, un chien noir à un chien blanc, et en général un endroit de repos de couleur noire.

Après une étude des insectes, on a remarqué qu'une très grande partie de ceux-ci recherchent davantage: le bleu-noir, le bleu-rouge, le brun, le rouge, le noir, le gris et le violet; l'azure, l'ocre et le blanc particulièrement le jaune leur déplaisent excessivement.

—— o ——

LES TORTILLEMENTS D'UN ARBRE

On observe de curieux tortillements sur plusieurs troncs d'arbres et l'on prétend qu'ils sont dus à la rotation de la terre, tels que les tourbillons des tempêtes et les vagues qui tournoient dans l'océan.

Un géologue Belge, dit que si les conditions de croissance étaient la cause de ces tortillements, la torsion devrait suivre la marche apparente du soleil.

Neuf cent quatre-vingt-dix troncs sur mille donnent une preuve du contraire, et le tortillement est d'ordinaire à gauche sur l'hémisphère nord et à droite du côté de l'hémisphère sud, tel que le tournement des tempêtes de cyclone et des tourbillons des ouragans de vent.

Cette différence est due à la rotation de la Terre.

Un autre géologue a constaté, que les vents dus à la rotation de la terre soufflait sans relâche durant la saison où la végétation de l'arbre était active et sensitive, et qu'une faible et continuelle courbe affectait d'une manière permanente, l'arbre.

UNE MESSE DE MINUIT AUX ILES MARQUISES

Il y a juste 57 ans—ce jour-là ou plutôt cette nuit-là, un vénérable octogénaire, Tourangeau de naissance, mais fixé depuis bien longtemps chez les Canaques du bout du monde, éprouva la plus douce émotion de toute sa vie.

Ildéphonse-Réné Dordillon, était bien certainement, le doyen d'âge de tous les colons français de l'Océanie. Lui, bien différent des autres, ce n'est pas l'ambition de faire fortune qui l'avait poussé à 5000 lieues du délicieux pays où la Providence avait placé son berceau. Non!... Il était missionnaire et l'ambition d'étendre le royaume de Dieu, d'annexer à l'Empire du Christ des terres et des populations nouvelles, avait seule porté ses regards et orienté sa voile vers l'extrême horizon du globe.

De cela, il y avait bien longtemps. Depuis qu'il avait fait élection de domicile dans le lointain archipel perdu au centre du Pacifique a égale distance de l'Amérique et de l'Australie, près d'un demi-siècle s'était écoulé ; ses cheveux avaient blanchi et ses forces s'étaient épuisées dans un labeur dont le Pontife suprême avait récompensé le succès en lui décernant les pouvoirs, titres et insignes du pontificat. Depuis trente ans, il était le roi spirituel des Iles Marquises.

Au cours de sa longue carrière apostolique, bien des joies, premices anticipées du céleste salaire, bien des consolations lui avaient été ménagées; la fête de Noël devait lui en apporter une, à laquelle il allait particulièrement être sensible.

Lorsque l'événement eut lieu, il était environ dix heures du matin, à Paris et dans toutes les cathédrales de l'Europe occidentale les évêques célébraient "in plenis pontifica libus", la messe de Noël.

Il était à peu près minuit, aux Iles Marquises, dans la petite cathédrale de Taiohae. Encore quelques minutes et les douze coups égrenés par l'horloge publique de cette capitale annonceraient que le 24 décembre avait expiré.

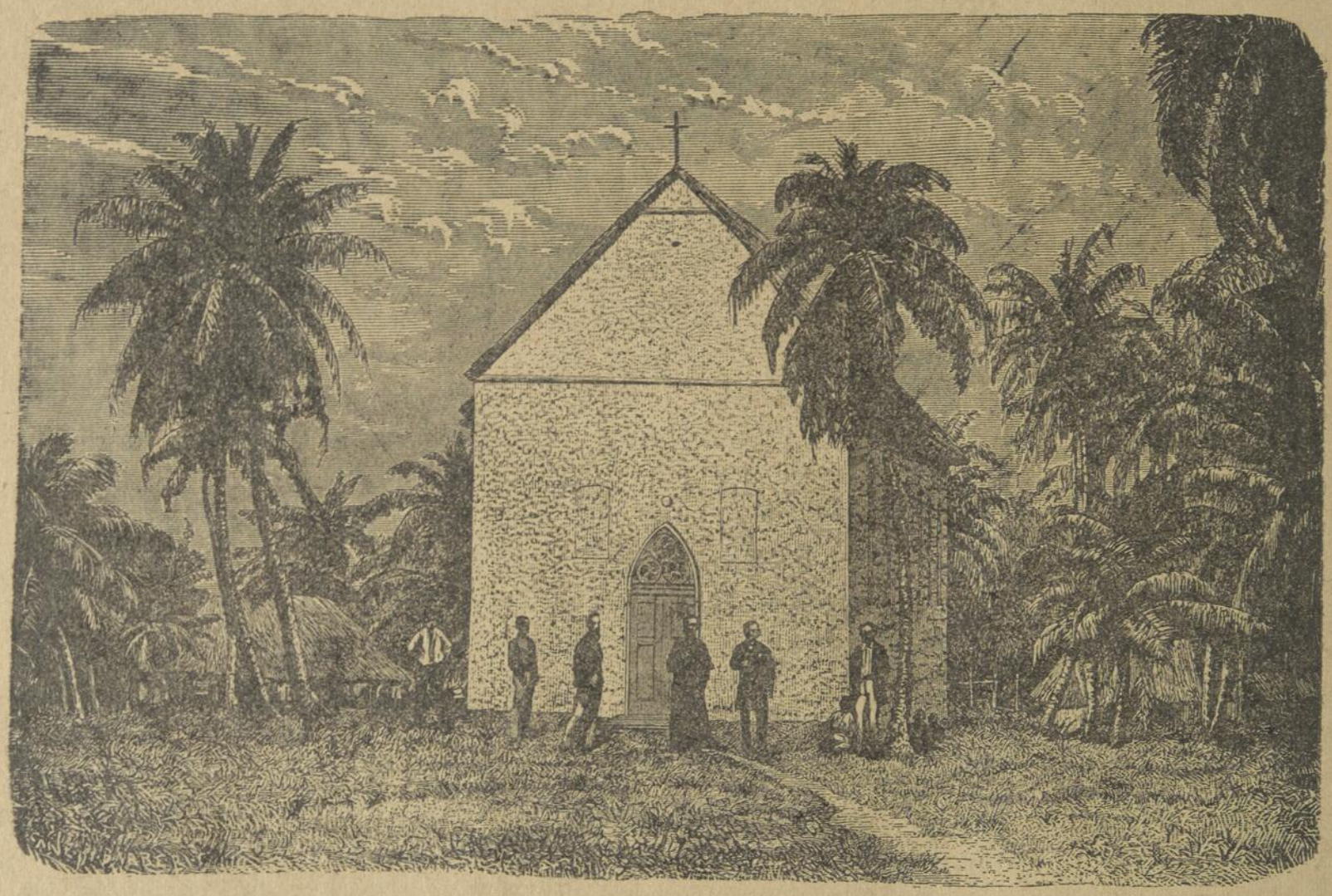
En Europe, c'était une froide et neigeuse journée d'hiver. En dessous, dans l'île Nouka-Hiva, c'était la calme et tiède langueur d'une nuit d'été.

La cathédrale nouka-hivienne était pleine: femmes marquisiennes et jeunes filles en toilette de fête, vêtues de *tapas* (robes) blanches ou roses, coiffées de fleurs, mais pieds nus; puis, groupés à part, d'un côté les enfants des écoles, de l'autre les jeunes gens et les hommes; enfin, à des places d'honneur, l'état-major et l'équipage d'un croiseur français ancré dans le port depuis quelques jours ; croyants et mécréants, tout le personnel du *Mistral* était accouru à la messe de minuit. Les portes du lieu saint restées ouvertes laissaient entrer le lumineux rayonnement des étoiles australes, la brise de mer et le parfum des mimosas, des gardénias, des santals, des orangers... et par là aussi s'envolait bien loin sur la campa-

gne et sur les eaux l'écho des chants du sanctuaire...

Les choeurs s'étaient tus. On était au plus solennel instant de l'office divin. L'évêque, debout à l'autel, achevait de prononcer les paroles adorables qui transsubstantiient le pain et le vin eucharistiques, et il continuait: *Undè et memores*... Tout à coup une émotion profonde étreignit

cration, un jeune officier du *Mistral* venait d'entonner le *Noël* d'Adolphe Adam, d'une magnifique voix de ténor, chaude, vibrante, délicieuse, et la superbe mélodie, ainsi transportée aux antipodes de l'ancien monde, sous les voûtes de ce temple de style maori, bâti en corail, peuplé d'exanthropophages, empruntait aux circonstances un charme étrange, sublime...



La cathédrale nouka-hivienne était pleine.

son vieux coeur et arrêta sur ses lèvres les syllabes sacrées, tandis que, sur ses joues ridées, sur sa barbe patriarcale, sur l'or de sa chasuble fanée, coulaient de grosses larmes... Pourquoi?... Ecoutez!... Une voix française chante; une mélodie française a succédé aux *himénés* canaques:

Minuit, chrétiens! C'est l'heure solennelle.

Au milieu du silence qui suit la consé-

Le monde entier tressaille d'espérance

A cette nuit qui lui donne un Sauveur.

Lui, le vieil évêque tressaille de bonheur; il essuie du revers de ses mains amaigries ses yeux humides.

Ce *Noël*, c'est la France; c'est le passé; ce sont les chers et tendres souvenirs, inoubliables, inoubliés, le clocher natal, les amis d'enfance, les parents, tous morts,

disparus, allongés sous l'herbe du cimetière à l'ombre de l'église où il a été baptisé. Il revoit sa vie. Débarqué (il y a tant d'années!) au milieu d'un peuple d'anthropophages païens, il est entouré maintenant d'un peuple de chrétiens... C'est lui et ses frères qui ont opéré ce miracle.

Peuple debout! Chante ta délivrance!

Noël! Noël! Voici le Rédempteur!

—— o ——

UNE VILLE HEUREUSE

La petite ville de Arb, est tout à fait digne d'envie. Sa population de 3,000, ne paye aucune taxe municipale sauf pour les chiens. Et malgré cette exemption de contributions directe, chaque année, les autorités municipales ont une réserve assez ronde en coffre.

La ville reçoit ses revenus de ses sources de sel et de ses forêts qui couvrent 7,000 acres de son sol.

Dans le but de dépenser le surplus on a décidé de poser l'eau dans les maisons et de construire des usines électriques pour l'éclairage des habitants.

On a offert aussi le terrain et les rails gratuitement à toute personne ou compagnie désirant construire un chemin de fer à Arb.

—— o ——

PAR PRECAUTION

Les dompteurs de lions se parfument souvent au moyen de lavende. On ne connait pas de lion qui ait attaqué un dompteur lorsqu'il a pris la précaution de se parfumer du matériel.

—— o ——

LE JOURNAL MEILLEUR MARCHE

Les journaux d'Europe sont loin d'être chers. On est assez surpris même, pour peu qu'on y réfléchisse, de la quantité considérable de lecture qu'offre à ses lecteurs pour la somme de cinq centimes un journal de grandecirculation de Paris ou de Londres.

Cependant ces journaux sont hors de prix si on les compare à la "*Bonne Graine*" dont le premier numéro a paru tout récemment en Belgique, et qui se vend un centime.

La "*Bonne Graine*" est publié par les socialistes Belges, ets ans doute aucun, il peut être considéré comme le journal le meilleur marché d'Europe et même du monde entier.

—— o ——

SCULPTURES ORIGINALES

Propertia di Rossi, jeune Italienne, noble et d'une rare beauté, d'une intelligence supérieure, d'une éducation exceptionnelle, sculpta sur un noyau de pêche toute la passion du Sauveur.

Ce travail comprend un très grand nombre de figures: le Christ, les apôtres, les saintes femmes, les soldats, le peuple. Chaque figure est d'une exécution admirablement délicate.

Les physionomies sont expressives; les groupes, distribués avec leurs plans.

Cette petite merveille se trouve dans les galeries de Florence, où l'on voit aussi un noyou de cerise, sur lequel on a sculpté un choeur de saints au nombre de coixante-dix.

—— o ——

A Algers, la haute marée et la basse marée de la Méditerranée, sont de 3 pouces et demi de différence seulement.

LES MANGEURS DE FEU

Chaque jour, les bateleurs montrent des choses surprenantes, mais dont on peut aisément reconnaître les causes, lorsqu'on y réfléchit. On a vu, par exemple, un Anglais, nommé Richardson, faire rôtir un morceau de viande sur sa langue, allumer un charbon dans sa bouche avec un soufflet, l'enflammer par un mélange de poix noire, de poix résine et de soufre.

Ce mélange allumé, produisait dans sa bouche le même frémissement que l'eau dans laquelle les forgerons éteignent le feu, et bientôt après il avalait ce charbon enflammé, cette poix, ce soufre et cette résine. Il empoignait un fer rouge avec sa main, qui n'était cependant pas plus calleuse que celle d'un autre homme. Enfin, il tenait un autre fer rouge entre ses dents.

C'est par une habitude, d'abord très douloureuse, et une disposition dans les organes, qu'un tel homme est parvenu à les rendre insensibles. Le valet de cet Anglais publia, en 1667, *le Secret* de son maître, *le Mangeur de feu.*

Ce secret consiste à se frotter les mains, la bouche, les lèvres, le palais avec de l'esprit-de-soufre affaibli dans les commencements, et que l'on emploie ensuite plus actif. Cet acide corrode l'épiderme et le rend aussi dur qu'un cuir. En répétant cette opération, l'opération devient si dur qu'il gêne les mouvements de la bouche: les bateliers se la lavent avec du vin bien chaud, et enlèvent la peau raccornie, qui se détache. Ils endurcissent la nouvelle peau de la même manière, et, avec le temps, la rendent sans sensibilité.

De quoi certains individus ne sont-ils pas capables, soit par cupidité, soit pour tromper les autres? Lorsqu'ils ont avalé ces charbons, que leur salive éteint auparavant dans leur bouche, ils ont grand besoin d'avaler de l'huile ou de l'eau chaude pour rejeter ces matières.

On sait que, dans les siècles d'ignorance et de superstition, on fait usage des épreuves de l'eau chaude et du fer chaud, pour distinnguer le coupable de l'innocent.

On appelait ces jugements, *jugements de Dieu*, dans la folle persuasion que Dieu faisait un miracle pour sauver l'innocent. Ces épreuves se faisaient dans une église. L'accusé était obligé de jeûner trois jours au pain et à l'eau, entendait la messe, y communiait, faisait serment

de son innocence; recevait de l'eau bénite par aspersion et même en avalait; puis il était conduit au lieu de l'épreuve.

Celle de l'eau bouillante se faisait en plongeant la main dans une cuve, pour y prendre un anneau qui y était suspendu plus ou moins profondément. Celle de l'eau froide consistait à jeter le patient dans l'eau, après lui avoir lié la main gauche au pied droit, et la main droite au pied gauche. L'accusé ne devait pas aller au fond, parce que l'eau, qu'on avait eu la précaution de bénir, n'aurait eu garde de le recevoir!

L'épreuve par le feu était réservée pour les nobles, les prêtres et autres personnes libres.

L'accusé était obligé de lever de terre deux ou trois fois une barre de fer rouge, et de la porter à quelques pas: ensuite il mettait sa main dans un sac sur lequel le juge et l'accusateur posaient leur cachet. Au bout de trois jours, on examinait la main, et l'on était absous s'il ne paraissait pas de brûlure. Mais heureusement la loi salique permettait à l'accusé de mettre à sa place un substitut.

Des gens tels que notre mangeur de feu pouvaient seuls se faire absoudre, tandis que l'innocent qui s'y soumettait était condamné coupable, puisqu'il est de la nature, disait--on, de ne jamais s'écarter de ses lois.

Quant à l'épreuve de l'eau froide, il y a lieu de croire que le coupable était toujours sauvé, puisqu'il est impossible qu'un homme jeté dans l'eau pieds et mains liés, n'aille au fond, à moins qu'il n'ait le malheur d'être, comme le fameux physicien Desaguillers, déjà cité, dont le corps était si gras, qu'il surnageait et ne pouvait pas enfoncer.

A l'égard de l'épreuve par l'eau bouillante, il est peut-être possible de faire bouillonner de l'eau froide par un air comprimé, qui, cherchant à se dilater, occasionne des bulles à la surface de l'eau, comme si elle était sur le feu.

Si le fait suivant est vrai, nos mangeurs de feu sont encore bien éloignés de l'impassibilité d'un esclave que Tavernier dit avoir vu dans ses voyages, qui, pour quelque petite récompense, se laissait charger d chaînes rouges, qu'il portait jusqu'à ce qu'elles se fussent refroidies.

—— o ——

VITESSE DES GOUTTES DE PLUIE

On a calculé qu'une goutte de pluie dont le diamètre mesure 1 millimètre ne peut jamais acquérir une vitesse supérieure à 4 verges à la seconde, une goutte de un tiers de millimètre ne peut avoir plus de 2 verges et demie de vitesse; une goutte de 6 millimètres de diamètre, c'est le maximum observé dans les grandes averses, arrive à posséder une vitesse de chute de 11 verges à la seconde.

Maintenant, il faut considérer que quand l'air est humide, les gouttes augmentent de volume au fur et à mesure qu'elles descendent; quand le vent souffle les gouttes tombent obliquement et avec des vitesses variées; ce sont les rafales souvent constaté dans les orages.

—— o ——

On vient de construire un télescope d'une précision étonnante. On peut lire très bien avec cet instrument, paraît-il, une impression de lettres ordinaires, à une distance de deux milles et demi.

ARLEQUIN ET COLOMBINE

Le mot "Arlequin", est un dérivé du mot Scandinave, "hellequin", qui signifiait, "reine de l'enfer", ou "reine de la mort".

Hel était la divinité de la mort ou de l'enfer, dans le sens que lui donnait ls symbole de foi de ce peuple.

Cette divinité était supposée avoir un grand pouvoir sur les esprits, et avait pour mission de recevoir tous ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie et de voir à leur entrée de l'autre côté.

A une époque très reculée de l'histoire de France, plusieurs familles Scandinaves émigrèrent dans ce premier pays et d'après leurs croyances on institua les cérémonies burlesques et brutales appelées "notre famille d'arlequin."

Le mot "colombine", d'un autre côté, n'a pas d'affinité particulière avec ce qu'il représente. Il fut importé d'Italie par d'anciens écrivains, simplement parce qu'ils étaient d'avis, que le mot était un joli nom.

Le mot italien "columbina" veut dire "jolie petite colombe" et était en grand usage dans les comédies italiennes, pour désigner une fille coquette.

—— o ——

LA POUPEE NOIRE

La famille Lincoln, aux Etats-Unis, possédait depuis plus de cent ans une poupée noire, nommé Georgina, qui a dans son trousseau les habits de quatre générations très soigneusement faits. On l'appelle la "grand'mère" et c'est une joie pour les enfants d'être admis à la contempler.

—— o ——

LES MARIAGES AU CROENLAND

Si le mariage a été reglementé chez tous les peuples civilisés, il n'en est pas moins resté une affaire de consentement mutuel chez certains peuples, tandis que chez d'autres, comme au Groënland, il consiste en une cérémonie où l'homme peut se choisir une compagne de son goût, que celle-ci accepte ou refuse sa main.

En effet, si un jeune amoureux décide d'épouser une jeune fille, il se rend chez elle, la saisit et la transporte de force sur son domaine, où elle est supposée séjourner sans autre cérémonie de mariage. Il lui présentera une nouvelle lampe ou autres articles de ménage.

Quand même la jeune fille serait-elle consentante d'épouser le prétendant, elle doit s'objecter à la suivre et elle doit pleurer amèrement lorsqu'elle est arrivée à sa maison.

Elle doit continuer à pleurer pendant quelques jours et même s'enfuir shez ses parents pour être ramenée par son époux, à sa nouvelle demeure.

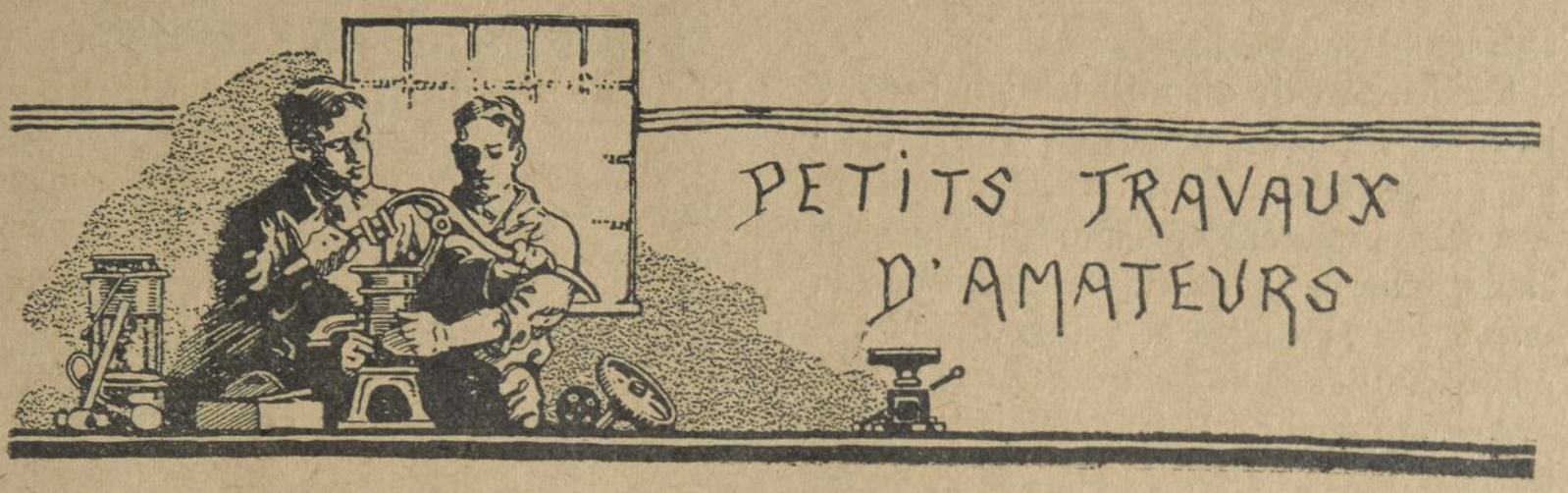
Si la cérémonie est très simple, il nous semble qu'elle ne doit pas avoir de résultats durables...

—— o ——

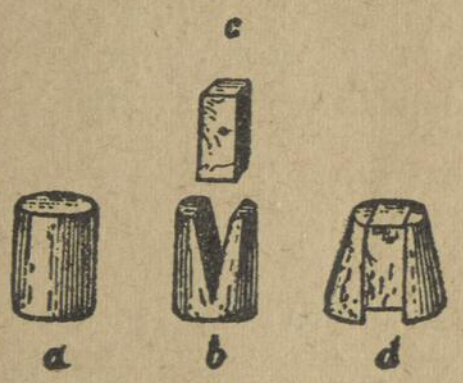
UNE ANNONCE BIZARRE

Il l existe aux Antipodes une curieuse façon d'annoncer le décès de quelqu'un. Un journal australien nous fournit une de ces curieuses annonces.

"Hary Rarymple est en train de secouer sa bosse parmi les étoiles. Il mourut à l'âge de 72 ans. Sa vie et carrière n'eurent rien d'épatant; il fut un homme ordinaire, commerçant, maire et un peu voleur *comme tous les autres!...* Le jour où il fut nommé secrétaire de l'*Ignorance publique*, alors commença sa grandeur!..."



POUR FIXER SOLIDEMENT UN CLOU OU UNE VIS DANS UN MUR



Le bouchon s'élargit à sa base quand le bloc C, *est introduit dans la pièce* B, *qui prend finalement la forme,* D.

Vous avez souvent constaté la difficulté que de fixer solidement un clou ou une vis dans un mur, lorsque vous frappez soudainement un joint.

Pour obvier à cet inconvénient, nous vous conseillons de pratiquer une ouverture dans votre mur et de la boiser de manière à ce que le clou ou la vis soit posé, avec solidité.

Ce travail qui est très facile ne demande pas l'assistance du menuisier. Procurez-vous un ciseau d'acier taillé en biseau de manière à creuser un trou dont l'extrémité intérieure sera évasée.

Lorsque cette première opération est terminée procurez-vous n'importe quel morceau de bois. Coupez-le de manière à remplir le trou, tel qu'indiqué par la lettre (A), de la figure ci-contre.

Pratiquez à l'intérieur une coupure en forme de V, (B), de la même profondeur que le petit bloc à forme allongée (c).

Mettez alors ce cylindre dans le trou et introduisez le bloc, (c) au moyen d'un maillet. Quand le cylindre fendra, les deux pièces intérieures se disposeront de manière à ce que le bouchon sera plus large à l'intérieur qu'à la surface.

Si ce travail est fait avec précaution, votre mur ne sera pas endommagé et vous aurez une endroit solide et assuré pour y introduire un clou ou une vis.

—— o ——

POUR LA SÉCURITÉ DU BÉBÉ

Lorsque le bébé est encore tout jeune, on éprouve de nombreuses difficultés à le tenir dans sa chaise.

C'est pour remédier à cet inconvénient qu'un observateur a imaginé l'appareil suivant.

Si vous avez un vieux cuir à rasoir dont vous ne vous servez pas, employez-le à préparer l'appareil

représenté par la vignette ci-dessus.

Fendez le cuir au milieu d'un bout à l'autre en laissant à chaque bout un espace d'un pouce.

Après avoir enlevé l'anneau d'un des bouts, fixez cette partie à l'intérieur du dossier de la chaise par deux vis 3/8 de pouce de diamètre.

Accrochez alors le bout opposé sous la tablette de la chaise. Passez dans l'ouverture la tête de l'enfant de sorte que la lanière repose sur ses épaules.

L'enfant ne pourra pas se lever et ainsi sera maintenu, sans danger, libre de tous mouvements, sur sa chaise.

N'est-ce pas une précaution qu'il vaut la peine de prendre pour la sécurité de vos bébés.

—— o ——

L'APPETIT D'UNE ARAIGNEE

L'araignée ordinaire a un appétit vraiment vorace et sa gourmandise défie la compétition humaine.

Un certain savant qui avait observé la consommation d'aliments par- une araignée durant 24 heures, a conclu que si cet animal était bâti proportionnellement à l'homme, qu'il mangerait à son réveil un petit alligator; à 7 heures a.m., un agneau, à 9 heures, a.m., un veau; à 1 heure p.m., un mouton; et finirait sa journée par un pâté fait de 120 oiseaux.

—— o ——

Le thé fut importé en Europe en l'an 1610. Quant aux théières, elles furent inventées soit par les Hindous, soit par les chinois, mais leur antiquité est absolument incertaine.

CE QUE MANGE UN ELEPHANT ADULTE

L'éléphant atteint à vingt ans l'âge adulte et peut vivre cent ans encore.

Sa nourriture minima par jour est constituée par: herbes, fourrages arborescents, canne à sucre, 400 livres; en fourrages, 200 livres; grains cuits ou crus, 10 à 14 livres; sel, 3 onces.

L'éléphant d'Afrique du Muséum reçoit tous les jours 2 bottes de fois, 3 de luzerne, 2 de paille d'avoine, 12 livres de pain, 20 pintes de son, 1 botte de carottes et 5 pintes de pommes de terre.

Un bon coup de fourchette, comme on voit, ou plutôt de "trompette", puisque c'est sa trompe qui lui sert d'instrument de préhension.

—— o ——

L'OISEAU - MOUTON

L'oiseau-mouton fut ainsi nommé par des anciens navigateurs du détroit de Basse, à cause de sa chair ressemblant à celle du mouton.

Quelqu'un a dit: "que lorsqu'il est grillé il rappelle l'odeur du mouton rôti, mais le goût ressemble plus au hareng fumé.

Dans certaines parties de la Nouvelle-Zélande, on la considère comme le meilleur aliment.

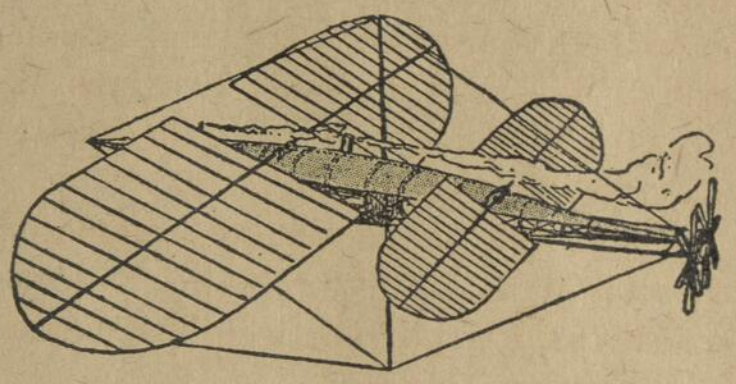
L'oiseau-mouton a maintenu sa réputation, mais on craint sa disparition, c'est pourquoi on a fait certaines réserves dans le détroit de la Basse.

—— o ——

On rencontre en Asie et en Afrique certains terrains où il ne pousse pas d'herbe et cependant il y croît des arbustes et même de belles fleurs.

L'HISTOIRE DE L'AEROPLANE

L'AN dernier on célébrait le troisième centenaire de la découverte de la première machine volante. En effet, c'est en 1616,



Le poisson volant, de 1616.

que Pierre de Larannes fit une envolée d'un mille.

Son appareil portait le nom de "Poisson volant", et bien que nous puissions en reproduire le dessein on a conservé bien peu de détails sur sa construction.

L'illustration ci-contre fut faite en 1609, alors que de Larannes était occupé à fabriquer son invention et ce n'est que 7 ans après que l'on tenta une envolée. L'équipage était composé de 3 hommes qui se tenaient assis l'un devant l'aure, à l'arrière du "poisson volant".

Son apparence rappelle celle d'un ballon, mais que l'appareil fut rempli d'air chaud ou de gaz, c'est un problème demeuré sans solution.

Cependant, son pouvoir d'élévation aussi bien que le fait reconnu que la machine était gouvernée et mise en mouvement par des plans en forme d'ailes, sont autant de raisons qui nous permettent de donner le nom d'aéroplane à ce "poisson volant" de Pierre de Larannes.

Cependant l'idée de l'aéroplane remonte à plusieurs siècles, puisque l'on parlait, bien avant 1616, de Pégase, le cheval ailé, des dragons de Médée et de Dédale. Sur les bas-reliefs égyptiens et assyriens, on peut voir des hommes ailés.

Plus tard, John Wilkins, évêque de Chester, et un des fondateurs de la Société Royale d'Angleterre, écrivait en 1640, que vers l'époque du Confesseur: "un certain moine du nom d'Elmerus faisait une envolée de plus de 300 pieds dans une ville d'Espagne."

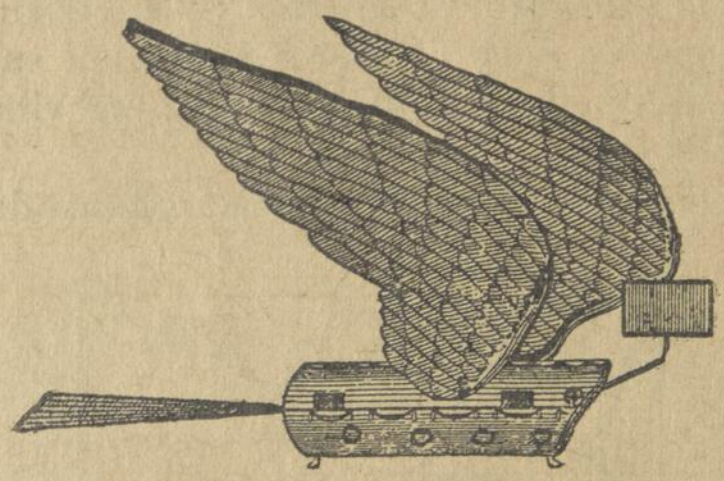
On rapporte qu'au commencement du

La machine inventée en 1781, *par Restif, de la Bretonne.*

seizième siècle, un alchimiste italien entreprit une envolée du château Stirling en France. Il s'équipa lui-même au moyen d'ailes de broche. Il fit une chute et se brisa le fémur. Il expliqua son accident en prétendant que ses ailes faites de plumes d'oiseaux de basse-cours avaient une affinité vers la terre, si elles eussent été entièrement faites de plumes d'aigle elles auraient été attirées par l'air.

Léonard de Vinci avait touché le sujet d'une manière plus scientifique et suggérait plusieurs moyens d'attacher des ailes aux bras et aux jambes.

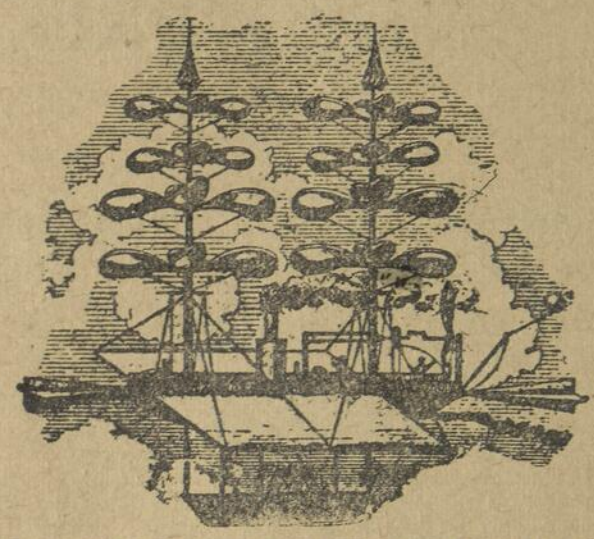
En 1670, un jésuite, François Lana, donna une nouvelle impulsion à l'aéroplane. Son idée, bien qu'impratiquable, renferme seulement les principes les plus vraisemblables de l'aviation depuis le "Poison volant".



L'aéroplane de Gerard, en 1784.

Le plan de Lana consistait à se procurer 4 sphères de cuivre de très grande dimension et tellement épaisses, qu'après que l'air en aurait été enlevé, elles seraient plus légères que l'air qu'elles déplaceraient, de manière à ce qu'elles puissent s'élever d'elles-mêmes. A ces sphères, il proposait d'attacher un bâteau à voiles, mais ceux-ci manquèrent.

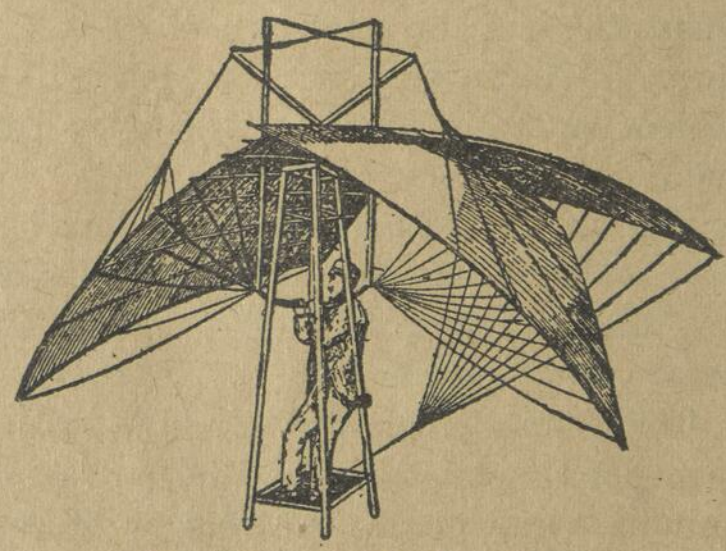
Un peu plus tard, vers 1709, le docteur L. de Guaman, chapelain du roi du Portugal, imagina un navire aérien. Rendant hommage à la découverte française de 1616, il fit son appareil sous forme d'oiseau.



L'aéroplane à hélices, inventé en 1860

Suivit la période des "hommes volants" et dès 1781, Restif de la Bretonne, fit quelques envolées. En 1783, un français du nom de Blanchard prépara une machine volante, qui rappela le principe de l'aéroplane moderne.

Durant un siècle on tenta toute sorte d'expérience dans le but d'améliorer le système d'aviation. Mais ce n'est que vers le milieu du dix-neuvième siècle que l'on découvrit le principe de l'hélice, ce qui donna une nouvelle impulsion au perfectionnement de l'aviation.



L'invention de Groof, en 1864

Vinrent ensuite les machines de l'hollandais Groafen en 1864 et d'Edison en

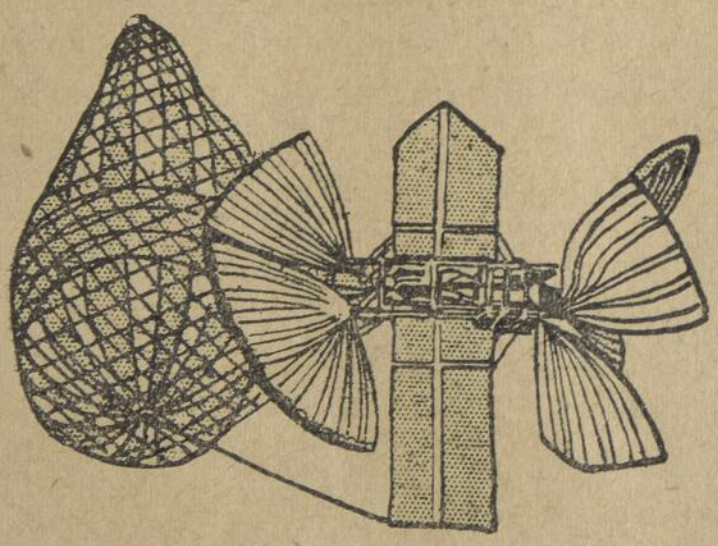
1880, Langley prépara les voies à l'apparition de l'aéroplane tel qu'il apparaît aujourd'hui.

En 1842, un américain inventa un aéroplane à vapeur, muni de deux hélices qui faisaient de rapides révolutions. Le modèle, dit-on, "fit la traversée des champs à une grande altitude". Cependant il fut mis en pièce, lorsqu'il atteignit le sol.

En 1863, G. de la Laudelle, un aviateur français, fabriqua une curieuse machine d'aviation.

Alors l'idée du pouvoir autre que celui produit par le vent ou la force de l'homme pour mettre en opération les machines volantes n'était pas encore établi.

On croit que les deux véritables auteurs de l'aéroplane moderne furent le professeur S. P. Langley, et Sir Hiram S. Maxim. Langley qui remplissait les fonctions de secrétaire de l'institution de Smithsonian, fit plusieurs petits modèles et un grand de ces machines qu'il appela "aérodromes".

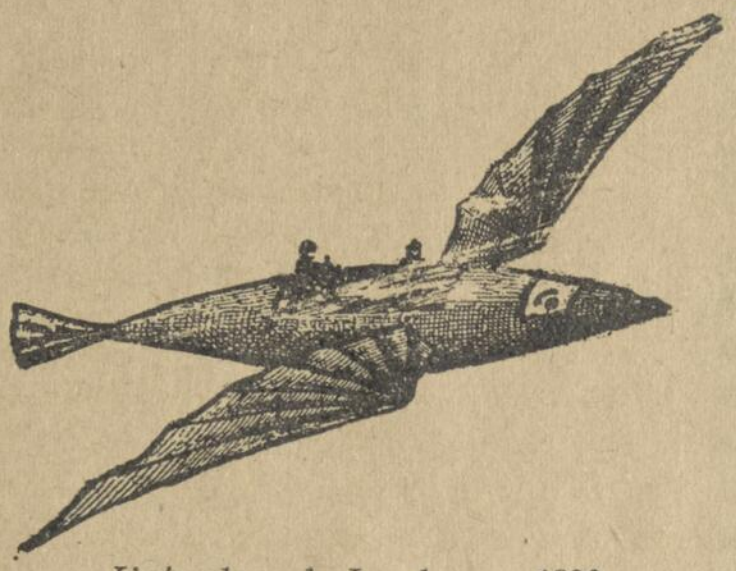


L'invention d'Edison, en 1880.

En 1893, il mis à l'essai ses modèles à vapeur. Ils étaient faits d'acier et d'aluminum. On rapporte que vers 1896, un de ceux-ci fit une envolée de ½ mille, au-dessus de la rivière de Potomac.

Alors, le gouvernement américain lui offrit $50,000 pour la fabrication d'une de ces machines qu'il serait capable d'employée en temps de guerre et pour le transport des passagers.

Mais Langley mourut avant de compléter son entreprise. Vinrent alors Lilienthal et les frères Wright, qui perfectionnèrent l'aéroplane américain tandis que le génie français l'a porté à une perfection insurpassable depuis le commencement du présent conflit.



L'aéroplane de Langley, en 1890

—— o ——

DES NIDS QUI PESENT DES TONNES

Le dindon sauvage de l'Australie vit en colonie et construit des nids à forme pyramidale tellement démesurés que pour les changer de place il faut six à sept hommes très forts pour y réussir.

Le matériel composant un seul nid est estimé peser environ cinq tonnes.

L'oiseau de bois du même continent a un nid qui atteint une moyenne de 15 pieds de hauteur avec une circonférence de 150 pieds.

Les nids sont construits dans des endroits cachés et à l'abri du danger, et comme dans le cas de petits nids d'oiseaux, ils sont recouverts de feuilles, verdures, mousses et d'autre matériel que les oiseaux peuvent se procurer.

Conte de Noël

Femme, dit le meunier, le bon meunier Mathieu,
Bientôt à la maison, il faudra dire adieu,
Et nous devrons chercher un autre coin de terre.
Le malheur est sur nous! Notre propriétaire
Va vendre le moulin, qu'il faudra bien quitter,
Puisque nous n'avons pas de quoi le racheter!
Et le jardin aussi qui, le long de l'année,
De ses fruits fournissait toute la maisonnée.
Le jardin si joli! le moulin si joyeux,
Bref, après les enfants, ce qu'on aimait le mieux.

Des traits bouleversés par une angoisse amère,
La meunière écoutait, jetant un long coup d'oeil
A ce toit, aujourd'hui, visiter par le deuil,
Les enfants regardaient le père et la mère
Puis la source des pleurs de tous les yeux coula.

Bah! dit soudain Mathieu, la Providence est là!
Nous sommes à Noël et voici la soirée
Où l'on fête partout cette nuit adorée!
Cherchons vite une bûche à travers la maison,
Qui fasse le meilleur et le plus gros tison,
Dans le foyer, mettons la souche tutilaire,
Du rayon des bergers, que notre toit s'éclaire,
Et la bûche allumée, en Dieu qu'il faut bénir
Reposons-nous ce soir au sein de l'avenir!

Quelques instants après la bûche était placée
Et l'âtre, d'un grand jet de feu s'enveloppa.
Ce fut à ce moment qu'à la porte on frappa,
Qui donc pouvait venir par cette nuit glacée.
C'était un pauvre enfant, mendiant du chemin,
Dont le souffle d'hiver avait rougi la main.
Le meunier contempla le pauvre petit être;
Nous serons comme toi, dans quelques jours peut-être,
Dit-il. Mais sois du moins le bienvenu, ce soir!

Tout en remerciant, l'enfant alla s'asseoir
Près de l'âtre où flambait la branche de charmille,
Et puis, pour réchauffer au foyer de famille,
Les pauvres petits pieds qui avaient si fort mordus
La neige et les glaçons sur la route étendus
Il quitta ses sabots.

A travers sa paupière,
Se jouait un rayon d'ineffable lumière,
Et pour répondre aux soins dont il était l'objet,
Sur sa lèvre charmante et pure, voltigeait,
Comme sur une fleur glisse une jeune abeille.
Un sourire si doux, d'un charme si vainqueur
Qu'en séduisant les yeux il réchauffait le coeur,
Cette bouche d'enfant plus fraîche et plus vermeille
Que le bouton de rose au soleil entr'ouvert.
Faisait croire au printemps au milieu de l'hiver.

On attendait au loin la voix de la tempête,
Hurlement que l'écho sinistrement répète,
Pendant que la nature où tout semblait souffrir,
S'abimait sous le pied d'une angoisse infinie.
En cercle la famille au foyer réunie,
En dépit de la flamme, était triste à mourir.
Tout âme a son espoir, tout ciel a son étoile;
Mais l'espoir s'assombrit comme le ciel se voile.

Quand ce choc de douleur fut enfin anéanti,
Ils levèrent les yeux. L'enfant était parti.
Il avait disparu comme un rayon qui passe.
Le vent continuait à gémir dans l'espace;
La bûche pâlissait consumée à demi.
—Tiens? dit l'un des enfants, notre petit ami
A laissé ses sabots! Et pourquoi donc!

—Le père
Des sabots oubliés regarda l'humble paire
Et prit celui de gauche auprès du feu laissé.
Quelque chose tomba du sabot renversé,
Quelque chose sonnant une note argentine.
C'était un petit sac d'argent et d'or bien plein.
On n'y lisait gravé d'une main enfantine:
"Pour permettre à Mathieu d'acheter le jardin!"

Stupéfait, le meunier prit le sabot de droite,
Dix billets bleus brillaient dans la cachette étroite.
Et ces mots sur l'un d'eux, apparurent soudain:
"Pour permettre à Mathieu d'acheter le jardin!"
Dix billets de cents francs! De l'or! Quelle merveille!
Dans les yeux et les pleurs l'espérance s'éveille.
—Mais de la part de qui tout cela? dit Mathieu?
Une voix répondit: "De la part du bon Dieu".

Le Canada a besoin de plus d'argent pour continuer la guerre

Il faut que nos héroïques soldats soient nourris, vêtus, abrités, pourvus de canons, de munitions, de facilités de transport, de secours médicaux et de milliers d'autres choses. Nos dépenses pour ces nécessités sont de $1,000,000. *par jour et elles vont sans cesse en augmentant.*

Le Canada a aussi besoin d'argent afin de créer des crédits pour permettre l'achat de produits canadiens par la Grande-Bretagne, parce que la Grande-Bretagne ne peut acheter de ce côté de l'Atlantique que dans la mesure des crédits en dollars qu'elle peut obtenir.

Si le Canada désire ce commerce il doit accorder du crédit. Si le Canada n'accorde pas de crédit la Grande-Bretagne sera forcée d'acheter là où elle peut l'obtenir.

Le Canada a besoin de la clientèle de la Grande-Bretagne; l'entière prospérité agricole, industrielle et commerciale du Canada en dépend. Par conséquent le Canada doit avoir plus d'argent pour financer ce commerce.

Le Canada n'a qu'un moyen de se procurer cet argent — c'est de vendre des obligations.

Parce que si le coût total de la guerre nous était aujourd'hui imposé sous forme de nouvelles taxes le fardeau serait tel que les citoyens ne pourraient guère le supporter — et on ne devrait pas le leur demander.

Mais en vendant maintenant des Obligations de la Victoire — Canada's Victory Bonds — nos enfants et les enfants de nos enfants — qui profiteront en réalité le plus des immenses sacrifices faits pour la guerre par la génération présente — porteront leur part du fardeau financier. Les Obligations de la Victoire seront offertes en novembre et vous serez priés d'en acheter afin de permettre au Canada de continuer la guerre, et afin de lui conserver sa prospérité agricole, industrielle et commerciale.

Préparez-vous à acheter des Obligations de la Victoire dans la pleine mesure de vos moyens.

L'honneur national exige que vous vous prépariez à acheter des Obligations de la Victoire--- "Canada's Victory Bonds".

Emis par le Comité de l'Emprunt Canadien de la Victoire
en coopération avec le Ministre des Finances
de la Puissance du Canada.

Reine Laugier

par PAUL BERTNAY

I

Nimes!... quinze minutes d'arrêt!

Par toutes les portières du train arrêté et grondant encore sous la haute galerie vitrée, une foule bruyante, remuante,—une foule d'où s'exhalaient tous les idiomes... tous les aromes aussi de la Provence et du Languedoc,—se répandit sur le quai.

Puis, d'un mouvement devenu bientôt un courant irrésistible, elle s'engouffra dans un de ces escaliers voutés qui font communiquer les hauteurs de la voie ferrée et le niveau de la ville...

...De la vieille ville romaine qui, depuis bientôt mille ans, dore au soleil les pierres de ses arènes où les toréadors cambrent aujourd'hui leur torse devant les jolies filles de Tarascon et de Beaucaire,—comme autrefois les gladiateurs devant les patriciennes de la cité Antonine.

En bas, un employé prenait les tickets des arrivants.

—Eh bien, et vous, la petite blonde?...

Tout effarée, une jeune fille de seize ans à peine, dont les vêtements de deuil mettaient encore mieux en relief et en beauté la pau d'ambre pâle et les magnifiques cheveux de la couleur des seigles mûrs, chercha dans son petit sac qui devenait, sous l'oeil méfiant de cet homme à casquette galonnée de rouge, difficile à explorer comme un réceptacle sans fond.

Enfin, elle trouva le petit carton jaune.

—Attendez donc, lui cria l'homme, pendant qu'elle allait déjà disparaître: attendez donc que je détache et que je vous rende votre coupon de retour.

C'est vrai, dans son trouble, elle l'oubliait.

Elle le prit, tout confuse, et se laissa à nouveau emporter au courant de la foule...

Et c'est ainsi qu'à la façon d'une fragile épave flottante au fil de l'eau, elle arriva à la porte de sortie,—celle qui s'ouvre brusquement sur cette quadruple ran-

gée de platanes géants qu'on nomme l'avenue Feuchères.

Là, elle s'arrêta, éblouie.

C'était dix heures du matin.

Le soleil de juin transperçant la voûte feuillue des hauts platanes, semait, à chaque pas, l'obscurité ombreuse, de flaques d'une aveuglante clarté.

Il y avait là, grouillant de lumière, le roulement des tramways, le tapage des voitures de place, les appels des pisteurs rangés en ligne et sollicitant de la voix et du geste tout ce qui passait à portée de leurs offres acharnées...

C'était une autre foule: une foule, à présent, qui n'avait plus de courant, plus de direction,—rien que du tumulte...

Et la petite blonde, en un vague geste d'inquiétude, semblait se demander si elle allait s'engager dans cette nouvelle cohue lorsqu'une vieille femme qui, depuis un moment, l'observait du coin de l'oeil, s'approcha d'elle:

—Vous avez l'air de ne pas bien savoir votre chemin, ma petite demoiselle?

La jeune fille regarda celle qui lui parlait ainsi. Aussitôt, d'ailleurs, elle la reconnaissait.

C'était, dans le compartiment où elle était montée, à la station de la Plagne, tout près de Mont pellier, c'était une de ses compagnes de voyage dont, plus d'une fois, elle avait senti le regard s'appuyer sur elle: un regard curieux, et qu'en même temps elle avait deviné sympathique.

Et, d'une voix un peu hésitante, mais où il n'y avait pas trace de cet accent qui résonnait autour d'elle, sonore comme une fanfare de ralliement méridional:

—C'est qu'en effet, madame, répondit-elle avec un pauvre sourire, je ne suis jamais encore venue à Nimes.

—Et on vous y envoie, comme ça... de si loin... toute seule?

La petite blonde eut un furtif battement de ses paupières un peu meurtries.

—Je n'ai personne pour m'accompagner, madame.

—Et vos parents?

—Je n'en ai plus, fit la petite dont les lèvres tremblèrent comme aux enfants dont le coeur est gros d'une peine trop lourde.

Et la vieille Languedocienne:

—Mais, c'est vrai, murmura-t-elle tout apitoyée, c'est vrai. péchère, qu'elle est en grand deuil et qu'elle va pleurer pour un peu de plus... la pauvre...

Et bien vite:

—Alors, dites-moi où vous avez affaire, mon enfant... Je suis d'ici, moi.

—Je vais rue de l'Aspic, madame.

—Ce n'est pas loin, mais encore faut-il savoir le chemin. A quel numéro, sans vous commander?

—Le numéro?... Je ne sais pas. C'est chez Mlle Revoil.

—La papetière qui vend des chapelets... des images...

—Ce doit être elle, oui. Mlle Ursule Revoil, rue de l'Aspic, il n'y a pas d'autre indication sur la lettre que je lui apporte.

—Mlle Ursule, c'est celle-là. Je la connais... Tout le monde ici la connaît bien. Ah! c'est là?... Vous venez pour une place, peut-être?...

—Oui, madame.

—Je m'en doutais, parce que tout ce qu'il y a de mieux dans la ville s'adresse à elle pour...

Elle s'interrompit; et, avec un étonnement apitoyé:

—Alors, ma pauvre enfant, vous voulez donc vous mettre chez les autres?

—Je cherche à gagner ma vie, mada-

me... et j'ai peur que ce ne soit bien difficile.

—Pourquoi donc?

—Parce que... tout ce qu'on m'a appris... tout ce que je sais faire... je ne vois pas trop, maintenant, à quoi cela pourra me servir.

Et comme elle avait dit ces mots avec son joli accent de petite Parisienne, avec surtout sa voix douce... sa voix de fillette bien élevée:

—Pour sûr, fit à part soi la Nimoise, ce n'est pas à être bonne d'enfant ou femme de chambre qu'elle a été éduquée, celle-là. Alors... qu'est-ce qu'elle va faire chez Mlle Ursule?

Mais haussant imperceptiblement les épaules:

—Ça, c'est ses affaires, et pas les miennes.

Et elle ajouta obligeamment:

—Mlle Revoil est sur mon chemin, ma petite demoiselle. Venez avez moi, je vous montrerai son magasin.

Elles s'engagèrent dans les allées. Bientôt elles débouchaient sur la vaste place où se dresse cette fontaine monumentale dont les déesses de pierre semblent pétries dans de la chair qui serait très blanche.

—C'est la fontaine de M. Pradier, fit la bonne femme avec orgueil. Là devant, ces colonnes de pierre, c'est le palais de justice. Nous allons prendre, à l'angle, la rue Régale. Elle mène tout droit rue de l'Aspic.

Et comme la petite la remerciait timidement...

—Eh bien quoi, fit-elle, on n'est pas des Arabes pour laisser se perdre dans tout ce tremblement de rues une gentille enfant comme vous.

Et l'instant d'après:

—Tenez, voici le magasin de Mlle Ursule.

La petite la remercia encore, prit instinctivement, avant d'entrer dans cette boutique sombre, une grande gorgée de l'air du dehors, et, avec hésitation, elle entr'ouvrit la porte vitrée, pendant qu'une sonnette d'appel carillonnait sur sa tête, grêle et précipitée.

Oui, elle était très sombre, cette boutique, étroite, tout encombrée de papeterie —de papeterie religieuse surtout,—toute bourrée de camelote édifiante;—et on y respirait cet air vaguement chargé d'odeurs balsamiques et fades qu'exhalent les vieux confessionaux, les vieilles sacristies, les vieilles dévotes...

D'ailleurs la dame qui, à l'appel de la sonnette d'entrée releva la tête, ne déparaît en rien le décor.

Elle était discrète par le vêtement, par la tournure, par la maigreur, par la voix, par l'âge,—pendant que son oeil, trop perçant peut-être, était seul à démentir parfois cette discrétion assourdie.

—Vous demandez, mon enfant?...

—Mlle Ursule Revoil.

—C'est moi.

—Voici une lettre, mademoiselle.

—De qui?

—De Mlle Marie Gueydon.

—La gouvernante de M. le curé de la Plagne?

—Oui, mademoiselle.

—Il ne lui est rien arrivé de fâcheux, j'espère, ni à M. le cuhé?

—Oh! non, mademoiselle.

—J'avais déjà peur. Voyons donc ce qu'elle m'écrit, Mlle Marie.

Elle prit ses lunettes, rompit l'enveloppe et, à mi-voix, commença à lire.

"Ma chère demoiselle,

"Sur l'avis de M. le curé, je vous envoie

une jeune fille, Mlle Reine Laugier..."

—C'est vous, mon enfant?

—Oui, mademoiselle.

Elle la détailla d'un long regard de ses yeux aux lueurs aiguës...

Et elle continua tout bas la lecture de sa lettre, pendant que la jeune fille attendait, le coeur serré, avec une instinctive expression de crainte, presque de détresse.

Lorsque Mlle Ursule, qui avait achevé sa lecture:

—Vous avez donc perdu votre grand'-mère, mon enfant?

—Il y a trois mois, mademoiselle, répondit Reine Laugier avec un soupir qui faillit se briser en un faible sanglot.

—Et vous n'aviez plus qu'elle au monde.

—Il me reste des parents éloignés... Je crois que je ne les ai jamais vus...

—Ah! fit la vieille fille en hochant la tête, si vous aviez été riche, ils se seraient montrés, peut-être... Mais Mlle Marie me dit que vous ne l'êtes pas...

—Ma grand'mère n'avait que sa petite maison de la Plagne.

—Vous y viviez avec elle?

—Depuis trois ans... Depuis que mon pauvre père était mort.

—A Paris?

—Oui, mademoiselle.

—Où il n'avait pas non plus fait fortune...

Une furtive rougeur passa sur les joues pâles de Reine Laugier:

—Où il m'avait fait donner une bonne éducation... d'où, jusqu'au dernier jour, il avait aidé sa mère qui n'avait pu se résoudre à quitter la Plagne... où il est mort subitement, mademoiselle, au moment où il commençait à espérer que le bon Dieu allait enfin récompenser ses efforts... Ah! pauvre père!...

—C'est une révolte d'orgueil, mon enfant, de s'élever contre le mystère de la volonté de Dieu. Pourquoi votre père avait-il quitté la Plagne?

—Parce que, là-bas, le phylloxera nous avait tout ravagé. Riches la veille, nous devenions tout à coup très pauvres. Il est allé chercher à vivre ailleurs, et à faire vivre les siens.

—C'est à Paris qu'il a épousé votre mère?

—Oui, mademoiselle.

—Il y a longtemps qu'elle est morte?

—Bien longtemps. Je l'ai à peine connue... Et il a été, pauvre cher père, si bon, si doux, si tendre pour la remplacer dans mon coeur...

—Il vous a mise au couvent...

—Au couvent de l'Assomption, oui, mademoiselle.

—Vous y étiez encore quand il est mort?

—Et je l'ai quitté à ce moment. Ma grand'mère n'était pas assez riche pour y payer ma pension. Il fallait maintenant, elle et moi, que nous trouvions le moyen de nous suffire.

—Quel a été ce moyen?

—Ma grand'mère était du Puy. Elle savait faire de la dentelle avec des doigts de fée. Depuis qu'elle était restée seule à la Plagne, c'est par cet humble petit talent qu'elle avait pu, un peu aidée par mon pauvre père,—vivre très laborieusement, mais très honorablement. Tout ce qu'elle faisait lui était acheté d'avance par une maison de Lyon. Cela représentait d'assez bonnes journées. Quand j'ai été à sa charge, elle m'a mis un coussin sur les genoux, des fuseaux dans les doigts... elle m'a appris un peu de ce qu'elle savait... J'ai vite été une passable élève... et à nous deux, dans sa maison... sa chère petite maison de la Plagne... on vivait, ma-

demoiselle... on vivait même sans trop de privations et de gêne...

Reine Laugier étouffa un grand soupir:

—C'était sa joie de me voir réussir à ce métier. Elle me disait toujours: "Tu auras la maison, le mobilier, quelques sous que j'épargne, les doigts que je t'ai faits... et tu ne seras pas embarrassée pour gagner ta vie jusqu'au jour où tu auras trouvé...

Mais la petite Reine Laugier devint tout à coup très rouge... et sans aller plus loin dans la confidence des projets d'avenir de la pauvre chère vieille:

—C'est alors qu'elle a eu une attaque, mademoiselle. Depuis ce moment, elle n'a fait que décliner. L'épargne, peu à peu, s'est dissipée... et puis elle est morte. Alors les gens de loi sont venus. Comme je n'ai pas vingt et un ans il a fallu faire beaucoup de formalités... et puis il a fallu les payer... payer les droits de mort, payer les dettes des funérailles, payer les notaires, les avoués, les huissiers. On a vendu nos pauvres meubles, mademoiselle, et puis la maison; et il ne m'est resté qu'une petite somme—ah! si peu!—qu'on a remise à mon tuteur... parce qu'on m'a nommé un tuteur: M. le Juge de paix de la Plagne. Et quand j'ai été sans asile... à la charité de M. le curé qui m'a recueillie dans son presbytère, mais que je gêne... que j'encombre... je le vois bien... alors j'ai compris Mlle Marie m'a fait comprendre que ce n'est pas avec ma dentelle—toute seule—que je pourrais gagner de quoi me loger, me nourrir et me vêtir. C'était bon quand nous avions notre maison et que ma pauvre grand'mère travaillait avec moi... et bien mieux que moi... Tandis que maintenant... Et puis je ne peux pas, à mon âge, m'installer dans un logis, toute seule. Mlle Marie m'a bien montré que c'était impossible. Et alors elle m'a dit que M. le curé me recommanderait à vous, mademoiselle, pour me trouver un emploi. Ah! n'importe lequel... et moi... je vous en serais si reconnaissante...

Elle s'arrêta, tout oppressée.

—Un emploi, grommelait Mlle Ursule, mais, ma pauvre petite, je vois bien que vous ne pouvez pas entrer en service... Et alors... qu'est-ce que je vais vous trouver?. ..Et puis...

Son oeil aigu sembla détailler encore mieux la jeune fille...

—Et puis, vous avez un défaut, mon enfant, un grand défaut.

—Vous vous apercevez déjà...

—Un défaut auquel vous ne pouvez rien et dont vous êtes peut-être fière.

—Moi!...

—Mais qui vous rendra plus difficile à placer qu'une autre.

Elle ajouta en hochant la tête:

—Vous êtes trop jolie... Oui, faisait-elle avec une sorte de rancune de sa laideur stérile irritée par le contact de ce printemps en fleur, oui, ces yeux-là, ces cheveux, ce teint... ça ne vaut rien pour une pauvre fille qui ne veut pas les faire servir à la perdition de son âme. Enfin! soupira-t-elle.

Et avançant la main vers une petite étagère où s'alignaient quelques registres, elle en prit un qu'elle se mit à feuilleter d'un air soucieux et important à la fois:

—Mme de Soubignac, c'est pour une cuisinière... Mme Ducurtyl, c'est pour une bonne d'enfants, Mme Lavondès pour une femme de chambre... Ce n'est pas une place dans ce genre que vous demandez...

—Mais, mademoiselle, M. le curé m'avait fait espérer... Vous n'avez pas que des emplois comme ceux que vous venez de...

—J'ai ce qui se présente, mon enfant. Et pour une lectrice ou une institutrice qu'il m'arrive, par-ci, par-là, de placer, je compte cinquante... cent bonnes à tout faire, femmes de chambre ou autres domestiques. Ah! si vous vous imaginez que dans ma clientèle je trouve tous les jours...

Elle s'arrêta. Sur le registre qu'elle feuilletait distraitement, son regard venait de rencontrer un nom. Et, comme se parlant à elle-même:

—Mlle de Ladevèze... Oui... là, peut-être...

Elle tourna vers Reine Laugier son visage osseux où le nez, mince et droit, pointait sous les lunettes.

—Demoiselle de compagnie... Ça vous irait-il, mon enfant?

—Oh! assurément, mademoiselle.

—C'est que... voilà: la personne est âgée... malade depuis longtemps... un peu difficile à vivre...

—Mais moi, mademoiselle, je n'ai pas le droit ni les moyens de l'être... difficile, fit Reine de sa voix douce.

—Et puis, concluait dévotement la vieille fille, ces petits désagréments-là, on les offre au bon Dieu... Alors, je fais la démarche?...

—Je vous en serai bien reconnaissante, mademoiselle. Et pour ne pas oublier vos pauvres...

Elle glissa timidement sur le bureau une pièce d'argent que Mlle Revoil ne parut pas même y voir briller. La gouvernante du curé de la Plagne avait indiqué à la jeune fille le taux de l'offrande et la façon de la faire agréer.

De sorte que la placeuse, aussitôt:

—Il convient que je fasse moi-même une démarche auprès de Mlle de Ladevèze... que je lui explique, que je me porte garante... Et puis il lui faut, à elle, le temps de prendre ses renseignement. Vous allez donc, mon enfant, retourner tout de suite à la Plagne. Je suppose bien que vous avez un aller et retour?

—Oui, mademoiselle.

—Et attendez là-bas que je vous écrive. Bonsoir et au revoir, mon enfant. Faites tous mes compliments à M. le curé et à Mlle Marie.

L'audience était finie. Reine le comprit et elle sortit de la sombre boutique en saluant timidement celle dont sans doute allait dépendre la paix ou le tourment de son humble vie.

Quelques heures après, elle rentrait au presbytère d la Plagne, toute confuse, presque honteuse d'être encore—et pour combien de jours?—l'hôtesse encombrante dont M. le curé supportait si patiemment la présence. Elle y fut accueillie par les bras en télégraphe de Mlle Marie.

—Ah! ma petite... si vous saviez... si vous saviez!...

—Quoi donc?

— Vous n'étiez pas partie depuis une heure...

—Eh bien?

—Voilà deux dames qui arrivent... et des belles dames... Chapeaux à fleurs... ombrelles de soie... et des bijoux... et des gants...

—C'est ici qu'elles avaient affaire?

—C'est à vous qu'elles venaient parler.

—A moi!

—Vous ne devinez donc pas?... Vos cousines... vos cousines Figeac...

—Elles sont venues... de Peyrargues?

—Pour vous... rien que pour vous... Et elles reviennent demain... Pensez s'il faudra y être... Et vous qui me disiez que vous ne les connaissiez pas!... Eh bien, elles vous connaissent, elles!... Et si vous aviez entendu tout le bien qu'elles

ont dit à M. le curé de votre pauvre grand'mère, de votre père et de vous... Il en avait les larmes aux yeux.

—Mais.... pourquoi venaient-elles?

— Demain vous le saurez, puisqu'elles reviennent demain pour vous le dire. Allons, ça ne vous fait pas longtemps à attendre: demain.

II

Madame Lydie Figeac, propriétaire à Peyrargues, entre Nimes et Lunel, était une opulente personne aux allures masculines, aux lèvres bleuies,—vers les coins,—d'un soupçon de moustache, et qui, depuis plusieurs années déjà, s'en allait du mauvais côté de la quarantaine. Elle était veuve. Elle avait deux enfants, un garçon —Cyprien,—une fille—Caroline,—et c'est elle qui administrait avec un soin ressemblant à de l'âpreté—car elle y avait aussi ses droits et ses usufruits,—le domaine qui constituerait un jour la plus belle partie... on aurait pu dire le plus clair du patrimoine des petits Figeac.

Des gens riches, alors? Riches, oui, mais à la condition de surveiller de près et sans cesse cette terre qui rend parfois cent pour un, mais qui, si capricieusement—si vite—s'obstine à ne plus rien rendre du tout.

Le père Figeac, de son vivant, avait victorieusement lutté contre l'épidémie du phylloxera. Sa veuve, aujourd'hui, combattait l'oïdium, le mildew... tous ces adversaires microscopiques qu'il faut exterminer sans cesse pour n'en être pas débordé. Le domaine était superbe, mais Mme Figeac savait ce qu'elle y dépensait bon an, mal an... et après la récolte, la balance n'était toujours pas si brillante que ça, surtout quand arrivaient—comme à présent—ces méventes brusquement inattendues qui vous obligent à céder le vin à rien... à des prix de perte... à des prix de panique. Mais cela permettait à la veuve de commander à un bataillon d'ouvriers agricoles, de se faire redouter de ce petit monde qui vivait d'elle et de son bien... cela mettait dans la maison, dans les celliers, dans les chais, une vie intense.

Depuis sa naissance, Lydie Figeac avait circulé dans ce mouvement et dans ce bruit. A ne plus le coudoyer, à ne plus l'entendre elle serait morte d'ennui. Et elle n'avait qu'un réel chagrin: personne n'était là pour la seconder, pas mieux son songe-creux de fils que sa grande perche de fille.

Caroline?—Elle avait monté en graine, anguleuse et sèche, avantagée par un oncle d'une cinquantaine de mille francs qu'elle devait toucher en se mariant, et trop princesse, dès lors, pour faire oeuvre de ses dix doigts. Bon pour sa mère de donner un coup de main quand ça l'agaçait de voir que le maître-valet (le baille) et ses hommes n'en finissaient plus de rouler quelque demi-barrique pleine. Bon pour sa mère de montrer, d'un tour de casserole, à la cuisine, comment on saute un poulet aux tomates,—ou de faire voir, dans les chambres, comment on tape un matelas pour que le lit soit bien paré...

Mais elle, pour un empire,—à moins qu'il ne s'agit de sa toilette,—n'aurait mis la main à une de ces besognes vulgaires où elle aurait risqué de compromettre ses ongles qu'elle portait très longs et taillés en amandes. Et comme elle n'était pas jolie, comme elle avait la continuelle mauvaise humeur de celles qui, en dépit de leur dot, voient fuir les prétendants en même temps que s'accumulent les années, —elle était princesse, oui, mais maussade-

ment, rageusement,— pendant que sa mère, vaincue pourtant par sa force d'inertie, lui répétait à la journée:

—Ah! si je ne comptais que sur ton frère Cyprien et sur toi, pour faire aller le domaine... Boudiou!... Ce serait du propre!... Enfin, ajoutait-elle en soupirant, il y aura au moins Albéric!

Cet Albéric n'était autre que le futur époux enfin déniché pour Caroline — et cette trouvaille, c'est Cyprien qui l'avait faite.

Un bizarre garçon ce Cyprien Figeac que sa mère appelait volontiers un imbécile et qui, sous un aspect à la fois hérissé et timide, cachait ou plutôt ne songeait nullement à cacher un obstiné, un irréductible paresseux. Oui, un de ces délicieux philosophes comme en fait parfois éclore cette terre embrasée par le soleil... un rêveur... un poète... un amoureux fervent de l'insouciante et heureuse bohème qu'on fait promener à travers les chemins parfumés de thym et de lavande;— un de ces types, disait la veuve Figeac, qui ont des mains où on voit fondre les olivettes et les vignes...

Que demandait-il à la vie, celui-là ? Flâner au hasard de sa fantaisie... écouter le chant des cigales... pêcher dans la petite rivière, là-bas, quand il y coule de l'eau... chasser les alouettes quand arrive le moment où elles s'abattent sur les ceps ruisselants de rosée... Pendant que les champs cuisent au soleil des heures chaudes,jouer de la flûte dans le jardin tout étouffé d'ombre... Du matin au soir fumer—bout à bout—d'incessantes cigarettes... et recommencer demain... recommencer toujours...

Mais, à la maison, sa mère la lui rendait impossible, cette existence de rêve... Mais, toute sa vie, s'il restait au logis, il se verrait dans l'affolement des tonneaux, du sulfate, du soufrage, du plâtrage, du pèse-moût, de la bouillie bordelaise et des échalas. Résister à sa mère... lui déclarer que tout cela il l'avait en horreur... sa paresse indolente frissonnait par avance à la pensée des luttes, des assauts, des tempêtes que cette révolte allait déchaîner...

Alors, il s'était découvert un goût soudain pour le droit — celui qu'on étudie sans qu'il soit besoin d'avoir passé par le baccalauréat... celui qu'on apprend dans des facultés... un peu lointaines... celui, enfin, qui suffit à la science et à la pratique d'un notaire de campagne.

Et il entrevoyait déjà vaguement, pour plus tard—à une suffisante distance de sa mère et de sa soeur—l'étude du vieux notaire de Peyrargues... l'étude de M. Fougeiras dont un unique clerc fait doucement toute la besogne... et que le bonhomme finirait bien par vendre... et pas trop cher...

Quel admirable prétexte à se retirer dans son sanctuaire... un sanctuaire respecté... inviolable... où on a désormais le droit légitime de ne rien faire... tout en regardant grossoyer, par-ci, par-là, quelques actes qui rapportent quelques milliers de francs, sans possibilité ni tentation de jamais se lancer,—comme à la ville, dans des spéculations invariablement terminées par le fatal trou à la lune!...

Alors, étant donné que pour ces méridionaux de race gallo-romaine, Lyon est resté la traditionnelle capitale du sud-est avec son attrait et un prestige,—Cyprien était allé à Lyon flâner au cours de la Faculté et, entre les cours, paresser dans une étude de notaire d'où, après un stage, il rapporterait des trésors de science notariale.

Il en devait rapporter autre chose: un prétendant à la main de Caroline. Un méridional aussi, naturellement ; l'accent commun les avait réunis.

Mais Albéric Sauvan était bien tout l'opposé de Cyprien Figeac: exubérant, agissant, ambitieux, jouisseur, dénué de fortune et de scrupules, prêt à retrousser ses manches pour saisir, n'importe où, n'importe comment, cet argent qui donne la considération, en même temps qu'il sert de levier—et qu'il permet de savourer la vie.

Avec cela beau garçon, sous ses cheveux noirs qui frisaient et en dépit d'une lourdeur d'allure qui décelait des muscles vigoureux et un tempérament violemment sanguin...

Très intelligent d'ailleurs, très hardi,—méprisant les femmes qu'en gallo-romain de pure race il considérait comme des créatures inférieures auxquelles on ne doit demander que ce qu'elles peuvent donner: leur argent ou leur beauté.

Mais dissimulant ce mépris sous des façons de beau vainqueur et de jovial troubadour. Audacieux avec elles; souple avec les hommes. Naturellement cabotin et hâbleur avec une finesse aiguë dès qu'il s'agissait de ses intérêts;—il avait fait la conquête de Cyprien.

Il l'avait esbrouffé, ébouriffé, séduit.

Et quand son nouvel ami n'avait plus rien eu de caché pour lui, quand, de récit en confidence, il lui avait appris qu'il possédait une soeur... pas très jeune... pas bien jolie... mais à qui un oncle avait fait un legs de cinquante mille francs payables le jour de son mariage... une soeur qui, en belles vignes, outre cette dot, apporterait à un mari un superbe patrimoine... quand il lui avait parlé ensuite de cette étude de Me Fougeiras, qui serait bientôt à vendre à Peyrargues, et dont lui, Cyprien, avait bien moins envie que d'aller tranquillement fumer des cigarettes en écoutant les cigales qui chantent dans la garrigue. Albéric s'était dit:

—Il y a une affaire à enlever, là-bas... peut-être une très belle affaire. Il faut donc y aller voir de plus près.

Et il l'avait enlevée, l'affaire. Sous le premier prétexte, il avait accompagné Cyprien qui venait passer ses vacances à Peyrargues, et il s'était fait présenter à Mme et à Mlle Figeac.

Oui, laide et désagréable, cette Caroline aux nonchalances osseuses et aux prétentions montées en graine. Mais, boudiou! le beau vignoble et la jolie dot!

Et alors, sous le coup de fouet de l'occasion qui ne se présentera pas deux fois aussi tentante, Albéric avait fait feu des quatre pieds. Il avait subjugué la mère, ensorcelé la fille comme il avait conquis Cyprien... Et maintenant la veuve Figeac se disait dans la joie de son coeur:

—Une tête comme celle-là... une activité pareille... En voilà un, au moins, qui ne le laissera pas s'en aller, le domaine...

Tandis que Caroline ajoutait, avec une flamme dans ses yeux dont l'éclat n'était que médiocre:

—En voilà un qu'elles vont toutes me jalouser...

"Toutes", mot vague, mais qui, dans l'esprit de Mlle Figeac, s'appliquait exclusivement aux filles de Peyrargues... aux plus jolies en particulier. Et Cyprien concluait, lui:

—Il m'a dit que si je venais à changer d'idée, il s'accommoderait volontiers aussi de l'étude du père Fougeiras... Ah! Dieu oui, que j'en change, à présent qu'ils me laisseront tranquillement flâner dans les Garrigues... et aller écouter les grives,

au matin, là-haut, vers la tour du vieux télégraphe...

De sorte qu'en ce mois de juin, Cyprien et Albéric commençaient à compter les jours qui les séparaient encore du moment où,—le cours de droit et le stage achevés —on pourrait dire à la capitale du sud-est un adieu qui ne serait plus un "au revoir", lorsqu'à Peyrargues Mme Figeac apprit une nouvelle qui, tout d'abord, l'intéressa peu, mais qui devait bientôt devenir pour elle plus intéressante qu'elle ne l'eût souhaité.

C'est un homme de Peyrargues que, par hasard, ses affaires mettaient en relations avec des gens de la Plagne, mon Dieu oui, c'est un des journaliers de Mme Figeac qui lui avait le premier annoncé la chose:

—La mère Laugier, de la Plagne, a fini par mourir.

—Elle était bien vieille.

—Oui, mais elle laisse une petite fille... toute jeune... et qu'elle élevait.

La fille de Laugier, de Paris.

—Tout juste. Une jeunesse de seize ans, qui n'avait plus que cette vieille au monde.

—De quoi vivaient-elles?

—Elles travaillaient en broderie... en dentelle... Il paraît qu'elles gagnaient assez.

—Oui, je me rappelle: on m'a dit que la vieille était très habile...

—Ee le temps ne leur manquait pas, parce que leur petit ménage devait être vite fait.

—Elle laisse cependant quelque chose, cette Laugier?

—Sa maison, rien autre. Mais les gens de loi y sont déjà. La petite est mineure, vous pensez s'ils vont s'en donner.

—Pauvre fille! il ne lui restera rien...

—...Que les yeux pour pleurer, conclut le journalier;; et Mme Lydie Figeac s'absorba dans de vieux souvenirs tout à coup ravivés.

Ces Laugier, c'étaient des parents, pas même bien éloignés, puisque la mère de cette vieille femme était la soeur de la grand'mère Figeac.

Elle comptait sur ses doigts les degrés d'alliance: ça faisait qu'avec cette petite Caroline était parente au huitième degré... Eh! un cousinage qui en vaut encore la peine...

Il est vrai que depuis si longtemps on était en froid! Ça datait déjà du temps des grands-pères; et cette froideur s'était accentuée, si possible, au moment où l'invasion phylloxérique avait dressé une barrière encore plus isolante entre les pauvres diables qui vivotaient péniblement à la Plagne et les messieurs qui tenaient le haut du pavé des Peyrargues.

On ne s'était donc jamais rapproché. Pas plus lorsque le fils Laugier avait envoyé, de Paris, un faire-part de son mariage, que lorsqu'un second faire-part avait annoncé la mort de sa femme... et un autre encore la sienne.

Quant à la mère Laugier, il n'y en avait pas eu seulement de lettres. A qui en aurait-on envoyé? Pauvre vieille! Déjà si totalement oubliée de tous ceux qui n'étaient pas ses proches voisins...

Et maintenant Lydie Figeac en arrivait à se demander, un peu soucieuse:

—Qu'est-ce qu'elle va devenir, cette petite Laugier?...

Elle se le demanda avec plus de souci, le lendemain et les jours suivants, quand elle ne put plus, dans Peyrargues, faire un pas ni rencontrer un chien coiffé sans s'entendre dire d'un air bonasse cachant mal le sentiment de blâme qui couvait déjà dans le village où la riche Mme Figeac-

était, on s'en doute, plus jalousée qu'aimée:

—Donnez-moi donc des nouvelles de votre petite cousine... Qu'est-ce qu'elle va devenir, cette enfant?

Et voilà qu'à présent la mère et la fille en avaient comme une obsession qui s'exaspérait en de continus abordages.

—Ce qu'elle va devenir, déclarait Caroline en haussant ses maigres épaules, qu'est-ce que ça peut nous faire, puisque nous ne la connaissons seulement pas.

—Et pourtant, répliquait sa mère, c'est notre cousine...

—Qu'est-ce que ça prouve?

—Ça prouve qu'elle nous est parente.

—S'il fallait s'inquiéter de parents qu'on n'a jamais vus...

—Si tu ne t'en inquiètes pas, les gens ici s'en occupent.

—De quoi se mêlent-ils?

—Eh! de ce qui ne les regarde pas ! Raison de plus pour qu'ils en bavardent.

—Et puis après?

—Ils nous jetteront la pierre... Oh! ça commence déjà.

—Pourquoi?

—Parce que nous laissons notre parente dans la misère.

—Nous n'allons peut-être pas la prendre chez nous...

—Ils ont tout l'air de dire que ça devrait être fait.

—Seulement, comme nous ne sommes pas folles...

—Eh! Caroline... une fille de seize ans, habitué au travail (j'ai pris mes informations), qui menait la vie d'une ouvrière dans la bicoque de la mère Laugier où c'est elle qui faisait tout l'ouvrage de la maison (j'ai pris mes informations, je te dis), penses-tu que, chez ses bienfaiteurs, —car nous serions ses bienfaiteurs,— on en retrouverait pas, d'une façon ou d'une autre, l'argent qu'elle y coûterait?

—De quelle façon?

—Il y en a dix, il y en a cent. Tu te plains toujours que la Maria t'arrache les cheveux quand elle te coiffe... Crois-tu que cette petite n'aurait pas la main plus douce?

—Alors tu te figures qu'elle voudrait...

—Pour rendre service à sa cousine... à sa cousine qui l'aurait tirée de sa misère?... C'est elle qui te le demanderait.

Caroline regarda sa mère d'un indéfinissable regard:

—Elle... si adroite pour la dentelle... elle doit savoir très bien coudre.

—Pardi!

—Et moi qui vais justement avoir tout mon trousseau à confectionner...

—Sans parler des coups de main qu'elle pourra me donner... parce que s'il ne fallait compter que sur toi...

—Oh! les affaires de la maison, tu sais, c'est M. Albéric qui s'en occupera... Alors, moi, autant ne pas commencer...

—...Et laisser trimer ta mère. Oh! oui, encore une raison pour que je sois bien aise d'avoir ici quelqu'un que je puisse un peu faire remuer.

—Eh bien, si tu crois qu'elle remuera, cette petite Laugier, va la voir.

—Viens avec moi, alors.

—Pourquoi faire?

—Pourquoi faire?

—Pour lui montrer que nous ne lui voulons que du bien... que nous avons couru dès que nous avons appris... Il faut être politique, ma petite, et bien faire les choses quand on est obligé d'en passer par là.

—Oh! Obligé!

—Oui, Caroline, tous ces crève-la-faim qui laisseraient chez eux leurs père et mère mourir de misère, finiraient par s'a-

meuter contre nous. Mais plus j'y pense, plus je me dis qu'avec leurs langues de vipères, ils nous ont peut-être rendu un service.

—Oh!

—Ils me forcent à m'embarrasser de cette petite... Eh bien, tu entends, Caroline, ce sera une bonne affaire pour moi, pour toi, pour la maison...

—Alors, autant y aller tout de suite.

—Allons-y.

III

Reine Laugier croyait rêver. Les cousines Figeac! Assurément, son père lui en avait parlé souvent, en ajoutant, il est vrai:

—Nous ne nous voyons pas.

Et sa grand'mère, plus souvent encore; mais en concluant, elle:

—Pour ces dames nous ne sommes plus des gens à présenter ou même à avouer comme parents, ma pauvre petite. Elles sont trop riches et nous trop pauvres.

De sorte que, toute la nuit, dans l'humble chambre du presbytère de la Plagne, Reine avait eu son insomnie hantée de ces belles dames qu'elle n'avait jamais vues, qui étaient venues aujourd'hui... qui allaient revenir demain, pour lui demander, pour lui apprendre... pour lui dire quoi?

Elle en eut l'explication dans la matinée.

Elle s'était installée dans le parloir, occupant son impatience à un travail de couture pour Mlle Marie.

Un vigoureux coup de sonnette la fit instinctivement se lever.

Il y eut quelques mots sonores échangés dans le corridor... la porte s'ouvrit brusquement... et ce fut une invasion... une trombe.

Déjà, sans s'expliquer comment s'était produit ce phénomène d'attraction, elle se trouvait dans les bras d'une grosse femme qui l'embrassait bruyamment sans en perdre ni une exclamation ni une parole:

—Mais vois donc, Caroline, elle est toute délicate et toute menue, la pauvre! Qu'est-ce qu'elle ferait, boudiou, qu'est-ce qu'elle deviendrait chez des étrangers? Ah! c'est une permission du bon Dieu qui nous a fait avoir connaissance de ce malheur!

Et Reine, stupéfaite, n'en croyant pas ses oreilles, entendait cette phrase impétueuse:

—Je ne suis pas ici pour te gronder, ma petite, mais n'est-ce pas nous que tu devais d'abord prévenir?...

Et entre Mme Figeac, Mlle Marie et M. le curé qui avait accouru au bruit, c'était déjà un assaut de beau langage:

—Elle ignorait, madame, vos dispositions si charitablement bienveillantes...

—Est-ce une raison? Pouvait-elle nous supposer capables d'oublier... d'abandonner quelqu'un de notre famille?

—Elle n'osait pas.

—Est-ce une excuse? Sous prétexte, peut-être, que nous avons de la fortune et qu'elle est pauvre... Comme si ce n'était pas un motif de plus... Ah! méchante enfant!... méchante enfant!... Mais embrasse-la donc, Caroline...

Elle poussait sa fille contre la petite Reine, sa fille qui fronçait déjà le sourcil à la vue de cette élégante tournure, de ce joli visage, de ces admirables cheveux blonds dont l'éclat s'avivait au contact de la robe de laine noire d'où cette petite pauvresse sortait encore plus svelte et plus exquise.

Et, toujours avec sa véhémence d'affectueux reproche:

—Dire, monsieur le curé, que je ne sais pas seulement son nom...

—Je m'appelle Reine, ma cousine...

—Eh bien, ma petite Reine...

Elle s'interrompit:

—...Il est joli, ce nom, n'est-ce pas Caroline?

Et, impressionnée, quoi qu'elle en eût, par le coup d'oeil fulgurant que venait de lui jeter sa mère:

—Oui, maman, très joli, daigna répondre la grande fille montée en graine.

—Eh bien, ma petite Reine... Ce que monsieur le curé m'a raconté hier, tes projets... ton voyage à Nîmes... Tout ça, c'est des bêtises.

—Ma cousine...

—Et tout ça, fit-elle avec une gravité attristée, c'est des imaginations qui nous ont fait beaucoup de peine. Caroline en restait suffoquée. Elle disait: "Avoir des "idées pareilles quand elle sait que nous "sommes là... quand, au lieu d'aller à "Nîmes elle n'avait qu'à s'arrêter à Pey-"rargues..."

—Ma cousine...

—Et nous t'y emmenons de ce pas, à Peyrargues...

—Ma cousine...

—Et tu n'es pas sans famille, ma pauvre petite, puisque nous sommes là...

Elle eut un grand geste:

—Mais embrasse-moi donc pour me dire que tu veux bien venir chez nous...

—Oh! ma cousine... vous voulez... vous avez la bonté... l'adorable bonté...

Et elle fondit en larmes en tombant dans les robustes bras qui l'étreignaient si vigoureusement,—pendant que M. le curé soupirait en s'essuyant les yeux:

—Il y a des spectacles qui consolent l'âme de toutes les tristesses qu'y fait naître, si souvent l'égoïsme des hommes... Ah! madame Figeac, vous semez pour la récolte céleste.

* * *

On était descendu à la station de Peyrargues.

A quelques centaines de pas de la petite gare, le village se tasse en rues étroites et tortueuses dans l'enceinte que délimite un large boulevard circulaire où sont les belles maisons dont les jardins peuvent s'étendre dans la campagne.

Reine marchait tout encombrée de paquets dont pourtant Mme Figeac lui avait pris quelques-uns qui, au bout de son bras musculeux, ne pesaient pas plus qu'une plume.

Caroline, en sa qualité de princesse, ne portait que son ombrelle et, comme disait la grosse femme, laissait trimer sa mère.

Et maintenant qu'elles venaient de s'engager dans le dédale des ruelles où toutes les portes grandes ouvertes se recouvrent d'un grand rideau de toile grossière:

—Voilà Peyrargues, ma petite, faisait Mme Figeac... tu vois, c'est encore grand. Nous sommes, nous, sur le boulevard... Ici, c'est le petit monde... Tous des gens que je fais travailler...

Et elle s'interrompait pour répondre, à droite, à gauche, aux salutations sortant de presque toutes ces portes:

—Adieu, Astruc... adieu mère Lastoux C'est ma cousine que je ramène de la Plagne... la petite Laugier... Il faut bien lui remplacer sa famille, pas vrai?...

Et, après avoir ainsi annoncé la nouvelle, sûre, désormais qu'elle allait être instantanément colportée et passionnàment commentée de maison en maison, Mme Figeac recommença à expliquer à Reine:

—Nous arrivons au boulevard. Voilà les

maisons bourgeoises... Tiens, ici, M. Fougeiras, le notaire... ici, la mairie... et, là-bas, tu vois cette grande maison avec des grilles aux fenêtres du rez-de-chaussée.

—Oui, ma cousine.

—C'est chez nous.

Et Reine ouvrit curieusement ses yeux d'un bleu un peu sombre.

C'était là que désormais elle allait vivre, là que l'inattendue bonté d'une parente dont elle avait méconnu l'admirable coeur, la recueillait, pauvre orpheline, pour lui rendre la famille qu'elle avait perdue.

Et elle se sentait dans l'âme une grande reconnaissance... une reconnaissance attendrie pour cette grosse femme aux façons bruyantes, aux transports débordants dont elle essayait de ne pas voir l'inquiétante vulgarité (mais il y a, comme cela, des natures exquises dissimulées d'abord sous de grossières enveloppes),—de même qu'elle s'efforçait de trouver presque aimable cette grande fille osseuse qui la regardait sournoisement d'un oeil méfiant... hostile... et qui, tout à coup, sous le regard de sa mère se mettait à sourire du bout des lèvres... en princesse qui daigne.

La maison, d'ailleurs, était d'aspect confortable avec ses deux étages sur rez-de-chaussée et sa porte ornée d'un chapiteau à consoles, selon la mode bourgeoise de Peyrargues. Confortable, mais aussi un peu rébarbatif à cause de ces grilles qui défendaient les fenêtre basses de chaque côté de la porte pleine.

Mais au-dessus du mur qui continuait le bâtiment, on voyait s'élever les grands arbres d'un jardin ombreux où les lierres géants avaient envahi les vieux platanes...

Et tout cela, en effet, était bien plus beau que l'humble maison de la Plagne... plus beau que le presbytère où Reine venait de passer quelques jours...

Mais voilà qu'on arrivait.

La grosse femme fit résonner, sur le heurtoir, le marteau de cuivre en forme d'anneau, et, l'instant d'après, une fille assez mal peignée—une brune au visage hâlé et à la forte carrure — acourait ouvrir... pendant que retentissait un carillon assourdissant.

Là aussi—comme à peu près dans toutes les maisons bourgeoises du village—il y avait une sonnette d'avertissement actionnée par la porte elle-même dès qu'on l'entrebâillait.

—C'est Maria, fit Mme Figeac. Maria, c'est notre cousine Laugier. Elle vient habiter ici. Vous direz à Félicien d'aller chercher sa malle à la gare. Mais entre donc, ma petite.

On était dans un vestibule sombre avec, au fond, l'escalier de pierre qui montait aux étages supérieurs. Et Mme Figeac expliquait:

—Tu vois, à gauche, le salon-salle à manger; à droite, la cuisine. C'est à la vieille mode, mais les pièces sont grandes et nous avons la plus belle salle à manger de Peyrargues: on y a dîné quarante-trois le jour où mon pauvre défunt a reçu ici le président de la commission de l'Académie quand on faisait l'enquête pour le phylloxera... Le préfet y était... Là-haut, les pièces sont moins grandes, d'une on en a fait deux. A droite, ma chambre et celle de Cyprien... A gauche, celle de Caroline, et puis...

—Et puis, interrompit sans façon Maria, et puis celle où vous allez mettre cette demoiselle...

—Ah! non, par exemple, protesta vivement Caroline, pour aller dans l'une il faut passer par l'autre, ce serait insupportable... personne chez soi... la cousine sera bien mieux au second.

—La chambre à donner?... Et quand M. Albéric viendra?...

—Eh bien, à ce moment-là, on verra à s'arranger.

—N'importe où, faisait timidement Reine, mettez-moi n'importe où... pourvu que je ne vous gêne pas trop...

—Pour sûr, ça gênera toujours, murmura Caroline.

Mais on aurait dit que, prévoyant un peu sa peu hospitalière réponse, sa mère s'était arrangée pour que Reine ne l'entendit pas.

Elle avait bruyamment ouvert la porte de la salle à manger: une vaste pièce sombre—encore assombrie par le store épais qui en recouvrait la porte-fenêtre donnant sur le jardin. Dans ce pays, c'est d'abord, c'est surtout du jour embrasé qu'il faut se défendre.

Une pièce au sol carrelé de larges dalles, aux murs peints à la détrempe avec, en façon de frise, un rinceau de feuillage assez barbarement exécuté par un artiste de la localité.

Portes, buffets, armoires, toute la boiserie était en micocoulier,—cet arbre aux veines rougeâtres qui, dans le Midi, devient gigantesque et dont on faisait, autrefoit, toute l'ébénisterie de ce coin du Languedoc.

Autour de la table ronde, des chaises empaillées, aux dossiers ajourés en forme de lyre.

Vers la cheminée énorme où tictaquait, sous son globe, une pendule à colonnes,—de l'âge, du reste, du mobilier,— quelques fauteuils recouvraient de coussns de perse bourrés d'édredon, leur paillage rendu ainsi plus confortable.

Tout cela, sans oublier aux murs quatre gravures représentant des paysages historiques "par M. Joseph Vernet, peintre du roy", tout cela manquait quelque peu de gaîté sinon de caractère... Tout cela, pourtant, pouvait passer pour de la splendeur si on le comparait à la pauvre installation de la mère Laugier...

Et, à l'orgueilleuse insistance de Mme Figeac répétant encore:

—C'est ici que nous avons reçu ces messieurs de l'Académie des sciences avec M. le préfet du Gard...

Reine répondit sans arrière-pensée:

—Ah! je pense bien qu'on pouvait les y recevoir!

Mais déjà la grosse femme, qui s'était débarrassée de ses paquets, prenait, pour les déposer sur la table, ceux que la jeune fille tenait encore dans ses mains:

—Allons, mets vite tout ça là-dessus. Pour avoir porté ces deux-là, j'ai la main sans connaissance... et toi qui n'es pas forte...

Reine eut un joli sourire:

—Je suis plus forte que vous ne croyez, ma cousine, vous verrez... parce qu'il faudra bien qu'ici je me rende utile...

—Oui, oui, on reparlera de ça.

—Et jamais je ne vous le serai assez pour m'acquitter de la dette de reconnaissance que je contracte aujourd'hui.

"Tu vois", fit le regard éloquent de la mère à sa fille.

Et Mme Figeac ajouta bonassement:

—Ce n'est pas pour dire du mal de Mlle Ursule Revoil, de Nîmes, mais tu seras un peu mieux chez moi que chez ses bigotes... Où donc, déjà, ne voulait-elle pas t'envoyer?

—Elle m'avait parlé d'une demoiselle de Ladevèze...

—Je la connais... Ah! ma pauvre enfant, tu tombais dans un joli guêpier... une vieille fille à moitié folle... une maison où les gens crèvent de faim et de fatigue... As-tu déjeuné au moins?... parce que pour le dîner, il y a encore à attendre.

—Oh! j'attendrai... j'attendrai, ma cousine...

—Alors, viens voir le jardin. Pendant ce temps ta malle arrivera.

. . . . . .

Ah! délicieux, le jardin... le vieux jardin aux étroites allées dont les bordures de buis centenaires étaient devenues des haies... des haies épaisses qu'on taillait maintenant à hauteur d'appui.

Là dedans, les rosiers avaient follement poussé, grimpant partout où pouvaient s'accrocher leurs tiges, devenues des branches énormes.

Tout près du puits, dont la roue de fer apparaissait noire et comme vernissée par un siècle d'usure, un énorme rosier Banks était devenu un arbre dont on avait dirigé les frondaisons de façon à lui faire former, à lui tout seul, une vaste salle d'ombrage. Et puis, un grand-père s'était amusé à greffer sur ce Banks les plus belles roses qu'il avait fait venir de Lyon — le pays où on les fabrique.—Et, tout l'été, c'était, sous cette tonnelle, un invraisemblable mélange de roses rouges, de roses blanches, de roses jaunes... de fleurs pleines, de fleurs étalées, de fleurs panachées, de fleurs dressées, de fleurs retombantes, de fleurs en capitules... de fleurs enfin qui "remontaient", c'est-à-dire, en langage de jardinier, qui fleurissaient du commencement à la fin de la belle saison...

Pendant qu'aux platanes géants montaient des lierres—centenaires aussi,—qui envahissaient les murailles, qui envahissaient les allées... et qui s'élançaient parfois jusqu'au faîte de quelque arbre qu'ils allaient étouffer, pour s'y épanouir en un autre arbre inattendu,— toujours vert,— un arbre tout piqueté de petites floraisons blanchâtres qui allaient devenir des baies d'un noir bleu.

Et ce fouillis apparaissait si plein d'ombre, de fraîcheur, de parfum et de mystère, que Reine, joignant les mains:

—Ah! ma cousine... c'est un paradis.

—De fait, ma petite, tu seras mieux là-dessous que dans la chambre de Mlle de Ladevèze.

Mais voilà que Maria apparaissait:

—Madame... c'est Félicien qui apporte la malle.

—Dis-lui de la monter au second.

—Dans la chambre de M. Albéric?

—Bien sûr que ce n'est pas dans la tienne, répondit Mme Figeac en haussant ses massives épaules.

Et elle expliqua encore à Reine:

—Parce que tu ne seras pas seule, là-haut, ma petite; Maria couche en face, il n'y a que l'escalier à traverser... Et quand Albéric et Félicien viendront aux vacances... on s'arrangera assez... ne t'inquiète pas.

IV

C'est ainsi qu'au lieu de retourner à Nîmes chez Mlle Revoil, la petite Reine s'installa,—comme en un rêve,—chez ses cousines Figeac, de Peyrargues, qui se révélaient tout à coup si bonnes parentes après avoir tant tardé à faire connaissance avec la petite-fille de la mère Laugier.

Cette aventure, au surplus, comme toutes les unions, commença par une lune de miel. Pour la nouvelle venue, Mme Figeac—Caroline elle-même— n'eurent d'abord que des sourires.

On ne l'empêchait pas,—oh! non,—de se rendre utile; mais, à chaque fois qu'elle s'essayait à quelque besogne domestique, quelle avalanche de compliments dont la grosse femme étourdissait la petite lingère... la petite repasseuse... la petite couturière... la petite coiffeuse... l'infatigable parente à tout faire qui, dix

fois par heure, répondait à la moindre demande... au moindre désir: "J'y vais, ma cousine... Je vous aurais vite réparé ça... Laissez-moi donc arranger ce chiffon..."

D'ailleurs, puisque c'est la lune de miel, on n'avait cesse d'exhiber la nouvelle venue... le bienfait vivant de Mme Figeac.

On la promenait dans le village... on allait avec elle dans les hameaux environnants, où la même petite scène recommençait invariablement.

La scène qui, par exemple, avait lieu, ce jour-là, à Gardans, un petit hameau tout proche d'une pièce de vigne où Mme Figeac les avait emmenées parce qu'elle avait un sulfatage à y surveiller.

Il faisait un soleil... et une chaleur!...

Aussi Caroline s'écriait languissamment:

—On meurt... Allons boire du lait chez les Guibal.

—Guibal? interrogea avec curiosité la petite Reine.

—Oui, fit Mme Figeac, des gens qui habitent là-bas... tu vois: sous ces arbres. Ils ont deux vaches, parce qu'avec le foin qu'ils récoltent dans ce bas-fond, vers la rivière, ils peuvent les nourrir... Ce n'est pas tout le monde ici, ma petite, qui a cette chance. Le lait à Peyrargues est plus rare que le vin...

—Et vous croyez qu'ils voudront...

—Guibal! Il trouvera que je lui fais bien de l'honneur.

—Et puis, ajouta presque aigrement Caroline, il est trop content, quand il porte ses tonneaux à la gare, que nous lui laissions traverser notre terre de Beausoleil, qui lui abrège les deux tiers de son chemin...

Et, comme avait dit la grosse femme, ce fut, en effet, dans la maison des Guibal, un remue-ménage qui mit tout en l'air.

Le maître du logis, un fort gaillard au visage rasé et qui n'en prenait que plus de caractère sous sa couche de hâle doré,—sa femme, une belle créature, jeune encore, avec de ces grands yeux noirs qui brillent d'un éclat sombre—tout deux luttaient à qui serait plus empressé pour recevoir Mme Figeac "et son monde".

Et la grosse femme, tout rouge encore du bain de soleil qu'elle venait de prendre:

—Vous voyez, Guibal, nous venons sans façon et en troupe. Mais ça reste quand même en famille, parce que... cette petite maigriotte... vous ne la connaissez pas?

—Pas encore, madame Figeac.

—C'est notre cousine, la petite-fille de la mère Laugier, de la Plagne.

—Ah! oui...

—Une pauvre orpheline... pas heureuse... Mais enfin, nous étions là; et nous l'avons prise avec nous.

—Une bonne pensée que vous avez eue là, madame Figeac, fit Guibal un peu étonné peut-être de voir la dame devenue si charitable.

— Bien sûr, ajoutait négligemment la grosse femme, bien sûr que ce n'est pas par intérêt, attendu que chétive comme vous la voyez...

—Et puis si jeune...

—Ce n'est pas demain, ni après, qu'elle pourrait me gagner ce qu'elle va me coûter, la pauvre...

—Enfin, fit diplomatiquement Guibal, on ne regarde pas à ça quand on rend service, pas vrai, Louison?

—Ah! bien sûr, pechère, répondit en joignant les mains la femme à Guibal qui ne parlait pas avec la même saveur d'accent que son mari.

—Surtout, conclut Mme Figeac, quand on rend service de bon coeur.

Et c'était dit, tout cela, avec une si belle inconscience d'impitoyable bonho-

mie, que Reine, si elle éprouvait un indéfinissable sentiment de gêne et de honte, ne songeait pas cependant à s'en offusquer.

Assurément elle aurait plus discrètement rendu, elle, ces services qu'on devrait laisser ignorer de la main gauche quand c'est la main droite qui les distribue... Mais, depuis quatre ans bientôt, elle s'habituait aux allures et aux expansions méridionales.

Elle trouvait tout naturel—très légitime au moins—que sa cousine ne fît pas mystère de sa généreuse action;—et elle ajouta avec son joli sourire et son accent de petite Parisienne que Caroline déclarait le plus affreux du monde:

—N'est-ce pas, madame, que j'ai été heureuse de trouver de si bonnes parentes?

A quoi Louison Guibal avait bien envie de répondre:

—D'autant mieux que votre grosse cousine n'a pas la réputation d'attacher ses chiens avec des saucisses...

Mais elle se borna à conclure poliment, pendant que Caroline vidait le restant du pot au lait dans sa tasse:

—Vous avez eu la bonne chance, mam'selle Laugier. Il faut bien qu'elle tombe sur quelques-uns, vu qu'il y en a tant qui lui courent après sans jamais l'attraper.

—A vous revoir, mesdames, fit Guibal.

Et la Louison ajouta — comme on dit dans le pays:

—Bonne santé et bon contentement à tous.

. . . . . .

Mais ce souhait-là — aujourd'hui du moins,—ne devait pas se réaliser.

* * *

Une promenade, pour peu qu'elle se prolonge, devient bien vite fatigante sous ce ciel de feu — surtout quand le siroco y souffle tout à coup, comme en cet après-midi, son haleine embrasée.

Les dames Figeac rentraient à Peyrargues, lasses, un peu énervées déjà par le vent qui, depuis une heure, soulevait, sur les routes blanches, des tourbillons de poussière étouffante, et Caroline, pour sa part, était de fort méchante humeur.

Et voilà que, pour l'irriter encore, à son coup de heurtoir, Maria ne répondit qu'après s'être fait interminablement attendre, juste au moment où un effréné tourbillon balayait le boulevard circulaire dans une désastreuse envolée de feuilles arrachées aux platanes et dans un aveuglement de poussière irrespirable.

— C'est insupportable ! cria rageusement la "princesse", quand enfin la servante ébouriffée se décida à leur ouvrir la porte dans le bruit assourdissant du carillon d'avertissement.—C'est à croire que vous le faites exprès! Où étiez-vous donc?

—Eh bien, quoi, répondit Maria en se rebiffant déjà, j'étais occupée.

—Pas à travailler, toujours... parce que ça n'entre guère dans vos habitudes, riposta Caroline dont les narines s'ouvraient comme aux chevaux qui sentent la poudre.

—Qui est-ce donc qui fait mon ouvrage?

—Parlons-en... de la manière dont vous le faites...

—Oh! mam'selle... si vous n'êtes pas contente, vous n'avez qu'à le dire...

Positivement, le siroco l'énervait aussi, celle-là. Et Mme Figeac, inquiète déjà de la tournure que prenait la discussion:

—Voyons Maria... voyons Caroline...

—C'est ça, maman, soutiens-la. Une insolente qui nous met le marché à la main. Ah! si c'était moi...

—Si c'était vous, interrompit farouche-

ment Maria, vous me ficheriez à la porte, pas vrai?...

—Parfaitement.

—Eh bien, vous n'en aurez pas la peine. Bonsoir la compagnie.

— Maria! s'écria désespérément Mme Figeac qui tenait à cette fille.

—Il n'y a pas de Maria. Voilà assez longtemps que je m'éreinte à faire la besogne de trois hommes.

—Maria!

—Pour vingt francs par mois... sans compter, à la journée, les attrapages de votre grande bringue de fille... Ouste... je me trotte...

—Vous me devez mes huit jours, balbutia la grosse femme qu'empourprait une bouffée de colère...

—Vous me les retiendrez. Autant de gagné pour vous... Et moi ça me fera plaisir de pouvoir dire comment vous payez vos dus...

—Ah! vous vous repentirez...

—Pense pas. Réglez-moi toujours en attendant.

—Ce ne sera pas long...

—J'y compte bien. Je vais fermer ma malle. Oh! vous pouvez monter la visiter. Et puis j'aime mieux. Vous diriez bien que j'emporte la moitié de votre maison.

Et elle grimpa quatre à quatre, là-haut, à sa chambre du second, laissant ces trois femmes ahuries—et Mme Figeac consternée.

—Eh bien, nous voilà propres, gémissait-elle... Jamais je ne trouverai sa pareille.

—Ma cousine... Voulez-vous que j'aille essayer de lui parler raison...

—Il ne manquait plus que ça, rugit Caroline... j'aimerais mieux me servir moi-même... jusqu'à la fin de mes jours... plutôt que de me retrouver en face d'une pareille drôlesse...

—Te servir toi-même... répéta sa mère en haussant les épaules.

Et puis, tout à coup, comme si elle venait d'en prendre son parti:

—Enfin, c'est fait... Ce serait encore plus embêtant... il faudrait le gober quand même. Je vais régler son compte... Tu le lui monteras, Reine...

—Oui, ma cousine.

—Tu visiteras sa malle...

—...Oui... ma cousine... mais je ne connais pas assez... je ne saurai pas...

—Tu feras le simulacre... pour qu'elle en ait l'affront... et tu la flanqueras à la porte, sur l'heure.

—Je lui dirai, oui... de s'en aller.

—Sur l'heure.

Elle régla le compte, donna l'argent à Reine et lorsque, quelques instants après, celle-ci reparut après un nouveau et interminable carillon de la sonnerie de la porte d'entrée...

—Elle a filé?

—Oui, ma cousine.

Et la grosse femme changeant brusquement de ton:

—Nous n'allons pas en perdre le boire et le manger, hein?...

—Ah! pour sûr, opina Caroline encore frémissante de l'injure qui l'avait atteinte au plus vif de ses prétentions.

—Je sais bien que pour la remplacer en ce moment, pendant le plein des récoltes, ça ne sera pas facile. Elles gagnent aux champs ce qu'elles veulent... Mais enfin, ajouta-t-elle jovialement, ce n'est pas dans une maison où nous sommes trois femmes que nous ne parviendrons pas... pendant quelques jours... N'est-ce pas, Caroline?...

Mais la grande fille, bien nettement:

—Oh! tu sais, maman, je t'en préviens tout de suite: pour les choses du ménage, je n'aurai ni le goût ni le temps de t'aider. J'ai d'ailleurs cette broderie qui doit

être achevée quand M. Albéric arrivera.

—Oh! ta broderie...

—Non, ne compte pas sur moi. Parce que pour laisser dire dans Peyrargues que Mlle Figeac fait la Marie-Torchon à la cuisine... Ah! non... non.... je ne me donnerai pas ce ridicule...

—Oui, explosa la grosse femme, tu aimeras mieux laisser trimer ta mère!... Ah! autant ton frère que toi, je pourrai dire qu'ils m'ont secondé, mes enfants, boudiou de boudiou!...

Et la petite Reine, pour l'apaiser, car elle la voyait se congestionner... s'empourprer...

—Mais oui, ma cousine, pendant quelques jours, nous pourrons très bien... vous verrez...

—Ah! tu es une brave enfant, toi... tu sais ce que tu me dois et tu ne voudrais pas passer pour une ingrate... Eh bien, c'est dit, à nous deux nous feront honte à cette reine de Hongrie...

—Cousine... puisqu'elle n'en a pas l'habitude... puisqu'elle a autre chose à terminer... nous allons arranger ça, je vous dis. Voyons, que vais-je faire, moi?...

Et pendant que la grosse femme fricotait dans la cuisine, Reine se mit à la besogne dans les chambres... Eh! dans celle de Caroline comme dans les autres, puisque la princesse trouvant cet arrangement tout naturel s'était installée à sa broderie... et de fort mauvaise humeur, encore...

Ça ne marcha même pas trop, mal, ce jour-là. De sorte que, le soir, Mme Figeac se disait:

—En prenant, le matin, pendant une heure ou deux, la mère Ribard pour le gros ouvrage, nous pourrons très bien attendre... nous attendrons très bien...

Et puis, quelques jours plus tard, quand, peu à peu—chaque fois en s'en défendant, Mme Figeac eut laissé Reine lui prendre des mains la besogne qu'elle mettait en train tout en gémissant: "Boudiou... penser que je perds ici mon temps et qu'il y a tant besoin de moi ailleurs!" — la grosse femme commença à déclarer — de bonne foi peut-être: "Impossible de trouver une bonne domestique avant la fin des vendanges..."

Et puis elle se garda de plus rien dire du tout: à quoi bon changer ce provisoire qui s'organisait en douceur?

Mais ce qui avait débuté comme une besogne commune devint insensiblement la tâche quotidienne, incessante, chaque jour plus dure, de la petite orpheline dont Mlle Figeac, à présent, ne se gênait plus de dire languissamment:

—Il ne lui manquerait que ça de ne pas se rendre utile... pour l'embarras qu'elle nous donne... et l'argent qu'elle nous coûte.

Et c'est ainsi que cette enfant faible et délicate, qui ne mesurait ses forces qu'à son courage, devint la petite Cendrillon de ce logis où maintenant Mme Figeac ne faisait que tourbillonner en coup de vent pour s'écrier: "Boudiou!... que j'ai donc à faire aujourd'hui!" et pour disparaître aussitôt du côté du cellier ou à la poursuite de quelque travailleur...

Où Caroline ne mettait plus de ménagements à grogner de sa voix aux aigreurs nonchalantes:

—Mais, j'ai sonné, Reine... vous n'avez donc pas entendu?

Et où Cendrillon qui se répétait du matin au soir: "C'est un mauvais moment à passer... et il faut bien montrer à ma cousine que je ne suis ni une fainéante, ni une ingrate", s'acharnait à ce nouveau... à ce dur... à cet humiliant travail... Ah! de tout son courage,—mais plus que de toutes ses forces.

Elle avait seize ans. Elle était frêle... elle n'avait jamais été accoutumée... jamais ravalée à de telles besognes dont la nausée lui était aussi une insupportable fatigue.

Et maintenant, éveillée par Mme Figeac qui sautait du lit à l'aube, elle se levait aussitôt pendant que Caroline ne faisait d'allusion à son labeur matinal que pour lui dire, les yeux encore gonflés par la grasse matinée qu'elle venait de paresser dans sa chambre:

—Mon Dieu, comme vous m'avez empêchée de dormir, avec votre tapage!

Et jusqu'à la nuit noire, la pauvre petite faisait oeuvre de servante... de l'unique servante de la maison.

Le déjeuner... il fallait bien le préparer... et le dîner aussi, puisque la cousine n'était pas là... n'était jamais là... Les chambres, il fallait bien les faire...

A cette besogne la pauvre petite se surmenait. Elle en devenait pâle... avec une cernure bleuâtre chaque jour agrandie autour de ses yeux qui n'avaient pas leur compte de sommeil.

Elle se surprenait à s'arrêter pour reprendre péniblement haleine, comme si ses poumons devenaient, eux aussi, trop las pour aspirer l'air de cette cuisine surchauffée ou de ces chambres poussiéreuses.

Ah! Dieu! quand elle pensait à sa douce vie de là-bas, à la pension de Neuilly... sa douce vie sous l'aile des cornettes blanches des bonnes soeurs...

Sa douce vie qui devenait si tendrement égayée quand le pauvre père... le cher père qui l'aimait tant, la prenait deux fois par mois—deux jours de grande fête,—pour la promener dans ce beau Paris... si loin... si présent quand même à son souvenir!

Et quand elle n'allait pas si loin dans ses pensées et ses regrets... quand elle s'arrêtait là-bas, à la Plagne, où pendant près de quatre ans sa vieille grand'mère—malgré leur pauvreté—avait su lui faire pourtant un nid d'exquise affection!

Pauvre chère créature... elle avait toujours peur, elle, de la voir se fatiguer. Elle lui disait toujours:

—Tu as assez brodé... va lire un peu dans tes livres...

Lire!... broder!... Le coussin de la grand'mère avec ses fuseaux... le vieux coussin qu'elle avait emporté comme une relique était toujours—avec le sien — au fond de sa petite malle... Elle ne l'en avait jamais sorti...

Et une servante ne songe pas à jeter les yeux sur un livre, quand elle peine depuis l'aube jusqu'à l'heure où, harassée de fatigue, elle tombera sur son lit pour s'y assoupir d'un sommeil de plomb... d'un sommeil qui ne sera même pas réparateur, parce qu'au moment où il le deviendrait, une voix joviallement féroce va brusquement l'interrompre:

—Allons, Reine, voilà une heure que je trotte déjà!...

Mais chez cette demoiselle de Ladevèze, ce n'aurait sûrement pas été si dur!... Mais, chez cette vieille fille on ne l'aurait pas condamnée à des tâches si rebutantes. Mais de là, au moins, elle aurait pu s'en aller...

Tandis que d'ici... de chez sa bienfaitrice!...

—Allons... allons, se disait-elle désespérément, ça ne durera plus bien longtemps.

Et puis, en effet, ça ne pourrait pas durer. Reine sentait bien qu'elle serait, un jour, obligée de s'arrêter... de crier à Mme Figeac:

—Je n'en puis plus... je n'ai plus la force!

Mais comme, après les vendanges, ce serait fini... comme, deux ou trois fois déjà, la pauvre petite avait eu le crève-coeur,—quand elle laissait apparaître quelque défaillance,—d'entendre Caroline ricaner:

—Ah! on se fatigue vite quand c'est pour rendre service à ceux à qui on doit tout...

... Alors, elle raidissait son corps d'enfant... son pauvre petit corps déjà tout amaigri... Elle essuyait ses yeux cernés pour qu'on ne vît pas qu'elle avait pleuré de colère d'être si lasse... elle aspirait une gorgée d'air pour en remplir ses poumons haletants,—et elle se disait:

—Non, je ne me plaindrai pas... non, je ne m'arrêterai pas... non, je ne me rebuterai pas... parce que moi aussi je veux leur rendre service pour bienfait.

V

Le temps des vendanges approchait. Chaque matin, à présent, on allait aux vignes voir si les raisins, gonflés à point, donneraient, dans les cuves profondes, une belle inondation de jus bien sucré et titrant un haut degré du pèse-moût.

Déjà les oeillades — qui mûrissent les premières—laissaient éclater leurs grains allongés, au duvet bleuâtre.

Les muscats blancs aussi, dont par-ci, par-là, le père Figeac avait planté quelques ceps au travers de ses aramons et de ses jacquez,—les muscats se couvraient de ce hâle doré qui est, à lui tout seul, une promesse de saveur et de parfum.

Le temps était au beau fixe: on pouvait commencer désormais quand on voudrait.

Et Mme Figeac était, ce matin-là, à son petit bureau, dans un coin de la vieille salle à manger-salon, tout occupée à organiser, pour le lendemain, ses premières équipes de coupeuses et de porteurs, — lorsqu'elle sursauta au vacarme plutôt qu'à l'appel du marteau de la porte d'entrée.

C'était d'ailleurs si bruyant, si crépitant, que Reine, tout ébaubie, s'était précipitée du fond de la cuisine pour aller bien vite ouvrir à des gens si tapageusement pressés.

Et elle avait reculé,—positivement, — devant l'invasion de deux grands gaillards qui, sans la moindre façon, avaient alors ouvert la porte de la salle à manger et s'y étaient précipités, pendant que Mme Figeac, levant ses gros bras au ciel:

—Cyprien! Monsieur Albéric!... Ah! bien!... si je vous attendais déjà!...

—Une surprise, maman.

—Que nous avons voulu vous faire et à mam'selle Caroline aussi...

Et le camarade de Cyprien ajouta en ouvrant à son tour ses bras:

—Mais embrassons-nous donc, madame Figeac!

Et quand toutes les accolades protocolaires eurent été échangées entre la grosse femme et les nouveaux arrivants:

—Et mam'selle Caroline, où donc qu'elle est?

—Dans sa chambre. Ah! encore une qui va être surprise...

...Reine, fit-elle, en se tournant vers la petite blonde qui regardait tout effarée, de l'embrasure de la porte où elle était restée, ce tableau si bruyamment familial, Reine, va donc la prévenir.

—J'y vais... J'y vais...

Elle avait déjà disparu dans l'escalier, qu'elle montait en courant.

—Ah! elle s'appelle Reine, la petite bobonne, fit Albéric de cet air que, malgré eux, prennent les amateurs parlant de ce qui les intéresse.

—Tu n'as donc plus Maria, maman?...

La grosse femme alla s'assurer si la petite ne pouvait plus entendre.

—Que je vous dise vite: c'est une orpheline, un peu notre parente.... qui était dans la misère... Je l'ai recueillie.

—Une parente? interrogea curieusement Cyprien.

—Oui, une Laugier.

—De la Plagne?

—Tout juste.

—Je crois bien qu'elle nous est parente!... Notre arrière-grand'mère était la soeur de la sienne.

—Possible... mais enfin des gens que, depuis des années, on ne voyait plus et qui étaient tombés dans la dernière débine... Cette petite cherchait à se placer... j'ai eu pitié d'elle... Pas forte, pas robuste... Ici, tu comprends, elle ne fait pas plus que ses forces.

—Eh bien, tu ne pouvais pas mieux agir.

—Pas mieux, répéta comme un écho, M. Albéric.

—Seulement, tu as déjà compris, Cyprien, qu'avec celle-là, moins qu'avec une autre, il ne faut de ces familiarités que des enfants comme elle prendraient si vite pour des avances. Je t'en préviens... et je suppose que M. Albéric, qui est autrement sérieux que toi, y aura l'oeil. Et puis... assez là-dessus: la voilà!

Et comme, en effet, la jeune fille reparaissait:

—Eh bien? demanda Mme Figeac.

—Elle descend .. tout de suite.

—Enfin... quoi?... elle fait un brin de toilette, pas vrai?... fit Cyprien en clignant de l'oeil.

—Oh! ce ne sera pas long, mon c...

Mais, avant d'avoir prononcé ce mot "mon cousin", Reine fut arrêtée aussitôt par un fulgurant regard de Mme Figeac... un regard à la fois si étonné, si courroucé, si impérieux, qu'elle ne sut que balbutier, en se reprenant:

—Pas long... pas long du tout.

Et elle se sauva à la cuisine.

Non, jamais, comme à ce moment, elle ne s'était aperçue qu'elle ne faisait pas partie de cette famille.

Albéric ne l'avait pas—pendant tout ce temps-là—perdue du regard.

—Mais c'est vrai, fit-il à Cyprien, quand elle eut disparu, c'est vrai qu'elle est jolie, cette gamine. Des cheveux blonds superbes... des yeux longs comme ça...

Et la grosse femme, qui avait entendu:

—Ah! ce n'est pas devant elle, surtout, qu'il faudrait dire ça.

—Devant elle, fit-il avec son rire éclatant, pas mieux que devant mam'selle Caroline... C'est elle qui aurait alors raison de me dire: "Mon garçon, tu regardes là ce que tu ne dois pas regarder..."

—Oui... et puis, comme j'ai recommandé à Cyprien, une maigriotte qu'il faut laisser dans son coin.

—Eh! murmura-t-il — mais de façon, cette fois, à n'être pas entendu de sa future belle-mère—eh! des maigriottes comme ça...

Il n'acheva pas... Voici qu'au milieu de nouvelles exclamations entrait mam'selle Caroline.

En un tour de main (Ah! il fallait bien cet événement d'importance pour changer ainsi ses habitudes), en un tour de main elle s'était habillée... elle s'était bichonnée... poudrerizée... et elle arrivait toute souriante...

Eh! ma foi: presque jolie. Car toutes les femmes,—quand même et en dépit de la nature ingrate, — toutes les femmes, quand elles veulent plaire ou qu'elles éprouvent un plaisir, ont une lueur dans les yeux... un éclat aux joues... un je ne sais quoi indéfinissable qui, ne fut-ce

qu'un moment, les rend, elles aussi, attrayantes...

C'est qu'elle était bel et bien amoureuse, cette Caroline.

Tout ce qui s'était épanoui de bleu dans l'assez aride jardin de son coeur,— elle en avait fleuri ce roman tardif qui lui permettait, à elle comme à ses contemporaines, de dire orgueilleusement: "Enfin!... j'ai un soupirant, un fiancé,—j'aurai un mari..."

Comme les autres.

Et quel mari!...

C'est qu'il était beau garçon, monsieur Albéric!

Beau d'une beauté courtaude et râblée, —avec du muscle,—du double muscle,— aux mollets comme aux biceps...

Avec du sang vermeil qu'on sentait courir sous cet épiderme de beau brun dont les brouillards de Lyon n'avaient pas décolore l'ambre natal.

Avec des cheveux drus et noirs, bien plantés sur un front petit comme ceux de ces Romains dont on voit les bustes au musée de Nîmes...

Avec une barbe frisée qu'il portait en fer à cheval, sous des moustaches aux pointes menaçant le ciel...

Avec son audace joviale, surtout... cette audace un peu méprisante qui venait de lui faire prendre "la princesse" à pleine taille, pour lui planter sur les joues deux baisers plus sonores encore que ceux dont il avait gratifié Mme Figeac.

Deux baisers, moitié gloutons, moitié rieurs, qui avaient fait exhaler à la grande fille un cri de pintade énamourée:

—Oh! monsieur Albéric... Grand fou!...

Et maintenant c'est lui qui racontait l'aventure de leur voyage... et de leur brusque arrivée.

. . . . . .

C'est une idée qu'il avait eue:

Se bien garder d'annoncer leur arrivée.

Prendre à Lyon—jusqu'"en Avignon" —le bateau à vapeur d'où l'on voit, tout le jour, glisser, à contre-courant, les prairies herbeuses, les villes étagées en amphithéâtre et les montagnes arides où les manoirs démantelés confondent leurs tours en ruines avec les rocs dont elles ont pris la couleur brûlée.

"En Avignon" traverser le Rhône sur le pont qui côtoie les ruines de celui où dansaient en rond nos aïeules, et puis monter dans le train qui conduit à Nîmes.

Arriver dans la cité gallo-romaine à la nuit, quand la lune se lève derrière les arènes dont elle troue la masse noire de grands cintres lumineux où sa clarté bleue mord les colonnes effritées par les siècles.

Après avoir repris pied et repris langue sur le boulevard circulaire, aller se reposer quelques heures—jusqu'à l'aube—dans un petit hôtel, tout près de la porte d'Auguste.

Et puis, au jour levant, prendre *pedibus cum jambis*, le chemin de Peyrargues à travers les vignes toutes noires de raisins murs... Les vignes où, dès que le soleil commence à chauffer, on peut grapiller pour se rafraîchir la bouche...

—Et comme ça, concluait-il, personne ne se dérange pour aller nous chercher à la gare... On a le plaisir de surprendre les gens.

Et il ajoutait en riant, d'un rire qui retroussait sur ses dents blanches ses lèvres charnues:

—Je crois bien que c'est au lit qu'on vous a surprise, mam'selle Caroline?

—Allons donc, protestait-elle, vous n'y connaissez rien. Il y a longtemps que j'étais levée... Vous ne savez donc pas que nous sommes en vendanges? On va commencer demain...

—Quelle chance: voilà deux ouvriers de

plus qui vous arrivent... et des bons... Vous allez voir ça demain matin. Et, en attendant...

—En attendant, vous allez vous installer...

—Nous débarbouiller... parce qu'il y a une poussière sur la route...

—Ah! s'écria Caroline en l'interrompant, sa chambre, maman... nous n'y pensions plus...

—Elle n'est pas démolie au moins!...

—Non, mais Reine y est.

—La petite blonde?

—Oui.

—Ah! diable!

Et il riait encore plus large:

—En effet, ce ne serait pas convenable.

Caroline haussa impatiemment les épaules:

—Oh! si vous recommencez déjà à dire des bêtises... Nous allons arranger ça.

Et à sa mère:

—Fais-la vite déménager...

Mme Figeac la regarda comme pour s'assurer si elles avaient la même idée.

—Eh oui, reprit Caroline... dans la chambre de Maria.

—Je ne voudrais pas être une cause de dérangement pour cette petite...

—La belle affaire! c'est de l'autre côté de l'escalier et elle y sera très bien.

—Mais... je pourrai la prendre, moi, cette chambre.

—Quelle horreur!... vous mettre dans ce débarras! Maman, va dire à Reine...

Et Caroline se remit à causer, à minauder et à rire avec M. Albéric, pendant que sa mère se dirigeait du côté de la cuisine et que Cyprien, haussant philosophiquement les épaules, murmurait, se parlant plutôt à lui-même:

—Savoir si elle y sera bien que ça dans le taudis de Maria...

C'était un méridional aussi, ce Cyprien; un méridional au teint bruni et aux cheveux noirs.

Mais cela ne le faisait guère ressembler à son ami Albéric.

Comme sa soeur Caroline, il avait poussé en hauteur, tout en restant mince et quelque peu dégingandé.

Comme elle, il avait, innée, cette nonchalance qui, chez Caroline se traduisait en maussaderie paresseuse, et qui, chez lui, se manifestait par un immuable dandinement sur deux longues jambes — un dandinement qui se rythmait à la façon d'un balancier et marquait ainsi l'allure de son esprit, comme celle de son corps.

Ne se hâtant jamais... toujours disposé à s'allonger dans quelque coin, pas trop ensoleillé, pas trop ombreux non plus, où, sous prétexte d'une cigarette à fumer, il rêvasserait des heures entières... communiant délicieusement avec la vie universelle qui s'épanouit au soleil dans ce pays aux senteurs de baume... émerveillé par le vol d'une mouche au corselet d'or ou d'azur... racontant des histoires aux nuages blancs qui s'allongent, vers le sud, et qui les emporteront du côté d'Aigues-Mortes où les collines s'abaissent et ou la mer commence... écoutant, en réponse, les récits que chante le vent dans les oliviers et les chênes verts—et grisé bientôt de thym, de lavande et de lumière...

Il y avait des cheveux bouclés qu'il portait longs—en poète, disait Albéric— en vagabond, rectifiait Mme Figeac. Sa barbe avait poussé rare et frisée, et il la portait vierge de toute atteinte du rasoir des barbiers.

Il était plutôt gauche et inharmonieux, avec le lorgnon qui venait en aide à ses yeux de myope.

Mais ces gros yeux étaient d'un bleu bordé de noir, très limpide, et il y passait

parfois des lueurs fugitives qui ne laissaient guère soupçonner ses nonchalances traînardes.

En somme (c'est encore Mme Figeac qui le disait), un grand dégingandé, toujours à cent lieues de l'endroit où on était... et surtout à cent lieues des propos qui s'y tenaient autour de lui... un hébété, quoi!...

— Oui, faisait en riant Albéric: un poète.

C'est ce myope, cependant, qui y voyait déjà le plus clair.

Bienfait—charité—devoir de famille... Beaux mots, belle façade, mais qui devaient dissimuler quelque chose de plus pratique.

Déjà, au commandement de sa mère, il avait vu la petite trotter comme un chat maigre. Sans attendre qu'on l'y renvoyât, il l'avait vue ensuite se sauver dans la cuisine. Maintenant on la dépossédait de la chambre qu'elle occupait au second pour la reléguer dans le grenier... l'infect grenier dont il n'avait pas perdu le souvenir nauséeux...

—Pauvre fille... avait-il pensé... ni avec maman, ni avec Caroline elle ne doit avoir "les sept joies"...

Mais, haussant encore une fois ses épaules osseuses comme celles de sa soeur:

—Bah! on ne l'y tient pas de force. Quand elle en aura assez, elle s'en ira. A ce prix-là, elle trouvera ailleurs et sans peine du pain à manger...

Et comme cette petite blonde—qui était sa cousine, que diable!—intéressait quand même sa curiosité, il s'en alla flâner du côté de la cuisine, sachant fort bien d'ailleurs que Caroline et Albéric ne pourraient que lui savoir gré,—en ce moment de doux et obligatoire transport,—de leur ménager ainsi, sans en avoir l'air, un premier tête-à-tête, un premier duo:—enfin seuls!...

La grosse femme, là-bas, expliquait déjà à Reine:

—Tu comprends, ma petite, dans les moments d'embarras on s'arrange comme on peut. Je t'avais logée dans la chambre de M. Albéric. Pendant quelques semaines il faudra en déménager...

Alors, fit naïvement la petite, Caroline veut bien que je m'installe dans la chambre à côté de la sienne.

—Mais non... mais non... Ça serait encore des embarras... Il n'y a pas de lit monté... Tandis que dans la chambre où couchait Maria...

—Oh! le grenier... qui est si encombré...

Elle n'osa ajouter "si sordide"...

—Eh bien... tu vas y mettre un peu d'ordre, on te donnera un coup de main, si on a le temps, et, une fois tout rangé, tu verras que c'est une chambre... pas mauvaise du tout...

Et comme, à ce moment, Reine voyait entrer dans la cuisine ce grand garçon dégingandé qui abritait ses gros yeux bleus derrière son lorgnon et qui souriait... non... pas méchamment du tout... elle eut honte de ce marchandage de taudis—et, avec une rougeur soudaine de ses joues pâlies:

—C'est entendu, fit-elle en une hâte de fièvre.

—Et si tu as besoin qu'on t'aide...

—Non... je n'aurai pas besoin...

—Cependant, cousine, fit une voix au timbre masculin, il y en aura, des caisses et des embarras de maison à remuer... et je vous assure que ce coup de main ne sera pas de trop.

La veuve Figeac se retourna, étonnée, vers celui qui entrait ainsi, sans crier gare, dans la cuisine et dans la conversation.

—Ah! c'est toi!...

—Oui, j'offre à la cousine...

—Mais tu vois bien que cette petite aime mieux faire ça toute seule. Tiens, elle y va déjà...

...Oui, insistait-elle, tu as raison, Reine... débarrasse-toi tout de suite de cet ouvrage-là... et puis reviens vite... Il y a le déjeuner à surveiller... et moi, tu sais, j'ai mes vendangeurs pour m'occuper. Ah! quel métier!... quel métier!...

Et prenant son fils à part dans un coin de la vaste cuisine où, maintenant, ils étaient seuls:

—Ne te mêle donc pas de ça, je te prie.

—Mais maman, tu l'envoies nettoyer un recoin que je connais bien... et où je sais ce que, depuis un demi-siècle, on a entassé... Il en faudrait quatre comme elle...

—Ce qu'elle ne pourra pas faire elle le laissera.

—Alors, ce sera toujours le même taudis que du temps de Maria...

—Qu'est-ce que ça peut te faire?

—Mon Dieu... quand ce ne serait que pour arriver à comprendre... Enfin, que fait-elle ici, cette petite Laugier?

—Tu le vois bien, elle m'aide.

—A quoi?

—Au ménage... au nettoyage... à tout ce qu'il y a à faire dans une maison.

—Cette enfant!...

—Tu t'imagines peut-être qu'elle n'avait pas la même besogne chez sa grand'mère?

—Chez la mère Laugier elles étaient deux... Ici, sans la compter, nous sommes quatre... et je suppose bien que ce n'est pas elle toute seule...

—Mais non... mais non... il y a la mère Ribard.

—Je me disais aussi: une mauviette comme cette petite blonde... Mais, où est-elle donc, la mère Ribard?

—Eh! tu es donc devenu si regardant pour les choses de la maison!... Elle n'est pas là tout le temps, la mère Ribard... mais enfin, quand il y a besoin...

—Oui, murmura-t-il, quand on s'aperçoit qu'il ne faut cependant pas échiner la pauvre petite bête de somme...

—De quelle bête de somme parles-tu entre tes dents, imbécile?... grommela Mme Figeac que son fils, avec sa clairvoyance de myope, mettait de mauvaise humeur, positivement.

Et lui,—oh! habitué de longue date à ces amabilités maternelles:

—De celle que tu combles de tes bienfaits, maman... mais qu'il ne faudrait pourtant pas en accabler tout à fait...

Et comme, contrairement à ses habitudes, la grosse femme en restait bouche bée, il alluma tranquillement sa cigarette à un brin de sarment à demi consumé déjà dans la vaste cheminée.

—Sur ce, je vais faire un tour dans le jardin.

Pendant ce temps, Reine était montée au second étage.

Oui, un taudis... un taudis sordide, cette pièce où, depuis des années et des années, se succédaient l'incurie et la crasse des servantes qui avaient passé dans la maison.

La chambre, assez vaste, n'avait jamais été tapissée.

Jamais la cheminée n'avait été que grossièrement ébauchée en briquetage, jamais il n'y avait eu aux murailles qu'un crépissage de mortier, jamais aux ouvertures que la boiserie rudimentaire et le vitrage indispensable,—comme dans les greniers qu'on se contente de mettre à l'abri des grosses intempéries.

Et c'était là, en effet, le grenier, le débarras de la maison.

Là, les vieilleries hors d'usage, entassées, empilées en un innommable désordre,

achevaient de redevenir poussière, comme tout ce qui a cessé de vivre.

Là, gisaient les caisses éventrées, les malles disjointes, les chaises cassées, tout ce lamentable ramassis de ce qu'on ne détruit pas,—parce que, selon la bonne règle provinciale, il ne faut rien détruire,—mais qui jamais... jamais plus ne servira qu'à donner un inviolable asile à la légion des rats et autres bêtes horripilantes.

Là, dans ce coin un peu déblayé, un vieux lit, moins cassé que les débris d'alentour, haussait un matelas exsangue de sa laine sur une de ces paillasses remplies de feuilles de maïs qui disparaissent peu à peu, maintenant, même dans les plus reculés villages, refoulées par l'invasion des sommiers économiques.

A côté du lit, une chaise, cassée seulement au dossier et pas trop disjointe encore des quatre pieds;—sur la cheminée de briquetage, une minuscule cuvette avec son pot à eau constituaient tout le mobilier de la "chambre de Maria".

Il est vrai que la malle de Reine y ajoutait encore un meuble—un meuble intact.

Et quand la pauvre petite,—en traversant le carré de l'escalier qui faisait communiquer son ancienne et sa nouvelle chambre,—eut fiévreusement traîné cette malle, trop lourde pour qu'elle essayât seulement de la soulever... quand elle se trouva dans ce désordre poussiéreux... dans cette atmosphère nauséeuse où tout ce passé à moitié détruit exhalait l'odeur de la mort des choses,—elle eut au coeur le frisson d'un grand découragement.

Sur cette malle échouée, à présent, au milieu de ce qui allait être sa chambre, elle se laissa tomber;—et elle se prit à pleurer silencieusement.

Voilà où elle en était,—voilà ce qu'elle était, dans cette maison où on l'avait recueillie en lui disant qu'elle y trouverait une autre famille!...

Servante... Oui, presque du premier jour traitée en servante...

Chassée, aujourd'hui, de l'endroit où elle pouvait encore croire qu'on la regardait comme une égale...

Chassée demain, sans doute, de la place qu'on lui avait laissé prendre au bas bout de la table familiale... Est-ce que les servantes mangent avec les maîtres?...

Et l'employait-on jamais à autre oeuvre qu'à oeuvre domestique?

Est-ce que Mme Figeac faisait seulement le simulacre de l'aider aux soins du ménage,—maintenant que, peu à peu, on les lui avait tous abandonnés.., maintenant qu'elle y pâlissait... qu'elle y succombait à la peine...

...Maintenant qu'on ne parlait même plus de mettre un terme prochain à cette abominable, à cette dégradante existence.

Une servante... elle!...

Son pauvre père avait essayé d'en faire une jeune fille... oui, il disait, lui: accomplie.

Il espérait — pauvre cher disparu — qu'elle serait son orgueil et sa joie.

Il répétait souvent... il aimait à répéter:

—Va... quand tu seras une grande et jolie demoiselle... moi, j'aurai enfin eu le temps et les moyens de mettre, pour toi, quelques sous de côté... Quelques sous qui me permettront de te donner à un brave garçon... qui t'aimera bien et qui sera content de trouver dans ta corbeille de quoi monter votre joli petit ménage...

Quelle dérision!...

Et quelle dérision encore ce que lui promettait la pauvre vieille grand'mère quand, élevant déjà moins haut ses espérances, elle lui disait:

—Je te trouverai bien un garçon qui

aimera mieux une gentille petite femme qu'une grosse dot... et tu es assez gentille pour qu'on te prenne sans sou ni maille... rien que pour tes beaux yeux...

Pauvres chers morts!... Au moins, n'avaient-ils pas eu le crève-coeur de s'éveiller de leur rêve!...

Au moins, n'avaient-ils pas vu... n'avaient-ils pas pressenti l'effondrement de leurs modestes ambitions... de leurs chers espoirs.

Non, ils ne la voyaient pas là... subissant... acceptant une condition que des pauvresses auraient refusée.

Sans parler des coups de main qu'elle pourra me donner...

Mais pourquoi alors l'acceptait-elle?

Eh! n'était-elle pas enlisée déjà, retenue, par mille liens sournoisement tenaces, dans une maison où, sous couleur de bienfait, on profitait d'elle,—elle le voyait bien,—on abusait d'elle,—elle le sentait bien—et d'où on emploierait les plus hypocrites... les plus équivoques moyens pour l'empêcher de partir.

Et puis... partir... pour aller où?

Partir après une scène de récriminations... de reproches... d'accusations d'ingratitude auxquels elle n'oserait pas répondre... Car, c'était bien connu, qu'elle était "le bienfait vivant" de Mme Figeac. C'était proclamé dans tout le village, qu'à cette parente pauvre Mme Figeac faisait une immense charité...

La mère et la fille l'avaient assez dit et redit,—devant elle—à qui voulait l'entendre,—que jamais elle ne payerait par assez d'efforts, par assez de reconnaissance, la bonté dont, pour elle, on avait fait preuve.

Elle partirait donc accusée, convaincue d'ingratitude et de sécheresse de coeur...

Et si elle tentait de retourner chez cette femme de Nîmes, cette placeuse où déjà elle était allée une fois, ce serait pour y être aussitôt suivie par la détestable référence que Mme Figeac s'empresserait de donner.

Et cependant elle se voyait succomber à la peine.

Elle se voyait perdre, chaque jour un peu plus de ses forces et de son courage...

Elle se voyait maigrir... Sous ses yeux le cercle bleu s'élargissait... La nuit, voilà maintenant qu'elle s'éveillait toute baignée de sueur...

L'autre jour, des femmes, dans la rue, l'avaient arrêtée pour lui demander:

—Vous n'êtes pas malade?...

Elle avait répondu un "non" plein d'effroi... Mais elle se sentait à bout... à bout... Un de ces jours elle ne pourrait plus...

Alors... quoi?...

Et elle pleurait silencieusement, assise, écroulée sur sa pauvre malle... souhaitant peut-être cette mort—cette sombre libéra-

trice qui la faucherait en son premier printemps pour lui faire retrouver ceux qui l'avaient tant aimée...

Un bruit de pas et de rires retentit dans l'escalier...

Elle essuya peureusement ses yeux pleins de larmes... Caroline conduisait à sa chambre M. Albéric.

Et, de son taudis, Reine entendit:

—Voilà... tout est débarrassé. Vous voyez que le déménagement n'a pas été long.

Et presque aussitôt, elle appelait de sa voix aux nonchalances hargneuses:

—Reine... venez donc finir de ranger ici...

VI

On était donc en pleines vendanges.

Un peu sous prétexte d'une partie de plaisir et beaucoup pour faire là-bas acte de présence utile—Mme Figeac avait décidé qu'on passerait la journée à la vigne de Beausoleil.

Depuis le point du jour, à travers les ceps, s'étendait, en s'avançant peu à peu, la ligne des ouvriers coupant les raisins—et allant déposer chaque panier rempli de vendange dans la "cornue" de bois, que bientôt—pleine aussi, les porteurs prendront à deux, avec de longues barres et iront ranger sur la charrette qui attend au bord de la vigne pendant que le cheval blanc, "le Camargue", fait la fête, lui aussi, en broyant dans ses dents jaunes, quelques grapper qu'on lui a abandonnées et qui l'éclaboussent jusqu'aux naseaux d'une mousse rosée.

On était donc, au matin, partis sur une de ces charrettes qui faisaient le va-et-vient entre le vignoble et le cellier.

On avait mis le dîner dans des paniers et on partait vendanger — peut-être; — manger du raisin sur pied—sûrement;—et, dans tous les cas—ce qui importait—surveiller cette trentaine de garçons et de filles qui, dès qu'on a le dos tourné, s'amusent à se barbouiller de raisin noir, au lieu d'en remplir leurs paniers.

Voilà plusieurs jours déjà qu'Albéric et Cyprien étaient arrivés à Peyrargues; et si, plus solidement chaque jour, le prétendu de Caroline s'installait en vainqueur dans la place qui avait tant de joie à capituler—dans la maison de Mme Figeac il se jouait en même temps une petite comédie, dont Cyprien était le principal acteur—et une autre encore, mais si discrète, celle-là, qu'elle passait inaperçue, même de ceux qui en étaient les comparses.

Cyprien, chaque jour, s'intéressait davantage à cette petite Reine.

Il ne perdait aucune occasion de lui rendre un service... de lui épargner une fatigue...

Soit à table (d'où cependant on n'avait pas osé l'exclure), soit quand il la rencontrait dans quelque coin où elle cendrillonnait du matin au soir, il ne pouvait s'empêcher de lui dire de petits mots d'amitié qui, en passant par sa bouche, prenaient aussitôt le même air bizarre qu'il avait lui-même.

Albéric en riant très fort en le faisant jovialement remarquer à Caroline.

Mme Figeac en prenait des mauvaises humeurs qui retombaient bientôt sur la pauvre Reine en impatiences et en rebuffades. De sorte que ce semblant d'attention était devenu pour la petite un nouvel ennui.

Et puis,—il faut bien le dire,—ce grand dégingandé, ce timide (car il était timide au fond), qui dissimulait sa timidité sous cette brusquerie qui n'est que de la bravade, pendant que ces grands poltrons ont la gorge sèche rien qu'à la pensée de par-

ler à une gamine... ce Cyprien ennuyait, assommait Reine avec ses prévenances d'ours en gaieté.

Il ne lui plaisait pas. Il n'avait jamais su lui montrer qu'il valait mieux que ses airs de philosophe errant...

Et c'est aussi... c'est beaucoup en songeant à lui qu'elle soupirait après le moment où, dans la maison débarrassée de ces hôtes tapageurs, elle redeviendrait le Cendrillon solitairement accroupie au coin du feu de la cuisine.

Et elle était si gênée par ce regard de myope,—ce regard épié maintenant par toute la maisonnée,—qu'elle ne voyait pas un autre regard plus convoiteur, — mais combien plus cauteleux et sournois,—s'arrêter sur elle, dès qu'il ne risquait plus d'être intercepté par d'autres yeux.

...Le regard d'Albéric, oui, du superbe fiancé de Caroline.

Ce garçon, qui faisait une affaire en se mariant avec la riche Mlle Figeac, se sentait pris d'une foucade de désir brutal pour cette petite blonde, fine, délicate — l'antipode de l'osseuse et longue Caroline, pour cette fleur liliale dont les odieux entourages n'éteignaient pas le parfum exquis.

Et grossier d'instinct, habitué aux conquêtes faciles, sans timidité, lui, comme sans scrupule, il trouvait très "mousquetaire" de faire la cour à Caroline pour le bon motif — et de pousser sa pointe auprès de cette petite sans conséquence — pour la bagatelle.

Eh! oui, bagatelle. Ces petits badinages-là étaient pour lui d'une importance si relative!... Les femmes, il n'avait pour elles qu'un caressant mépris. N'ayant jamais fréquenté que des filles, il s'imaginait — presque sincèrement, — que toute vertu n'est en réalité que de l'hypocrisie; — et il ne doutait pas que cette blondinette reléguée à la cuisine ne se trouvât très honorée d'un regard discret — en même temps que naîtrait en elle l'espérance, — pour plus tard, quand il serait le maître du logis, — d'une équivoque situation qu'il jugeait, lui, dans sa belle inconscience de vicieux, aussi enviable qu'inespérée pour cette petite...

Et puis, raisonnait-il même tant que ça?...

Il se sentait pris d'un goût... d'un caprice... "d'un béguin", comme il disait. Et il trouvait très chic de jouer la difficulté en recommençant ici la scène de Don Juan et des deux paysannes.

Mais n'étai-ce pas très dangereux?

Eh non, pas dangereux du tout, — parce qu'il était sûr de ne pas se laisser pincer, — parce qu'il comptait absolument sur le silence... le silence complaisant de cette petite Reine, — et parce qu'il avait pour lui la complicité de ce second étage où ils étaient seuls tous les deux, séparés, c'est vrai, par une cage d'escalier et par deux portes... mais, ces deux portes-là, le dieu malin peut si aisément les entre-bâiller... ou les laisser ouvertes!...

— Seulement, se disait-il, c'est le dénouement cela... le joli dénouement.

Et, en attendant, il fallait plaire — à bas bruit — en cachette...

Et il s'y était mis à son tour et à sa façon:

En lutinant sournoisement la petite cousine dès qu'il la rencontrait toute seule... en lui mettant, par surprise, dans le cou... sur la joue... ce que là-bas on appelle un "poutoun" et qui est, en somme, une façon de baiser... pris à la dérobée... entre deux portes.

Oui, galanteries de mousquetaire pour ne pas dire de goujat et que, pour étouffer l'exclamation de dépit... de colère... jaillissant déjà des lèvres de Reine, il ac-

compagnait de cette autre exclamation qu'il lançait, en se sauvant, comme la flèche du Parthe:

— Taisez-vous... petite chatte... sans quoi, tous les deux, on nous fiche à la porte!...

.. ..

C'était donc, ce matin-là, un véritable exode de toute la maisonnée.

On s'était empilés sur la charrette...

Mme Figeac, devant, solidement établie sur une cornue qu'on avait retournée.

Mlle Figeac et Albéric ensuite serrés l'un contre l'autre... pas encore assez au gré de l'ardente Caroline.

Et Reine, au bas bout, tout empêtrée des paniers de victuailles, — pendant que Cyprien, sur ses longues jambes, suivait de loin, — sans se presser — la charrette, paresseusement traînée par le "Camargue" blanc, sous les rayons déjà chauds du soleil du matin.

Le charretier — un vieux qu'on nommait le père Guàdy — encouragea de la voix le vieux cheval:

— Zou, le Blanc, qu'est-ce que tu diras donc, tout à l'heure, à la montée, si tu te fais déjà prier...

— Reine descendra à la grappille, fit langoureusement Caroline.

— Mais... si c'est trop lourd... moi aussi, s'écriait Albéric.

— Non, pas vous, soupira "la princesse", vous voyez bien que j'ai besoin de vous... je tomberais si vous n'étiez pas là.

Et le père Guédy arrêta le marivaudage en déclarant:

— Mais non. La petite, c'est assez... pour dégager l'arrière. Les autres, le Blanc les montera comme des plumes.

Et quand on fut à cette grimpette, quand Reine, sans se le faire dire deux fois, eut sauté à terre — et quand, réglant son pas sur celui du père Guédy, elle resta avec lui, un peu en arrière de la charrette, pendant que le Camargue arc-boutait son dos de chèvre pour grimper le raidillon et que, là-bas — au loin — apparaissait, sur le ruban blanc du chemin, la tache noire et longue de Cyprien allongeant, sans jamais se presser, ses grandes jambes...

— Vous auriez peut-être mieux aimé rester sur la voiture, fit le vieux qui regardait Reine du coin de l'oeil...

— Oh! nous sommes bientôt arrivés...

Et, surprenant le regard du bonhomme toujours attaché sur elle:

— Pourquoi me demandez-vous ça, fit-elle en souriant.

— Parce que... vous êtes un peu maigrie... vous n'avez pas bonne mine, depuis quelque temps...

— C'est les chaleurs, fit-elle vivement.

Et le père Guédy:

— Il faut croire... parce que, enfin, vous seriez bien bête de vous donner plus de peine que vous ne pourriez en endurer... Pour la reconnaissance qu'on vous en aura, vous savez... N'en faites donc qu'à votre aise... et prenez ce que je vous dis pour ce que ça vaut, pour un bon avis...

Et sans plus ajouter ni écouter, Guédy se porta vivement vers le Camargue en faisant claquer son gros fouet au manche tressé: on était au plus dur de la montée et il devenait nécessaire d'encourager le vieux cheval.

— Hue, le Blanc!...

Presque aussitôt on arrivait à la vigne de Beausoleil — et après le premier brouhaha de l'installation sommaire des provisions qu'on avait apportées:

— Allons, fit Mme Figeac, nous ne sommes pas ici pour nous amuser. Il y a là des paniers et des serpettes. Gagnons notre déjeuner, mes enfants.

Elle-même prêchait l'exemple, avait pris un panier et, lourde, apoplectique, elle s'escrimait déjà sur un cep— languissamment suivie de Caroline qui disait en coquettant:

— Je vais aller m'installer sous un pied de muscat et je n'en bouge plus. Quand j'en aurai trouvé un beau... qui donne un peu d'ombre... je vous appellerai, monsieur Albéric...

— Entendu, répondit-il. Je serai le porteur pour vider vos paniers quand vous les aurez remplis.

Et, en parlant ainsi, il surveillait du coin de l'oeil la petite Reine déjà à la besogne et qui coupait... qui coupait... heureuse peut-être de ce répit... de ce moment de quasi-liberté... de cette heure de plein air... de plaisir, pauvre fille!...

Au moins c'était, cela, une besogne attrayante... et non plus des casseroles à remuer... ou de la poussière à enlever...

Cela... les autres faisaient comme elle...

Et elle s'appliquait, agenouillée à côté de son panier de vandangeuse, elle s'appliquait à ne pas oublier la moindre grappe sur ces ceps échevelés, ces ceps déjà vieux, dont les frondaisons désordonnées la cachaient tout entière...

Lorsque tout à coup, sur elle, par derrière, elle senti la caresse brutale, offensante, d'une main hardie...

— Voulez-vous bien!...

Elle s'était violemment retournée.

C'est la barbe noire d'Albéric qui s'approchait, à le frôler, de son visage... ce sont les yeux de braise du vainqueur de Caroline qui flamboyaient en la couvant... en la fascinant...

Mais la petite Reine aussi peu fascinée que possible:

— Vous allez me laisser la paix ou j'appelle... vous entendez?...

— Appeler? Non, tu n'appelleras pas.

— Je vous défends de me tutoyer... Vous êtes un grossier personnage... et si je n'avais pas peur de faire de la peine à Caroline...

— Seulement, fit Albéric en riant de toutes ses dents blanches, seulement vous avez peur... et puis vous savez bien que ça n'amènerait à rien de bon... pas plus pour vous que pour moi, ma petite chatte blonde... Tandis que si vous vouliez me laisser vous expliquer...

Lorsque tout à coup, sur elle, par derrière, elle sentit la caresse brutale, offensante, d'une main hardie...

— Je n'ai pas besoin de vos explications.

— Vous ne pouvez pas savoir... d'avance... Et si je vous disais, moi, qu'il s'agit de votre avenir... Allons... rien qu'un mot... ce soir, si vous voulez... là-haut... afin d'être bien sûrs que personne ne sera là pour entendre...

— Là-haut... répéta-t-elle sans comprendre d'abord.

— Eh! oui, petite mignonne... dans votre chambre...

— Ah! ne vous en avisez pas... ne vous en avisez pas...s'écria-t-elle avec une soudaine menace dans ses yeux bleus...

Et se redressant aussitôt, de façon à se mettre à présent bien en vue:

— C'est là-bas, derrière ce cep, que vous trouverez Mlle Caroline, fit-elle à haute ...très haute voix.

Et elle ajouta, en réprimant de son mieux le fol accès de colère qui l'avait fait blémir:

— Moi, je vais porter à la cornue mon panier qui est plein.

Et la pauvre joie de sa journée fut de ce moment perdue.

Cette nouvelle tentative... cette nouvelle menace surtout, la jetaient dans un affolement d'incertitude...

Se plaindre... démander secours...

Et quelles allaient alors être les conséquences de cette dénonciation... de cet incident... de ce scandale?

— Oui, un scandale: porter une telle accusation contre le fiancé de Caroline...

Non seulement, c'était, — comme il l'en avait déjà prévenue, cet être abominable, — l'expulsion de l'un des deux... de tous les deux sans doute... l'expulsion immédiate... honteuse...

Mais c'était aussi le désespoir de Caroline... la chute de toutes les espérances d'avenir auxquelles elle cramponnait son orgueil et sa joie...

Cet Albéric dont elle avait fait son Dieu, pouvait-on pousser la cruauté jusqu'à en briser, devant elle, les pieds d'argile?...

Elle n'avait jamais été bonne pour Reine cette Caroline... Jamais elle ne l'avait traitée qu'en servante... Jamais elle n'avait eu pour elle un élan... une véritable charité...

Mais enfin... la charité matérielle, dans cette maison, on la lui avait faite.

Bien durement, c'est vrai, mais assurés tous les jours, elle avait trouvé là le vivre et le couvert.

C'est leur pain qu'elle mangeait... et, pour amer qu'on le lui fît, on ne le lui mesurait pas.

Et Reine s'était dit:

— Non... ce serait trop méchant, trop odieux de répondre à ce qu'elles ont fait pour moi par un scandale qui mettrait tout en révolution... tout en déroute...

Et elle conclut, dans la droiture et la loyauté de son coeur:

— Je ne dirai rien à Mme Figeac. Je me défendrai sans bruit... Et, s'il le faut absolument, si la vie devient impossible... eh bien, quand cet homme reviendra dans la maison pour s'y installer en maître... eh bien, c'est moi qui m'en irai... Je dirai... je trouverai un prétexte... et cette fois, Mme Figeac ne refusera pas de certifier que, toujours, j'ai été sage et laborieuse.

Et c'est ce qu'elle se mit résolument à faire.

Elle était, cette petite Reine, comme toutes les jeunes filles qui ont grandi dans cette simplicité, dans cette liberté du village — où les puretés les plus immaculées ne sont cependant pas des candeurs d'ignorance.

Elle savait que le mal existe. — Elle n'en avait que plus de crainte à le côtoyer, — plus de souci de s'en préserver.

Cet homme qui s'approchait d'elle, sournoisement, avec des regards luisants, avec des paroles d'audace, elle avait reconnu en lui l'ennemi, — le péril.

Contre lui, il fallait se défendre — silencieusement, — parce qu'elle ne voulait pas que le scandale éclatât sur lui, sur elle,

sur eux tous... et surtout parce qu'elle ne se serait pas pardonné d'être la cause, — elle, — de la désolation de ces deux femmes à qui elle ne pouvait s'empêcher de garder... est-ce un culte qu'il faut dire?... Non: une obstinée superstition de reconnaissance.

Et contre l'ennemi, elle commença la silencieuse défense.

Ah! d'abord, avec quelle angoisse, le soir même, ne referma-t-elle pas la porte de cette "chambre de Maria", — de ce galetas délabré dont elle s'aperçut aussitôt que la serrure était plus délabrée encore!

Tout cela, rongé par la rouille, attaché par des vis qui jouaient dans le bois vermoulu, tout cela était à la merci d'une pesée... d'un coup d'épaule.

Oh! cependant!... une effraction!... il n'oserait pas!

Et puis, une effraction ferait du bruit... ce bruit l'avertirait au moins, elle... même plongée dans ce sommeil où elle succombait, à peine couchée, après la fatigue de quatorze ou quinze heures de travail sans trêve...

Et, se fermant, se barricadant de son mieux, Reine s'était mise au lit.

Mais qu'il fut long à venir, cette nuit-là, son sommeil de pauvre créature harassée!

Les yeux ouverts dans l'obscurité, elle tressaillait au moindre bruit, prise d'un effroyable battement de coeur qu'elle sentait résonner à coups pressés dans l'oppression du silence, lorsque quelque rongeur, là-bas, — dans ces innommables, dans ces impénétrables débris, — avait fait crier du bois sous sa dent acérée, ou remuer, en la frôlant, quelque planche mal équilibrée.

Et quand, au matin, elle avait vu l'aube pâle blanchir, enfin, la fenêtre du galetas, quand il avait fallu, presque aussitôt se lever à l'appel de Mme Figeac... Ah! pauvre petite, qu'elle était lasse... qu'elle était brisée!...

A tel point que la mère Ribard qui arrivait, elle aussi, à l'aube, faire le gros torchonnage de la cuisine, lui avait demandé d'une voix singulièrement apitoyée:

— Demoiselle? vous ne seriez pas, des fois, malade?...

Et voilà Cyprien, qui, survenant à l'improviste.

— Cousine, il ne vous est rien arrivé?

— Mais non... mais non.

Et, cette réponse, elle avait bien dû la faire aussi aux vignerons qui allaient et qui venaient.

Car c'était, maintenant, — ç'allait être, toute la semaine, et peut-être plus longtemps encore, un défilé incessant d'hommes et de femmes — tous des gens de Peyrargues, — dans la maison, la cour et les celliers.

Pas un qui ne s'étonnât de sa mauvaise mine.

On aurait dit que, seules, Mme Figeac et Caroline ne s'en apercevaient pas... La grosse femme parce que, en ce moment de fièvre, elle avait bien d'autre chiens à fouetter, — "la princesse", parce que, sans doute, elle n'avait d'yeux que pour son vainqueur.

Mais le vainqueur lui-même, — l'ennemi, — le bel Albéric, avait vu, lui aussi.

Et, de sa voix câlinement insolente, il avait dit tout bas à Reine:

— Vous avez les yeux battus, petite chatte blonde... Comme si vous n'aviez pas dormi... Est-ce que vous avez pensé à moi pendant que je pensais à vous?...

Elle s'était bien gardée de lui répondre. Mais comme elle aurait pu lui dire:

— Oui, j'ai pensé à vous... Oui, de cette pensée-là, toute la nuit, j'ai eu l'oppression et la terreur... Oui, j'en ai maintenant

la lassitude... l'anéantissement contre lequel je cherche en vain à réagir...

Car ce fut en effet, pour elle, tout le jour, une lutte désespérée contre ce sommeil qui l'envahissait... contre cette fatigue qui lui faisait trouver si lourd tout ce qu'elle touchait... si pénible tout ce qu'elle s'efforçait d'entreprendre... si impossible enfin à accomplir, la tâche journalière devant laquelle, pour la première fois, elle s'avouait vaincue...

Et comme la nuit suivante se passa dans les mêmes affres, les mêmes sursauts, les mêmes réveils, affolés, — il fallut bien que le lendemain, Reine, malade, vaincue, se résignât à un parti désespéré.

Selon son habitude, ce matin-là, Mme Figeac passait comme une trombe, courant à quelque surveillance ou à quelque autre besogne...

— Ma cousine... ma cousine... implora la pauvre petite, les larmes aux yeux.

La grosse femme se retourna.

— Eh bien?... quoi encore?...

Et la voyant si défaite... les yeux à la fois cernés et gonflés... dans cette attitude de détresse suppliante...

— Tu pleurniches à présent?... Eh! qu'est-ce qu'il y a, boudiou!...

— Je vous demande... en grâce... laissez-moi m'en aller!

Mme Figeac fit un bond:

— Toi!... t'en aller!... Où ça?...

— Je ne sais pas à la Plagne...

— Pourquoi?

— Je suis malade...'

— Malade!... Où as-tu mal?...

— Je ne sais pas... mais je vous jure... je suis malade... Je voudrais m'en aller... quelques jours... quelques jours seulement.

La grosse femme, devenue cramoisie, ne l'avait pas laissée continuer:

— ...Parce que la maison est pleine de monde... parce que tu sais que tu vas me mettre dans l'embarras... dans un embarras épouvantable... parce que, en ce moment, ni pour or, ni pour argent, je ne trouverai quelqu'un pour te remplacer... parce que tu n'as pas le coeur de nous donner ici un coup de main, pendant que nous avons tant besoin de toi... pendant les vendanges!...

Et elle répétait, toute frémissante:

— Pendant les vendanges!... Voilà le moment qu'elle choisit, pour me remercier, à sa manière, de tout ce que j'ai fait pour elle!...

Et toujours plus exaspérée:

— Voilià!... Faites donc le bien!... Sauvez donc les gens de la misère et de la faim!... Ils vous montrent leur reconnaissance en vous disant: "Je veux m'en aller" ...Pendant les vendanges!...

— Ma cousine, balbutiait Reine épouvantée, affolée par ce flot de reproches, ma cousine, je vous jure... que si je n'avais pas des motifs...

Encore une fois, Mme Figéac ne la laissa pas achever:

— Eh bien, je te jure, moi, que si tu as le malheur de me jouer ce tour-là, ah! boudiou!... tu t'en repentiras, ma petite. D'abord, à quelque endroit que tu ailles, c'est chez moi que les gens s'adresseront pour les renseignements... Et je les donnerai, va, les renseignements, petite ingrate.. petite malheureuse...

Et voilà qu'avec ce tempérament du Midi, si friand de toutes les manifestations, de toutes les exagérations théâtrales la grosse femme se mettait en fondre en larmes... des larmes véritables... qui tombaient maintenant comme un déluge...

Elle n'était pas sculpturale, sa douleur, non. Il faut même reconnaître que ses bajoues empourprées, les tressaillements convulsifs de ses lèvres, masculinement

ombrées de bleu, tout cela éveillait plutôt une idée de laideur grimaçante...

Mais Mme Figeac n'en sanglotait qu'avec plus de conviction:

— Elle ne te portera pas bonheur, ton ingratiude... Et moi, ce sera une leçon. Ça m'apprendra à mieux donner mon affection... à mieux me méfier des méchants et de leurs méchancetés... Boudiou! que pe suis à plaindre!... Boudiou! que je suis punie de mon bon coeur!...

Et ce fut une vraie crise... une crise poignante sincère!

Car dans ce pays tout baigné de soleil, l'aveuglante clarté qui illumine les choses donne aux plus fantastiques mirages un étonnant aspect de réalité.

Et c'est alors Reine, éperlue, qui s'écria follement:

— Ma cousine... ne pleurez plus... J'essayerai... je ferai... je ferai l'impossible... mais ne me dites pas que je suis une méchante créature...

Ces mots, comme par enchantement, avaient arrêté, séché les larmes de la grosse femme:

— Ah! que tu m'avais fait peur!

Et maintenant que, pour en finir avec son restant de sanglots, elle se mouchait bruyamment, tout en regardant avec plus d'attention la jeune fille:

— Eh bien quoi?... Tu te sens un peu malade?... La mère Ribard est encore par là, je vais, aujourd'hui, la faire rester toute la jonrnée. Toi, — oui, je vois... ce matin, tu n'as pas bien bonne mine, — toi, monte te reposer. La mère Ribard t'apportera là-haut quelque chose de chaud... pour te mettre en moiteur... et, demain matin, il n'y paraîtra plus.

Elle ouvrait, tout en parlant, la porte de la cuisine donnant sur l'escalier.

— Allons, c'est dit comme ça, monte vite.

Non ,elle ne se le fit pas répéter deux fois, la petite Reine.

Elle comprenait bien que ces quelques heures de repos... de sommeil sans terreur ...pendant le jour... pendant qu'on ne redoute rien... de personne... ce serait peut-être pour lui rendre ses forces... sa vaillance...

Et elle gravissait déjà le vieil escalier de pierre, en se soutenant à la rampe... pendant que Mme Figeac:

— On ne viendra pas dire qu'elle est mal soignée... Elle va faire dimanche tout le jour, jusqu'à demain matin... Et pendant ce temps, nous sommes quatre à la maison... Et on vendange!

VII

Ce fut une trève d'un jour.

Ce fut aussi une détente profonde, totale, de ce pauvre petit corps surmenée... de ces muscles frissonnants qu'avaient vaincus trop de fatigue, trop de tension... trop de fièvre.

Sur ce lit où elle ne redoutait pas — pendant les heures de jour, — que cet homme mit à exécution son insolente menace, elle se laissa tomber comme une bête assommée.

Et, tout de suite, elle y fut saisie, — foudroyée, — d'un sommeil irrésistible... presque comateux.

De ce sommeil des enfants harassés qui s'endorment n'importe où.. n'importe dans quelle attitude, — et qui, une fois partis pour le pays des rêves, résistent aux appels, aux efforts... ne cédant à l'impulsion qui les oblige à se déplacer que pour retomber aussitôt dans l'immobilité, dans l'anéantissement d'une autre posture, sans que leurs yeux se soient ouverts, sans que se soit accéléré leur souffle qui s'exhale plus lent, plus égal, dès qu'il n'obéit plus

à la volonté, mais seulement aux mystérieux ressorts de la vie instinctive.

Et, dans cet effondrement, les heures s'écoulèrent, lentement réparatrices.

Deux fois la mère Ribard était montée.. une fois aussi Mme Figeac.

Ni l'une ni l'autre n'avait osé éveiller cette enfant, qui dormait d'un sommeil éperdu.

Et, peu à peu, le jour s'écoula... le voile de la nuit s'étendit sur le village de Peyrargues... sur les vignes à moitié vendangées...

Dans la vieille salle à manger, où courait aux murailles, en façon de frise, une guirlande de feuilles d'olivier, chef-d'oeuvre d'un peintre du pays, on alluma, pour le repas du soir, la vénérable suspension de porcelaine blanche... Et, à la question de Cyprien:

—Reine... où est-elle donc?... On ne l'a pas vue de tout le jour...

— Elle était un peu faitgué, répondit Mme Figeac. Je l'ai envoyée dormir.

— Pas malade, au moins?

— Malade!... Allons donc! En voilà, une idée!

— C'est que... je la trouve bien pâle.

— Elle a toujours eu un teint de papier mâché, fit négligemment Caroline.

— Et puis, ajouta la grosse femme, tu me diras pas qu'on la fait trop travailler. C'est moi, aujourd'hui, qui ai voulu qu'elle se reposât.

Pas plus sur ce sujet-là que sur aucun autre sujet, Cyprien ne voulait engager de discussion.

Il se contenta de hausser silencieusement les épaules.. Et on parla d'autre chose.

Tant et si bien que la soirée se passa... qu'Albéric déploya toutes ses séductions. Caroline, toutes ses charmes; — et que cette cour d'amour, installée dans le salon-salle à manger, où les quatre gravures d'après M. Joseph Vernet semblaient faire jouer leurs marines au jeu des quatre coins... cette cour d'amour ne prit fin que lorsque Mme Figeac s'écria, après un regard jeté à la pendule torte:

— Mais, mes enfants, vous oubliez qu'il faut se lever demain avec le soleil... Allons vite nous coucher.

Alors que tout dormait déjà dans la maison, Reine s'était éveillée; elle réfléchit que la vie ne lui était plus possible dans ce milieu où elle se sentait continuellement menacée par Albéric et elle résolut de s'en aller.

Elle comprenait bien que l'odieux personnage la calomnierait et serait cru par Caroline...

Et c'est elle... elle toute seule qu'on chasserait alors... comme une effrontée... une vicieuse... une menteuse...

Fallait-il donc ne rien dire?... Rester en butte à l'outrage de ces regards... de ces paroles... de ces désirs?...

Non, cela elle ne le voulait pas, elle ne le pouvait pas... Cela, elle ne le supporterait pas une seconde fois...

Eh bien! s'en aller.

Mais elle avait déjà essayé hier... et elle était arrivée à ce résultat que Mme Figeac avait eu une crise de larmes... qu'elle s'était presque pâmée en sanglotant.

Demain, ne serait-ce pas la même scène... la même comédie peut-être... mais qui l'empêcherait encore d'aller au bout de sa supplication?...

Alors... il ne restait plus qu'un parti à prendre — il fallait se sauver.

Oui, se sauver — et tout de suite.

Eh bien! quoi?... Au premier étage, ils dormaient tous. Là, à côté, ce n'est pas à présent que cet homme s'aviserait de sortir de sa chambre.

Il fallait profiter de sa retraite à lui... et de leur sommeil à tous.

Et fiévreusement, ouvrant cette malle dont elle venait de se faire une barrière contre l'insolence d'une nouvelle tentative,, elle y prit en hâte sa pauvre petite robe de deuil avec laquelle, au moins, elle serait décemment et proprement vêtue... quelques menus objets de toilette dont elle fit un paquet... la bourse où elle serrait précieusement sa petite réserve... si infime ...que M. le juge de paix, son tuteur, quand elle quitta la Plagne, lui avait remise en lui disant: "Je ne devrais peut-être pas écorner ainsi les quelques billets de banque qui constituent votre unique avoir, — mais je ne peux cependant pas vous laisser partir sans un sou dans votre poche..."

Et à cela elle joignit — singulière superstition de tendre piété filiale — le vieux coussin de brodeuse qui avait été celui de sa grand'hère... humble relique tout usée par le frottement des doigts qui, un demi-siècle durant, y avaient promené les fuseaux... toute constellée encore des centaines d'épingles à tête de cuivre... et qu'elle ne voulait pas — ne fût-ce qu'un jour, qu'une heure, — abandonner à la railleuse, à la méchante curiosité de celles dont elle allait fuir la maison.

Le reste, elle l'enverrait prendre par un commissionnaire — demain — après-demain, — quand elle serait loin de Peyrargues... assez loin pour que son départ fût désormais chose accomplie et définitive.

Et, cela fait, sa malle refermée, elle ne songea plus qu'à s'en aller... qu'à se sauver — sans bruit.

C'était encore la nuit profonde, avec — à l'horizon, du côté de Lunel, — une clarté à peine visible, mais qui annonçait pourtant l'aube prochaine.

Avec autant de précautions qu'en avait prises, tout à l'heure, pour pénétrer chez elle rouvrit sa porte vermoulue, s'engagea elle, l'homme qui la faisait partir d'ici, dans l'escalier de pierre, descendit — le coeur lui sautant dans la poitrine, — jusqu'au rez-de-chaussée... atteignit, sans encombre, la porte d'entrée...

Et là, au moment où elle mettait la main sur le bouton de la serrure, au moment où elle allait doucement ouvrir... elle recula brusquement en étouffant un cri.. pendant que ses tempes se mouillaient d'une moiteur d'effroi...

La sonnette!...

La sonnette d'entrée, qu'elle avait oubliée... la sonnette, là-haut, vers le plafond, où elle ne pouvait atteindre pour l'empêcher de fonctionner... la sonnette, qui, dès qu'elle essayerait d'ouvrir cette porte, ferait aussitôt entendre un interminable... un infernal carillon...

Non... par là, — sans les éveiller tous en sursaut, — impossible de sortir.

Par où donc, alors?... Les fenêtres du rez-de-chaussée, donnant sur le boulevard circulaire, étaient toutes grillées... et le jardin, derrière la maison, entouré d'un mur de plus de trois mètres de haut...

C'est par là, cependant, que, sans hésiter elle allait s'en aller.

Revenant sur ses pas, elle traversa la cuisine, ouvrit la petite porte donnant sur le jardin, — et, se faisant plus légère pour que le sable des allées ne criât pas sous ses petits pieds, elle se dirigea vers une rangée de vieux lauriers qui depuis un siècle au moins, poussaient contre la muraille ou, dans le plâtras, ils trouvaient à leurs racines le sol qui les fait prospérer.

Et, en effet, ils étaient superbes, trapus sur leurs branches qui passaient par-dessus le mur, en s'y appuyant à la façon d'une échelle... assez incommode, c'est vrai ...mais permettant, sans trop de difficulté, de monter jusqu'à la crête; moyen primi-

tif dont on se servait à chaque instant, quand, par-dessus le mur, on voulait regarder du côté des vignes.

Reine — comme les autres habitants de la maison — le connaissait bien, l'arbre centenaire dont, plus accessible encore que celles des arbres voisins, la branche contournée en forme d'échelons s'appuyait, oblique, au vieux mur, pour le couronner de ses frondaisons toujours vertes.

Une pierre de la muraille venait de se détacher sous son effort...

Son petite paquet au bras, elle s'engageait déjà dans ce chemin aérien — et voilà maintenant qu'elle atteignait la crête.

Il ne restait plus qu'à sauter.

Trois mètres... c'est haut... mais en s'accrochant par les mains pour diminuer d'autant la distance qui sépare du sol, ce n'est plus si terrible...

Dans l'herbe du fossé qu'elle distinguait à peine — car cette fin de nuit était encore bien obscure — elle jeta avec précaution son petit paquet pour n'en être pas embarrassée... et puis elle se haussa pour enjamber la crête...

Ah! pauvre petite!... une pierre de la vieille muraille venait de se détacher sous son effort... une pierre énorme... Reine qui s'y appuyait perdit léquilibre... frappa l'air de ses bras éperdus... et lourdement s'abattit sur le sol où elle resta, dans le fossé de la route, sans mouvement — étourdie...

Elle était tombée maladroitement, malheureusement, et le choc avait été assez violent pour lui faire perdre presque totalement connaissance.

Elle revint cependant bientôt à elle... mais elle restait toujours là... étendue à la place où elle était tombée... accablée à présent par une sensation de lourdeur... de faiblesse, qui la rendait incapable d'aucun mouvement.

Elle se le demandait avec terreur si cet anéantissement allait durer... si elle ne pourrait pas s'en aller de là... se traîner au moins jusqu'à la gare... pour partir par le premier train... qu'il se dirigeât vers Nîmes ou qu'il se dirigeât vers Montpellier... peu lui importait, pourvu qu'on ne la retrouvât pas... qu'on ne la reprit pas...

...Lorsque sa terreur devint encore plus épouvantée au bruit sourd... au bruit roulant qu'elle entendait se rapprocher.

Une voiture était sur le chemin. Elle venait de son côté... elle allait passer là, à côté d'elle... à la frôler... Le conducteur allait la voir sans doute...

Ah! il la verrait sûrement, car à présent que la voiture était tout près, on apercevait sa lanterne qui, sur la route, devant l'attelage, était un large cercle de lumière.

Alors... il s'arrêterait... il lui demanderait... Que dirait-elle?...

Et avant qu'elle eût trouvé sa réponse à la terrifiante question qu'elle se posait ainsi — voilà qu'en effet, l'attelage arrivait... arrivait sur elle...

C'était un grand char à bancs, attelé d'un cheval blanc — tous ces Camargues aux allures de chèvres sont blancs, de même que tous les taureaux qui voisinent avec eux dans les herbeux marécages du Rhône, sont de robe uniformément noire.

Reine venait d'entrer dans le cercle lumineux projeté par la lanterne... aussitôt, le conducteur avait brusquement tiré sur les reines: "Oh! là.....

Déjà il avait sauté à terre:

— Eh bien donc?... Qu'est-ce qui vous arrive, la femme?... Vous êtes malade...

Il s'était interrompu avec un cri de stupeur:

— Mais... c'est...

Instinctivement, il avait porté ses yeux sur la haute muraille, pour bien s'assurer qu'il était devant la maison de Mme Figeac... Et il reprenait, d'une voix plus apitoyée encore que surprise:

— Vous... mam'selle Laugier... Qu'est-ce que ça veut dire?...

Reine l'avait aussi reconnu.

C'était cet homme de Gardans, ce Guibal, chez qui, un jour, — lorsque, dans la maison, on n'avait encore, pour elle, que des sourires et des careeses, — on l'avait menée boire du lait...

Cet homme que, plusieurs fois, depuis, elle avait revu... qui, avant-hier, avec plus de bizarre intérêt encore que les autres, lui avait demandé: "Vous n'êtes pas malade, mam'selle Laugier?..."

Et comme, pour lui répondre, elle ouvrait ses lèvres tremblantes d'où, — c'était bien aisé à voir, — les mots avaient tant de peine à sortir... lui, qui, dans le fossé, venait de voir le petit paquet de la fugitive et la pierre écroulée du mur, qui laissait, là-haut, une brèche tout blanche.

— Ah! voilà: vous vous sauviez, pauvre petite, avant qu'on vous eût fait crever pour tout de bon à la peine... Vous n'avez eu qu'un tort: c'est de tant tarder.

Elle ne répondit que par un grand soupir. Et lui, haussant les épaules:

— Laissez donc: il n'y a pas de honte à en avoir. Dix fois, déjà vous auriez dû vous décider. Ça ne fait qu'un cri dans le pays, la façon dont on vous traite chez votre cousine...

Et, avec un air plus apitoyé:

— Vous êtes tombée?

— En voulant franchir le mur, oui.

— Parce qu'on veut vous retenir malgré vous...

— Non... non... mais je voulais partir sans donner l'éveil... C'était le seul moyen...

— Et vous vous êtes fait du mal, une entorse, peut-être?

— Je ne crois pas, non... mais je suis restée tout étourdie.

— Alors... les bras... les jambes... vous pouvez les remuer?

— Il me semble... oui...

— Dans ce cas, ce n'est qu'un coup de peur... ce sera vite passé. Où vouliez-vous aller?

— A la gare.

— Sans vous commander, quel train vouliez-vous prendre?...

— Je ne sais pas...

Il la regarda d'un air singulier:

— Pauvre petite... Avez-vous seulement un peu d'argent?

— Oui... et puis... à la Plagne, M. le juge de paix, mon tuteur, en a encore un peu à moi...

— Alors, c'est à la Plagne que vous voulez aller?

— Oui, répondit-elle en hésitant.

— Mais le train vient de partir tout à l'heure... Je reviens de la gare, je l'ai vu passer. Il n'y en a plus, maintenant, avant midi.

— Mon Dieu!

Et, dans la détresse de son regard, Guibal vit passer l'effroi d'être trouvée là... reprise... ramenée dans cette maison qu'elle fuyait...

— Savez-vous, fit-il brusquement? Je vais vous prendre dans mon char à bancs.

— Pour me conduire où?...

— Chez moi, pardi.

Et sur un mouvement de Reine:

— Vous n'avez pas frayeur, peut-être, qu'elle vienne vous chercher chez moi, votre cousine... Elle sait comme elle y serait reçue... Est-ce qu'elle ne m'a pas fait défense, hier, de passer par son raccourci?... Comme si elle avait peur que je lui emporte sa terre avec mes roues!... C'est justement pour ça que, ce matin, je passe par la route et que je vous ai rencontrée. Venez seulement chez moi, mam'selle Laugier. Et puis, quand vous serez reposée, c'est moi, à midi, qui vous conduirai à la gare... Et elle ne dira rien, Mme Figeac... parce qu'elle aurait tout de suite tout Peyrargues à ses trousses, pour lui faire les cornes... Ah! vous pouvez croire que, depuis quelques jours, on en parle, de vous et d'elle dans le pays!

Dâjà, joignant le geste à la parole, il aidait Reine à se soulever. Sans grand'peine — elle était si fluette, — il la hissa sur le siège du char à bancs, mis à ses pieds son petite paquet, s'installa à côté d'elle...

— Hue, Cadet! fit-il au camargue en le touchant du bout du fouet.

Mains d'une demi-heure plus tard, ils étaient à la porte de la maison, tapit sous les grands arbres que baigne la petite rivière...

— Louison, appelait déjà Guibal, je t'amène une visite.

Mais quand la jeune femme accourut sur le pas de la porte pour voir quelle était cette visiteuse que son homme aidait à descendre du char à bancs, elle ne put s'empêcher de s'écrier:

— Oh! pechère!... Qu'est-ce qu'elle a, la pauvre?

C'est qu'en effet Reine défaillait.

Pendant la route, sur ce char à bancs aux cahots impitoyables, elle avait essayé de faire bonne contenance...

Mais elle était à bout.

Ses artères, à présent, battaient follement; aux brûlures de fièvre empourprait ses jaues ardentes... C'était la revanche de la fatigue, de l'effroi, de l'angoisse... de tout ce qui, depuis deux jours, exaspérait ses pauvres nerfs et désespérait sa pauvre âme.

Et à la vue de cette enfant aux yeux trop brillants, aux lèvres trop rouges, aux tempes trop moites... à la vue de cette créature de détresse qui chancelait, comme ivre, et qui serait tombée, peut-être, si Guibal ne l'avait soutenue...

— Césaire... elle est bien malade...

Eh! il s'en apercevait, lui aussi, de l'état lamentable de cette petite... Et tout soucieux:

— Je l'ai trouvée au pied du mur de Mme Figeac. Elle était tombée en se sauvant de cette maison, où elle ne voulait cependant pas crever à la peine... Je l'ai relevée... et, en attendant qu'elle puisse prendre le train de midi, je l'ai amenée chez nous, où elle n'aura pas peur qu'on vienne la chercher. A midi, je la conduirai à la gare.

Tout en parlant, il avait fait entrer Reine. Il l'avait presque portée jusqu'à

une chaise où elle s'était écroulée, sans voix, sans mouvement, à peu près inconsciente, à cette heure, des êtres, des choses, des voix qui l'entouraient.

Et la Louison:

— A midi... elle sera incapable de mettre un pied devant l'autre... Tu ne vois donc pas qu'elle a une fièvre... une fièvre à y rester... il faut la coucher... tout de suite...

Et elle grommelait déjà:

— En voilà un embarras dont nous n'avions pas besoin... Quelle idée as-tu eue là ... d'amener cette petite?...

Il fronça le sourcil.

— Tant pis... Ce qui est fait est fait. Si elle est malade, comme tu dis... et comme je vois... nous n'allons pas la jeter au chemin...

— Alors, avertis chez Mme Figeac...

— Non. C'est là-bas qu'ils l'ont mise dans cet état... J'aimerais mieux, vois-tu...

Et comme il prenait un parti:

— Couche-la... soigne-la comme tu pourras... mais je vais écrire.

— A qui?...

— Au juge de paix de la Plagne. C'est son tuteur. Il a de l'argent à elle... Ce que nous dépenserons, il est bon pour le rembourser... Et quand il saura ce que tout le monde à Peyrargues sait déjà... Il faudra bien qu'il se remue...

— Mais... d'ici qu'il te réponde...

— D'ici là... patience.

Et pendant que, de sa grosse écriture maladroite. Césaire Guibal écrivait au juge de paix — et sans rien ménager, — dans quel état l'égoïsme, la dureté, l'âpreté intéressée de Mme Figeac avait mis sa pupille, pendant qu'il lui apprenait, en un apitoiement plein de rancune, ce que, tout à l'heure, il allait colporter de Gardans à Peyrargues, — pendant ce temps, la Louison mettait Reine au lit et commençait à la soigner avec ces remèdes de bonnes femmes bien souvent plus efficaces que ceux des grands médecins de la ville.

Oui, c'était une fièvre ardente. Une fièvre qui faisait maintenant délirer cette enfant perdue dans les hallucinations, les cauchemars.... inconsciente du lieu, de l'heure... se débattant contre la chaleur brûlante de ces draps de grosse toile... Ah! pechère! bien... bien malade...

Et pendant deux jours ce fut une lamentable lutte de cette jeunesse qui voulait vivre, —qui n'aspirait qu'à s'épanouir, contre les assauts du mal qui la dévorait... qui l'étouffait, — qui tout r'abord lui avait fait perdre la mémoire, la volonté — la raison.

Comme bien on suppose, pendant la matinée la nouvelle s'était répandue.

Il n'y a pas loin de Gardans, à Payrargues, et les voisins à qui Césaire et la Louison en avaient dit deux mots, s'étaient hâtés, à leur tour, d'informer le pays.

Dès midi, c'était déjà, chez les Guibal, une procession de commères à qui, par faveur particulière, Louison finissait invariablement par montrer, dans la chambre où on l'avait couchée, la pauvre petite grelottant ou suant la fièvre... pendant qu'installé dans la salle commune, le choeur des voisines, prodiguant les boudiou, et les pechère! donnait à l'infirmière improvisée les plus étranges recettes... toutes infaillibles pour couper les fièvres de cheval...

C'est à ce moment que Guibal, qui bricolait dans la cour leva les yeux du côté de la porte à claire-voie qui donne sur le chemin de Peyrargues.

Là-bas, on voyait arriver, de loin, un homme... mais non, un monsieur...

Césaire eut la vague idée que ce pouvait bien être le juge de paix de la Plagne...

Mais non: impossible. A cette heure, à peine recevait-il sa lettre...

Et puis, maintenant que l'homme s'approchait, on le distinguait mieux... et le fermier reconnaissait cette silhouette longue et mince... cette allure aussi, qui... même aux plus critiques, aux plus dramatiques instants restait falote et dégingandée.

— Mais... c'est le fils Figeac, fit-il tout stupéfait... Eh bien, si c'est sa mère qui l'envoie, il verra dans quel état ils ont mis leur cousine.

C'était Cyprien, en effet — mais qui n'arrivait envoyé par personne.

Là-bas, à la maison, ce n'est pas précisément à ce la qu'on songeait pour le quart d'heure — parce que, si tout le village de Peyrragues était sens dessus dessous, chez Mme Figeac les choses, non plus, n'allaient pas sans vacarme.

D'abord, au premier matin, ç'avait été la stupéfaction... l'affolement de la grosse femme montant chez Reine et trouvant sa chambre vide.

Où était-elle? On avait appelé, on avait cherché: nulle trace ni de la jeune fille, ni de son évasion; et ce n'est pas à cette pierre tombée du vieux mur, dans le chemin des vignes, qu'on avait seulement songé à prendre garde.

Par où avait-elle passé, mystère! Mais le fait était là: elle avait disparu — elle s'était sauvée.

Alors, cette maladie de la veille... c'était donc une comédie. Son départ, loin d'y renoncer, elle l'avait hypocritement mis à exécution. C'était devenu une fuite — une fuite savamment préméditée...

Et dans le concert de plaintes et d'indignation de Mme Figeac et de Caroline... dans ce concert exaspéré où Albéric n'avait pas manqué de faire sa partie, — seul Cyprien avait lancé cette note discordante:

— Si vous l'aviez traitée un peu mieux, elle serait encore ici.

Et poussé par un sentiment qu'il ne cherchait pas à déterminer, sortant — pour la première fois peut-être — de sa nonchalance et de son apathie, il était brusquement parti— sans dire où il allait.

Où il allait? Aux nouvelles.

Et le premier passant auquel il avait adressé la parole lui en avait donné... des nouvelles.

C'est même avec un raffinement de sournoise malveillance qu'on lui avait servi... distillé le récit de l'étrange aventure — déjà colportée dans tout Peyrargues... et cela avec tous les apitoiements... toutes les réticences, toutes les petites cruautés qui, bientôt, avaient changé son angoisse en exaspération — et fait de cet indolent... de cet insoucieux, le mouton enragé dont on sait les impulsives colères.

Cyprien — maintenant informé, — était rentré à la maison — et alors, cassant les vitres, il avait dit enfin ce qu'il avait sur le coeur... sans se soucier, cette fois, de cacher ce qu'il y sentait naître... au fond... tout au fond... mais poignant et vivace.

— Voilà, avait-il crié à sa mère et à sa soeur, voilà ce que vous avez fait de la plus charmante... de la plus délicieuse enfant... Vous auriez dû l'aimer comme on aime ce qui est... Vous auriez dû vous y attacher comme on s'attache à ce qui est bon, dévoué, vaillant... Et vous n'avez pas même eu pour elle la précaution qu'on a pour une bête de somme dont, ne fût-ce que par intérêt, on n'exige pas un travail au-dessus de ses forces... Et maintenant elle est malade... bien malade... chez un étranger dont la pitié, dont la charité devient pour vous la plus cruelle accusation. Et nous... on nous montre au doigt dans le pays...

Et au milieu de la violente querelle qu'il venait de raviver... à travers les furibondes défenses de la grosse femme... les venimeuses répliques de "la princesse", les équivoques essais de conciliation du bel Albéric, — cette protestation de Mme Figeac s'élevait toujours:

— Tout ça n'était pas une raison pour se sauver la nuit, par-dessus le mur, comme une voleuse... quand elle n'avait qu'à s'expliquer et à partir par la porte... Tu ne diras pas peut-être qu'on la tenait ici en prison, boudiou!...

Eh! oui, c'était là, en effet, la chose incompréhensible, et dont Albéric seul aurait pu éclairer le mystère.

Mais ce n'est pas le prétendant de Caroline qui, en ce moment, élevait la voix. C'est la rageuse fille qui s'écriait, venant en aide à sa mère:

— Et puis, tant mieux, si elle est partie ...nous en voilà débarrassées... Et ce ne sera pas trop tôt quand tu auras fini de nous en rebattre les oreilles...

Cyprien avait bondi.

— Oui, je sais bien... tu n'aurais pas seulement le coeur de t'informer si elle est morte ou vivante... ni toi... ni vous autres. Eh bien, je ne suis pas comme vous, moi... J'y vais, de ce pas, à Gardans... Je vais lui demander pardon... pour vous qui l'avez indignement traitée... pour moi qui ai eu la lâcheté de voir tout ça... et de ne rien dire... Et si vous ne voulez pas vous rappeler qu'elle est notre parente... Eh bien, je m'en souviens, moi... et je ferai ce que je dois...

Sur quoi, il était reparti — exaspéré.

.. ..

Cyprien s'était avancé vers Guibal qui le regardait venir.

— C'est vrai, demanda-t-il à voix basse — c'est vrai, qu'elle est bien malade?...

— Mme Figeac vous envoie peut-être aux nouvelles? répondit durement le fermier.

— Personne ne m'envoie, Guibal... mais je voudrais savoir.. moi...

— ...Ce qui l'a mise dans cet état? Vous devez cependant être renseigné là-dessus. Voilà quinze jours que vous êtes ici... quinze jours que vous voyez comment on s'y prend chez vous, pour lui faire donner le travail, non pas d'une, mais de deux servantes. Et maintenant, si c'est pour la ramener chez vous que vous venez, non. Je la remettrai à son tuteur, pas à un autre. Et pas plus Mme Figeac que mam'selle sa fille...

— Ah! s'écria-t-il violemment, il ne s'agit ni de ma mère ni de ma soeur... Il s'agit de Reine... il s'agit de moi... Oui, depuis que je suis arrivé, ce que je vois me désole...

— Alors! vous serez bien plus désolé de ce que vous allez voir maintenant.

D'un geste brusque il avait ouvert la porte de sa maison.

Dans la salle commune, c'était plein de femmes qui, à la vue de Cyprien, avaient pris aussitôt la mine hostile... pendant que l'une d'elles, plus hardie:

— Ah! non, pour la faire travailler aujourd'hui, la pauvre, ce sera difficile...

Et qu'un autre lui répondait, du même ton:

— Il faudra que Mlle Caroline se passe de femme de chambre...

Mais, comme s'il n'entendait rien de ces sournoises cruautés — revanche de toutes les rancunes longuement amassées, dans le pays, contre la riche... la dure... l'âpre bourgeoise maintenant sur la sellette, — Cyprien, flageolant sur ses longues jambes, suivait le fermier qui se dirigeait vers une autre porte... qu'il ouvrait aussi.

Et quand il vit, dans ce lit dévasté, cette

créature de souffrance... d'inconscience... qui le regardait avec de grands yeux cernés que n'éclairaient plus ni le souvenir, ni la raison...

Ah! quel étonnement alors pour Guibal... pour toutes ces femmes qu'à présent la curiosité rendait muettes.

Cyprien s'était approché du lit.. Il avait pris la main de la malade... la main brûlante... D'un élan soudain, il y avait mis ses lèvres... et avec un grand sanglot dans la voix.

— Pauvre... pauvre cousine!...

Il avait pris la main de la malade... la main brûlante... D'un élan soudain, il y avait mis ses lèvres.

Et il était sorti en pleurant à chaudes larmes, sans plus prendre garde aux gens qui étaient là — que s'il n'avait pas seulement aperçu la robe d'une de ces femmes encombrant la salle d'entrée.

Et puis, quand il avait été dans la cour — toujours suivi de Césaire qui commençait à n'y plus comprendre.

— Guibal, avait-il balbutié en sanglotant, on est bien malheureux, allez, quand on se dit que si on avait eu plus de volonté... plus de courage.. des choses comme celle-là ne seraient pas arrivées...

Et, son sang méridional le poussant à présent aux expansions et aux flots de paroles, il continuait d'une voix déjà plus affermie:

— Ah! si j'avais osé!... Mais voilà: on n'ose pas... On n'a jamais eu seulement la pensée de se mêler des choses qui se passent dans la maison... On vit comme un étranger dans sa famille... Et puis, on renvoie toujours au lendemain ce qu'on devrait faire tout de suite... Ah— si seulement elle avait eu plus de confiance en moi ...plus d'amitié... Mais chaque fois je m'approchais d'elle, je la voyais se reculer... comme si elle me prenait, moi aussi, pour un ennemi!...

...Un ennemi!...

Il eut un grand soupir... et brusquement:

— Avez-vous envoyé chercher le médecin?

— J'ai prévenu le juge de paix de la Plagne. Il fera comme il entendra. C'est lui que ça regarde.

— Et moi donc!... Ça ne me regarde donc pas?... J'y vais... à l'instant.

— Et qui est-ce que le paiera, le médecin?

— Ça me regarde, répondit-il violemment...

Et comme s'il se parlait à lui-même:

— Au moins, il me dira, lui... il aura la pitié de me dire.

Et il repartit sans plus rien ajouter... pendant que les commères, qui, du fond de la salle commune, le regardaient s'éloigner:

— Ah çà! mais... Il n'était donc pas d'accord avec les autres, celui-là... Il avait donc de l'amitié pour la petite?...

.. ..

La journée avait été rude: une bataille sans trêve contre la fièvre, qui brûlait le sang de la pauvre petite..

Le médecin, arrivé assez tard dans l'après-midi, avait alors donné une potion calmante, à prendre toutes les heures. Mais c'est seulement au petite jour qu'un sommeil plus paisible de la malade avait permis à Louison, après une nuit de veille, d'aller, elle aussi, prendre un peu de repos.

Mais Césaire, qui, maintenant, attendait avec impatience la réponse du tuteur de Reine, venait de voir passer le facteur — sans que celui-ci fit seulement mine de s'arrêter chez lui.

Et il se demandait, avec une inquiétude croissante, ce que ce silence signifiait, — lorsqu'il poussa une exclamation de surprise... de soulagement aussi.

Un monsieur, — un inconnu, — s'arrêtait devant sa porte:

— Monsieur Guibal...

— C'est moi.

— Je suis le juge de paix de la Plagne.

Après une longue causerie entre les deux hommes, Césaire avait appelé sa femme.

— Louison, voilà monsieur le juge de paix qui vient pour Mlle Laugier.

— Elle va décidément un petit peu mieux. Elle dort bien tranquille, à cette heure, la pauvre... Ce serait péché de l'éveiller... Elle a tant besoin de repos!

— Elle a donc bien dépéri, pendant ces quelques mois?

— Devenue quasiment à rien, monsieur le juge...

— Pauvre enfant, c'est de la tranquillité... une occupation paisible... ce sont surtout des bons traitements qu'il lui faudrait à présent.

— Bien sûr.

— Comme je disais tout à l'heure à votre mari, vous savez qu'elle est très adroite de ses mains. Du temps de sa grand'mère, avec sa dentelle, elle sefaisait de très jolies journées.

— Pauvre... C'est donc pour ça qu'en se sauvant de chez Mme Figeac, elle emportait son coussin de dentellière... Il est là... tout usé... dans son petit paquet.

— Et, ajoutait, avec un certain empressement, Guibal, elle n'est pas sans le sou, sais-tu. Monsieur le juge a, en dépôt, pas loin de deux mille francs... qui sont bien à elle...

— Tout ce qui lui reste de l'héritage de sa grand'mère et dont, évidemment, je distrairai ce qu'il faudra, si cette enfant en a absolument besoin. Car enfin, les lui garder jusqu'à sa majorité, — il faut d'abord que d'ici là, elle ne soit pas morte de privations...

Guibal regardait fixement la Louison... comme pour lui suggérer une idée... une idée relative à cette petite Laugier, qui était une capitaliste.

La suggestion s'opéra-t-elle?... Voilà que la fermière:

— De la tranquillité... des bons soins... du bon air?... Eh! je sais un endroit où, pour pas cher...

— Où donc, Louison? demanda innocemment Césaire.

— Chez ma mère.

— A la Chapelle-en-Vercors?

— Un pays tranquille... Au bon air, celui-là.

— Mais, n'est-ce pas un peu loin, demandait, toujours innocemment, le fermier.

— Puisque tu dois y aller pour régler ce compte que tu sais, avec la mère... Tu profiterais de ça pour emmener Mlle Laugier. Et plus loin... Il faut quatre heures d'ici pour aller à Die... A Die, on prend la carriole... on est quasiment arrivé...

— Je ne dis pas...

— Et comme elle serait bien!... La mère qui est seule... qui s'ennuie... Quelle compagnie ça lui ferait dans la maison...

...Elle a l'habitude des bourgeois, monsieur le juge... elle a même l'habitude du grand monde. Elle a été nourrice chez M. Prével, qui était, à ce moment, président à Die... qui est devenu conseiller à la Cour de Paris... Il était veuf, sa femme était morte; son petit était si chétif, que ça faisait regret... Le médecin avait dit qu'il fallait absolument que ma mère l'emmène à la montagne... Il est restés près de quatre ans à la Chapelle... il y est devenu fort et bel enfant... Ah! quand il vient voir la mère, — et il y vient souvent, M. Robert, — il dit toujours que c'est ce pays là et sa nourrice qui lui ont rendu la vie...

...Et vous savez, monsieur le juge, ma mère demanderait bien peu de chose à une pensionnaire, tout en la bien soignant et en la bien logeant... Mais enfin, la vie n'est pas chère dans la haute montagne: trente sous par jour... je vous promets que ça n'irait pas plus loin... Vous voyez qu'avec sa dentelle, Mlle Laugier pourrait encore mettre la moitié de sa journée dans sa poche...

... Et elle serait si bien... dans la chambre que tu sais, Césaire, celle où M. Robert loge, quand il vient faire ses peintures pendant l'été... Et puis la mère s'attacherait si vite à cette pauvre enfant.. pechère... C'est Mlle Laugier qui ne voudrait plus jamais s'en aller...

.. ..

La journée fut encore dure pour la malade et pour celle qui la soignait.

C'est le lendemain seulement qu'il y eût, dans l'état de Reine Laugier, un mieux sensible.

Après une nuit sans hallucinations, cette fois, sans épouvantes, elle venait enfin de s'éveiller, — si brisée, si faible, — mais promenant autour d'elle un regard qu'éclairait une flamme d'intelligence, — et non plus la vacillante lueur de la fièvre et de ses délires.

Aussitôt la Louison, qui prévoyait et épiait cet éveil apaisé, s'était emparée de la jeune fille.

Vite... bien vite, elle l'avait rassurée en répondant à ses questions, en éclairant ses étonnements; — et puis, tout de suite elle lui avait raconté la démarche de Césaire, la visite de M. le juge de paix...

Et elle en arrivait à la chose importante:

— Monsieur le juge a dit que vous deviez aller au bon air, dans un endroit bien tranquille... où vous serez bien soignée...

Aussitôt, d'ailleurs, elle ajoutait, faisant à la vérité vraie ce petit accroc qui est presque chose permise quand les intentions sont bonnes:

— Il a dit aussi que vous ne pourrez pas trouver, dans un meilleur pays pour votre santé, une maison où vous soyez mieux que chez ma mère...

— Votre mère... avait répété Reine stupéfaite.

Et alors, une seconde fois, la Louison avait recommencé son plaidoyer, — on pouvait dire "son dithrambe" en faveur du Vercors et de la petite maison qui, tout près du hameau de la Chapelle, s'élève au bord de la route de Die, dans une de ces hautes prairies alpestres où l'herbe courte prend des tons de velours vert miroitant au soleil.

Reine n'en revenait pas.

— Et vous dites que mon tuteur...

— Il ne vous conseille pas autre chose. Un peu de dentelle que vous ferez là-haut, pour vous occuper les doigts, pendant que la mère trafiquera dans la maison... Mais après vous avoir payé tous vos frais, ça vous laissera la moitié au moins de bénéfice; et ça vous permettra de ne pas toucher un sou des deux mille francs que M.

le juge vous garde pour quand vous serez grande fille... tout à fait...

— Mais... pour aller si loin...

— Guibal y a justement des affaires à régler. Il vous accompagnera.

... Et puis, voyez-vous, faisait la Louison, il vaut mieux vivre tranquillement de son métier, quand on en a un, que de se mettre au commandement des autres... même quand ils vous sont parents, ma pauvre petite. On paye sa pension, comme de juste. Dans la montagne, où la vie est à bon marché, on ne la paye pas cher, et, ça réglé, on ne se doit rien autre. Ce qui fait que, dans les amitiés, il n' a pas d'arrière-pensée. Est-ce vrai?

— C'est vrai, répondit Reine en soupirant.

Et la Louison, qui savait qu'on doit battre le fer quand il est chaud:

— Alors... Guibal va aller prendre votre malle chez Mme Figeac.

— Oh! que lui dira-t-il?

— Ne vous inquiétez pas. Il s'en charge. Et puis il est d'accord, là-dessus, avec M. le juge.

— Ah!... il est convenu...

— Oui. Et quand vous vous serez reposée encore aujourd'hui et demain — mettez-vous en route, ma petite. Le plus tôt sera le meilleur et l'air d'ici ne vous vaut rien.

.. ..

C'est ainsi que fut décidé le départ de Reine. C'est ainsi que, le jour même, Guibal écrivit à sa belle-mère pour la prévenir de la petite aubaine qui allait lui arriver sous forme d'unepensionnaire. C'est ainsi que le lendemain matin, il se présenta chez Mme Figeac — pendant que son char à bancs attendait à la porte.

Là, ce ne fut pas long. Cyprien était absent, comme d'habitude, — et M. Albéric, naturellement, ne se mêlait pas des choses où il n'avait pas encore le droit d'intervenir.

— Je viens chercher la malle de Mlle Laugier, fit Guibal, sans autre préambule.

Et voyant, à ces mots, s'empourprer le visage de la grosse femme:

— C'est de la port de M. le juge de paix de la Plagne que je viens, ajouta-t-il en guise de douche pour calmer les ardeurs belliqueuses de la maîtresse du logis.

— Et, fit rageusement Caroline, les dépenses que nous avons faites pour elle, pendant plus de trois mois, on n'en parle pas?...

— Si vous voulez qu'on parle aussi des gages qu'elle serait en droit de vous réclamer... trois plutôt qu'une, répondit-il tranquillement.

Mais la grosse femme estimant dangereux le terrain où s'engeageait la princesse:

— Laisse donc, Caroline, fit-elle avec tout ce qu'elle avait de dignité dédaigneuse, laisse donc ça. Il vaut mieux que les ingrats se montrent tels qu'ils sont.

Et appelant la mère Ribard:

— Faites-lui voir où est la malle.

.. ..

Seulement, lorsque le lendemain, le char à bancs de Guibal emportant — avec la fameuse malle — Reine et Césaire qui allaient prendre le train et la Louison, qui ramènerait la voiture à Gardans, lorsque le char à bancs passa à Peyrargues, il fut aussitôt suivi, sur le chemin qui conduit à la gare, par un piéton dont les longues jambes, pour la première fois peut-être, accéléraient leur dandinement habituel.

Quand Cyprien arriva tout essoufflé, les billets de voyageurs étaient déjà pris, les bagages enregistrés, et on avait passé sur la voie pour y attendre le train qui venait d'être signalé.

Faisant sur lui-même un immense effort — car au fond, il était timide... très timide, ce grand indolent aux airs de bohême — Cyprien s'avança vers Reine qui avait eu, au coeur, en le voyant s'approcher, une poignante oppression.

— Je voudrais vous dire deux mots, ma cousine...

— C'est que, fit Guibal, le train va arriver.

— En particulier, ajouta-t-il avec une instance de prière... sans vouloir répondre à celui qui intervenait ainsi contre sa parente et lui...

Et comme Reine, toute troublée, s'écartait, à quelques pas, de ceux qui l'accompagnaient.

— Ma cousine, fit-il à voix basse, vous n'avez guère de raisons de m'aimer... pas plus moi, ajouta-t-il en soupirant, que les autres Figeac... et je ne vous reproche pas de partir sans seulement nous dire où vous allez...

— Je n'en fais pas un mystère, répondit-elle en devenant toute pâle...

Car, en dépit des paroles de Cyprien, il y avait là un reproche... un reproche qui n'était pas tout à fait immérité.

Trois mois, elle avait mangé le pain que, dans cette maison, si on le lui faisait durement gagner, tout au moins ne lui mesurait-on pas.

Et si elle était partie... partie de cette façon... elle savait bien, elle que ce n'était ni à cause de Mme Figeac... ni à cause de Caroline...

Et son remords, à présent, était de se dire que cette fuite si étrange... si scandaleuse, donnait à croire, ah! toute autre chose que la vérité.

Mais cette vérité, pouvait-elle la dévoiler?

Non. A personne elle n'avait confié... à personne elle ne confierait ce secret... et ce secret sa façon de témoigner à celles qui ne s'en douteraient jamais, une véritable... une obstinée reconnaissance.

Caroline contenterait son ardente envie: elle pourrait se marier sans arrière-pensée. Elle garderait ses illusions sur le triste personnage avec qui... peut-on jamais savoir?.. elle ne serait peut-être pas plus malheureuse qu'avec un autre coureur de dot... Et elle aurait, elle aussi, sa lune de miel, — pauvre fille qui n'était méchante que parce qu'elle se voyait laide et qu'elle se sentait vieillir.

Et Reine acheva sa réponse à Cyprien:

— Je vais à la Chapelle-en-Vercors, chez la mère de Louison Guibal, chez Mme veuve Collomb, où je vivrai à peu de frais ...où je travaillerai de mon métier de dentellière... et, pour moi, cela vaudra mieux que de m'obstiner à des tâches où je me sens malhabile... —

Il ajouta tristement:

— ...Et à des voisinages où vous ne savez plus si vous êtes des parents ou des...

Il n'acheva pas, mais Reine d'une voix très douce:

— Remerciez pour moi, je vous prie, Mme Figeac et Mlle Caroline des bontés qu'elles m'ont témoignées et auxquelles j'aurais voulu pouvoir mieux répondre.

— Alors... fit-il plus bas encore, pourquoi êtes-vous partie?...

— J'avais des raisons pour cela, mon cousin.

— Vous ne voulez pas me les dire?

— Non.

— Cependant... Reine... moi... vous ne pouvez pas partir fâchée contre moi!...

— Je ne pars fâchée contre personne.

— Mais vous vous en allez sans seulement jeter un regard derrière vous...

— A quoi bon?... Jamais, sans doute, je ne reviendra à Peyrargues...

— Pourtant, — et sa voix était devenue

très altérée — si un jour vous étiez dans l'ennui, dans le chagrin, — je n'en prévois pas pour vous, mais enfin... tout est possible, — n'oubliez pas, Reine je vous en prie, que je suis votre parent... et, si nous ne parlons pas des femmes qui n'ont, ni la même liberté d'action, ni les mêmes moyens d'agir que les hommes, votre seul parent, N'oubliez pas surtout que je suis tout dévoué... que j'ai pour vous une amitié... que je n'ai pas su vous montrer... mais qui est très grande...

...Et si vous vous trouvez dans la peine, ne vous adressez pas à un autre avant de vous être adressée à moi... Voulez-vous me le promettre, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas... et pour que j'aie un peu moins de chagrin de vous voir partir...

Elle subit la contagion de son émotion profonde...

Et presque malgré elle:

— Je vous le promets, mon cousin.

.. ..

Le train entrait en gare. Il y eut la bousculade du départ, — toujours si bruyante dans ce pays où tout est prétexte à grands éclats de voix et à grands gestes...

Une minute après, le sifflet de la locomotive déchirait l'air; — et Reine disait adieu à ce Peyrargues... un adieu qu'elle supposait bien sans retour.

IX

C'est à Livron, tout près de Montélimar, qu'on quitte la grande ligne pour prendre l'embranchement de Die.

A partir de ce moment, plus rien qui rappelle cette Provence qu'on vient de traverser.

On pénètre déjà dans les Alpes; et c'est avec un sentiment d'oppression que Reine montrant à Guibal les hautes cimes qu'on voyait à présent se profiler sur la droite:

— C'est là que nous allons?

— Oui, mam'selle Laugier. Et quand vous y serez, vous verrez si c'est un beau pays, ce Vercors où je vous mène.

Mais on n'y était pas encore, et, pour le moment, la petite Parisienne échouée, depuis plus de trois ans, dans les plaines ondulées qui s'étendent de Nîmes jusque vers Aigues-Mortes et la mer, trouvait ces montagnes enveloppées de brume bleuâtre, bien altières et bien abruptes.

Mais enfin, après avoir dépassé Crest et sa colossale tour carrée, voilà qu'on arrivait à Die, dans la vieille ville qui semble dormir autour de son antique cathédrale au clocher si bizarrement surmonté de ferrures ajourées qui se profilent sèches et noires, dans le ciel bleu.

— Il s'agit maintenant, fit Guibal, de trouver une carriole... parce que, de voiture publique, il n'y en a pas... et, une voiture de louage, ça couterait trop. Mais je sais où me procurer ce qu'il nous faut.

En effet, il était là en pays de connaissances. Sa belle-mère y avait des parents. La carriole à deux roues, qu'il trouva sans peine, ne brillait ni par l'élégance, ni par le confort; et aux harnais du bidet qu'on y attela, il y avait autant de cordes que de courroies. Mais il faisait beau, c'était le plein jour, et, après tout, on n'était pas plus cahoté là-dessus que dans le char à bancs de Gardans.

On hissa la malle par derrière, on s'installa, avec le conducteur, sur l'unique banquette du véhicule — et le petit cheval partit d'un trot assez élevé,

— Il va bien, ce biquet, faisait Guibal...

— Il se calmera assez à la "montâ", répondit le Dauphinois, en clignant de l'oeil.

Et on ne tarda pas, en effet, à la prendre "la montâ", pour ne plus la quitter.

— Nous arriverons bien avant la nuit? demandait Reine, regardant avec une sorte de crainte ce Vercors, toujours estompé de bleu, ce qu'elle voyait, jusqu'où pouvait aller son regard, se perdre dans la région des neiges...

— Pour sûr, demoiselle; et, même en s'arrêtant une heure à Chamaloc, avant le tunnel du Rousset, pour casser la croûte et donner un picotin à Marquis, vous verrez encore le soleil se coucher à la Chapelle.

Et puis, les deux hommes, qui étaient un peu cousins, se mirent à causer de leurs affaires... de celles qui amenaient ici le mari de la Louison... et Reine, sur cette carriole, se trouva très isolée... très seule.

Elle ne songea guère à s'en plaindre.

Pendant que le rustique attelage s'élevait lentement du côté de ces Alpes inconnues, où tout allait être nouveau pour la jeune fille, — tout, le pays, l'hôtesse, la vie, — elle se perdait dans la triste mélancolie de ses pensées, de ses souvenirs... déjà, pauvre enfant, de ses déceptions et de ses malchances.

Qu'allait-il arriver de ce hasardeux essai? Cet homme la conduisait-elle en un port tranquille ou vers d'autres orages?

Mais comme à ce moment Guibal lui montrait quelques maisons sur la route en disant:

—Voilà Chameloc.

Elle eut un mouvement de la tête pour chasser ce nuage d'anxiétés et d'amertumes...

— A la grâce de Dieu, murmura-t-elle, et elle répondit à Guibal:

— C'est ici qu'on s'arrête, n'est-ce pas?

C'est ici, en effet, qu'on allait s'arrêter, — devant cette petite auberge.

Les deux hommes "cassèrent la croûte"; Marquis mâcha son avoine jusqu'au dernier grain, — et on repartit.

Maintenant, on avait franchi le tunnel, on était tout à fait dans la région montagneuse. Aux grands noyers, aux fourrés de hêtres et de charmes, commençaient à se mêler quelques bouquets de jeunes sapins. Tout cela, coloré par l'automne de tons déjà rouillés, se détachait majestueusement sur le vert puissant des pâturages.

Et puis, à mesure qu'on s'élevait, la vue s'étendait plus libre et plus lointaine... Maintenant se profilaient nettement, à l'est, les grandes Alpes, aux coins coiffées de leurs neiges éternelles, pendant que la haute prairie— la prairie de velours vert — ondulait ses moires de chaque côté de la route et que, vaincue par la séduction grandiose de ce paysage, si dissemblable de ceux que là-bas, à Peyrargues et à la Plagne, le soleil baigne de ses rayons, Reine s'écriait enfin:

— Oh! que c'est beau, ce Vercors!

— C'est beau, mais c'est haut, fit le conducteur, en caressant d'un paternel coup de fouet la croupe du bidet toute blanche d'écume, — mais enfin, ça se tire.

Oui, ça se tirait.

Voilà qu'on traversait, sans s'y arrêter, le village de la Chapelle, qu'on faisait encore un bout de chemin et qu'on arrivait en vue d'une petite maison à la toiture en pente.

— Tenez, mam'selle Laugier, c'est là, fit Guibal... et, voyez, la mère attend sur le pas de la porte.

.. ..

C'était, cette Thèrèse Collomb, une grande femme d'une cinquantaine d'années, qui en paraissait un peu davantage: l'air âpre de la montagne hâle vite les visages, en creusant leurs sillons, quand ils commencent à se rider.

Elle avait dû être — comme sa fille à présent — une belle créature aux yeux de

velours sombre. Elle regardait avec ce regard un peu méfiant qu'on retrouve si souvent chez les paysans dauphinois; — mais le sourire de la bouche éclairait ce regard: un sourire largement ouvert... avec, au coin des lèvres, toute la finesse de cette vieille race montagnarde.

— Ah! puavres gens!... En voilà, une trotte!... Et vous, mam'selle Laugier, ajoutait-elle, tout apitoyée, c'est vous qui devez avoir besoin de vous reposer... menue et délicate comme vous êtes...

—C'est vrai, fit Reine en souriant aussi de son joli sourire, je me sens un peu lasse... et puis, hier encore, j'étais toute malade...

Je m'en doute bien, pauvre enfant... mais pendant que les hommes se rafraîchiront, je vais vous montrer votre chambre... et vous vous mettrez sur votre lit, en attendant le souper.

— Mais je vous assure que je pourrai très bien...

— Rien du tout. Aujourd'hui, il faut faire comme je veux, attendu que vous êtes encore chez moi et que, demain matin seulement, vous commencerez à être chez vous, Allons, venez ma petite.

Et pendant qu'elle s'engageait avec elle dans l'escalier de sapin, — eh! un peu raide, il faut l'avouer:

— Césaire, faisait-elle à son gendre, tout est prêt sur la table de la cuisine. Quand vous aurez mis le cheval à l'écurie, installez-vous avec le cousin...

De sorte que pour commencer, Reine monta dans une petite chambre blanchie à la chaux, avec des rideaux de cotonnade quadrillée de blanc et de rouge, avec un vieux grand lit à bateau, une table de bois blanc, un fauteuil et une chaise de paille, — avec, au mur, une belle image en couleur, une image encadrée représentant Notre-Dame-de-l'Osier — une vierge réputée dans la région — et que surmontait, glissé entre la muraille et le cadre, un rameau de buis béni.

— Ça vous conviendra-t-il? demandait la mère Collomb en regardant, du coin de l'oeil, l'effet produit sur sa pensionnaire par ces très modestes splendeurs.

— Oh! madame... répondit Reine en joignant ses petites mains...

Et, en effet, tout cela respirait un air de propreté exquise... le plancher de sapin était si bien lavé, les murs si nets... ces gros draps fleuraient une si bonne odeur de fenouil...

Et puis, par la fenêtre ouverte, c'était si admirable!

Le soleil se couchait dans une gloire d'incendie. Il illuminait de longues traînées d'or les prairies qui s'étendaient devant la maison, jusqu'à ce chaos de rochers grisâtres qui, là-bas, barraient l'horizon empourpré.

Tout scintillait, à cette heure, dans cette buée ardente, de la dernière clarté du jour, tout, jusqu'à ces pommiers surbaissés, ces énormes pommiers, dans le verger, qui penchaient leurs branches sous le poids de leur moisson vermeille... Tout, jusqu'à ces fleurs de giroflées qui formaient une bordure embaumée aux carrés de légumes du petit jardin...

Et quand la vieille femme ajouta:

— Alors... vous ne vous déplairez pas trop ici, mam'eslle Laugier?

— J'en serais bien étonnée, madame Collomb...

— Dans ce cas, faites ce soir, à ma volonté. Voilà votre lit. Dans deux heures, je monterai vous appeler pour manger la soupe. — Et bon repos, mon enfant.

Elle avait dit ces derniers mots d'une si cordiale voix que Reine tout émue!

— Oh! non, je ne me déplairai pas auprès de vous, madame Colomb.

— Alors, je joins les volets. C'est mieux pour dormir.

Quand deux heures plus tard, la vieille femme vint appeler sa pensionnaire, elle avait eu le temps de longuement causer avec son gendre.

Elle savait — aussi bien que lui maintenant — quelle était celle qui lui tombait du ciel comme une aubaine inattendue.

Elle avait déjà fait son compte. A trente sous par jour, cela représentait bien près de cinq cent cinquante francs par an.

A ce prix, l'affaire était superbe pour elle qui vivait du produit de son petit bien qui lui mettait en rapport un métayer — qui récoltait ainsi son blé, ses pommes de terre, ses noix... tout ce qui se cultive à mi-fruit.

Sans compter sa vache qui lui donnait du lait, ses poules qui lui pondaient des oeufs, et ses abeilles, dans le rûcher, qui parfumaient leur miel de tous les pollens de la prairie alpestre.

Et quand, après dîner, les hommes s'en allèrent tout bonnement coucher au fenil — là-bas, on dit "à la fenière", — Reine resta seule avec la mère Collomb, au coin de la grande cheminée où brûlait une énorme bûche de hêtre, — car, à la montagne, les soirées déjà devenaient fraîches.

C'était le moment de parler "arrangements".

Mais au premier mot de la jeune fille, son hôtesse l'arrêtait:

— Césaire m'a dit que vous donneriez trente sous, ce sera donc trente sous. Logée, vous avez vu comment... nourrie, vous verrez comment, parce que, sans me flatter, je sais faire la cuisine... et même bourgeoisement à l'occasion... Et pour être soignée, allez, ça me connaît aussi. J'ai déjà eu ici un pauvre petit nourrisson, qui était bien malade, et que j'aimais plus encore parce qu'il m'avait donné bien de la peine... Vous, vous n'avez qu'à reprendre de bonnes couleurs et à "replumer" un peu vos épaules et vos bras qui sont trop chétifs... C'est facile comme tout... et, dans un mois, Césaire, s'il revient ici, ne vous reconnaîtra plus.

... Et alors, pendant le mauvais temps, vous ferez votre dentelle au coin du feu... Dès qu'il y aura un rayon de soleil, vous irez mettre votre petite figure à l'air, même quand ce sera tout blanc de neige. Avec des sabots et un fichu de laine sur le dos, le bon froid sec met des couleurs aux joues et fait mieux briller les yeux... Et je suis sûre, à présent, que vous ne vous ennuierez pas avec moi. On bavardera ensemble. Vous êtes de Paris?

— Oui.

— La plus belle ville du monde. Je n'y suis jamais allée. Moi, je connais Die et Valence. C'est aussi des villes conséquentes... mais à côté de Paris... je sais bien... Enfin, vous pourrez parler de votre pays avec M. Robert.

— M. Robert?

— Mon nourrisson, mon chéri. Il est à Paris, lui.

— Mais alors...

— Seulement, il vient tous les étés pour me voir et pour faire ici ses peintures.

— Il est peintre?

— Oui. Un drôle de métier, pas vrai? Enfin, il a voulu comme ça! Vous verrez dans ma chambre le beau portrait qu'il m'a fait... Mais il vous fera aussi le vôtre, c'est sûr... Il est gentil, mon petit Robert.

...Quand je dis "petit"... Il a toute la tête de plus que moi... mais je le vois toujours dans son berceau... quand il m'appelait Dède... Il voulait dire Thérèse, pauvre mignon!...

X

Ce fut, pour la petite orpheline, un renouveau de confiance et de paix.

Bien vite, à l'air pur de la montagne, elle s'était sentie renaître.

Bien vite, comme disait la mère Collomb, ses pauvres petites épaules et ses bras chétifs s'étaient "remplumés", pendant que son jeune sang trans paraissait à nouveau sous l'épiderme de ses joues, un peu hâlées par le froid du matin et la fraîcheur ud soir.

Car la saison s'avançait, là-haut. Octobre y amassait déjà ses brumes et ses givres. Dans un mois ce serait l'hiver glacé.

Mais à ce moment, on serait bien botti

Et c'est ainsi qu'en jouant avec cette centaine de fuseaux...

dans la vieille maison, dont le toit en pente raide ne risque pas de s'effondrer sous amas de neige qui s'y accumuleront jusqu'au dégel.

On y attendrait le printemps en faisant courir les fuseaux sur le vieux coussin de la grand'mère, — le coussin où naissent, sous les doigts ailés de l'ouvrière, ces dentelles si fines, si immatérielles qu'on ne les croirait jamais tissées par les petites mains calleuses des paysannes d'Auvergne, de Flandre ou de Touraine.

Et c'est ainsi qu'en jouant avec cette centaine de fuseaux qui s'enchevêtraient, à grand renfort d'épingles à tête de cuivre, en un lacis dont le mystérieux agencement émerveillait toujours la mère Collomb, — c'est ainsi qu'en bavardant au coin du feu... qu'en mettant le nez dehors si le soleil perçait les nuages... qu'en s'aventurant, le dimanche, jusqu'à l'église, — c'est ainsi qu'elles atteignirent les premiers jours du printemps.

Un beau matin, pendant que les brumes s'enfuyaient vers les sommets des Alpes, un souffle de vent du sud, — de vent tiède et doux, — fit fondre la neige dont il ne resta bientôt que quelques traces obstinées, au fond des versants regardant le nord;— et la prairie de velours repraut, verte déjà des pousses naissantes qui s'éveillaient aux haleines d'avril.

— Ahonh, fit la mère Collomb, deux ou trois jours de boue à passer; et puis, vous allez voir fleurir les pommiers. C'est la belle saison qui est revenue, ma petite, et les mauvais jours sont finis.

— Je ne les ai pas trouvés longs.

Et elle disait vrai..

Ces six mois d'hiver, dans la montagne, avaient passé comme un rêve de calme, d'allégement — presque de joie parfaite— et la Louison avait été bonne prophétesse.

Reine ne demandait à présent qu'à ne plus voir jamais se changer cette vie, si bonne, si douce, si familièrement confiante et assurée...

Eh! oui, assurée, désarmais.

Après avoir — avec quels soins! — exécuté quelques échantillons, Reine les avait envoyés, par la poste, à la maison de Lyon qui, depuis si longtemps, faisait travailler la mère Laugier.

A son envoi, était jointe une lettre où elle disait très simplement, très modestement, qu'elle avait eu le malheur de la

perdre, — que, depuis plusieurs années, elle l'aidait dans son travail, — et qu'elle soumettait ces spécimens, au cas, où on voudrait bien lui continuer la bienveillance qu'on témoignait à sa pauvre grand'-mère.

Ah! tout cela parti pour Lyon, elle avait vécu quelques jours d'angaisse.

Elle n'oubliait pas ce que, là-bas, à la Plagne, disait Mlle Marie, la gouvernante de M. le curé: Que toute seule avec ce métier-là, elle n'arriverait pas à gagner sa vie... Sa vie: les trente sous où se bornaient à présent ses ambitions.

La mère Collomb avait beau la rassurer, en lui répétant à satiété:

— Je sais bien que les dentellières à la douzaine ne gagnent pas de quoi boire de l'eau... mais du travail comme celui-là: Allons, ma petite, on le fait payer trop cher aux belles dames pour qu'il n'en reste pas un petit peu plus dans la poche de la fabricante...

Tout cela, c'était de l'eau bénite d'encouragement. Et reine n'avait été rassurée qu'en recevant la réponse de Lyon.

Elle était laconique:

"Autant vous nous confectionnerez de la dentelle conforme à ces échantillons, autant nous vous en prendrons, aux prix suivants."

Et les prix indiqués, — car elle avait aussitôt fait son compte, — représentaient plus qu'elle n'avait jamais espéré.

— Alors... Ça va comme vous voulez? demandait la mère Collomb, ma foi, presque aussi anxieuse que sa pensionnaire.

— C'est la fortune, madame Collomb! En travaillant bien, je vois que je pourrai faire des journées de...

La vieille l'avait interrompue:

— Il faut travailler ce qu'il faut, mais non pas se forcer. Ce n'est pas pour dix ou vingt sous de plus qu'il s'agit de se rendre encore malade, ma petite. Vous mettrez un peu plus longtemps à remplir votre bourse, mais, au moins, vos économies ne s'en iront pas en remèdes.

— Ah! je suis contente!

— Eh bien, embrassez-moi donc.

— De grand coeur!

— Alors, je paye une gourmandise. Je vais vous faire cuire, ce soir, deux belles pommes reinettes... Oh! je sais que vous aimez ça.

— Vous les faites si bonnes, madame Collomb.

— Vous n'êtes pas la première à me l'apprendre, mon petit Robert me le dit assez...

Ah! ce petit Robert — qui avait toute la tête de plus que la bonne femme, — que de fois on en avait parlé, tout l'hiver, dans la cuisine enfumée!

La mère Collomb, pour cet enfant qu'elle avait fait revivre, gardait l'instinctive tendresse de celles qui ont été, non seulement des nourrices, mais aussi un peu des mères.

Il était si malade, le pauvre petit qu'elle avait emporté à la montagne — pendant qu'à Die, le père pleurant encore la jeune femme à qui cet enfant avait coûté la vie, voyait déjà avec terreur un nouveau cercueil tout près d'entrer dans sa maison désolée.

Mais non. A l'air pur de Vercors, le petit Robert avait raffermi ses joues ridées de pauvre poupon voué à une mort prochaine. Son corps, si maigre... si débile, s'était fortifié. Il avait fini par ressembler aux autres bébés; et, peu à peu, à force de soins, de peine, de persévérance, il était devenu un bel enfant, riant, criant, grouillant... toujours altéré de ce bon lait qui lui infusait une vie nouvelle.

Au bout d'un an, le médecin avait dit: Il faut le laisser encore à la montagne.

Il y était resté jusqu'à quatre ans, jusqu'au moment où il fallait bien songer à faire, de ce sauvageon aux joues de la couleur des pommes mures, un être civliisé, un peu monsieur.

Justement son père allait quitter Die, où, par le fait, il était à deux pas de l'enfant.

Le président Prével était nommé à Paris. C'était un avancement superbe, depuis longtamps sollicité. Et il avait, avec lui, emmené son enfant.

Oh! Quelle désolation, ce jourlà, pour ce petit Robert qui ne voulait pas quitter sa Dède... Quel chagrin pour Thérèse, qui s'était si bien habituée à ce bébé, devenu l'enfant de son coeur, comme s'il était le vrai frère de Louison, sa soeur de lait, son inséparable camarade!

Il avait fallu, une fois à Dède. que sans lui dire adieu, la pauvre femme se sauvât ...parce que, s'il l'avait revue, il ne serait cramponné à elle... ç'aurait été une scène quasiment scandaleuse...

Et, en pleurant elle-même toutes les larmes de ses yeux, elle s'était esquivée pendant qu'on occupait ailleurs son nourrisson...

Et, pendant quelques années, elle ne l'avait plus revu.

Mais voilà qu'un beau jour — en septembre, — un gamin d'une dizaine d'années, un collégien, joli enfant... un brunet aux yeux noirs... avait, sans crier gare, fait irruption dans la maison où, si on pensait bien souvent au petite Robert, on ne l'attendait guère.

— Dède!...

Et elle n'aurait plus su ce que signifiait cette avalanche de groses caresses, si elle n'avait pas vu, sur le pas de la porte, M. Prével qui riait.

C'était lui!... c'était le chéri!... Et qui n'avait rien oublié... Qui reconnaissait tous les coins de cette cuisine où, pendant quatre ans, il avait trotté comme un petit lapin... Qui embrassait toujours sa Dède, comme au temps où il était un bébé barbouillé de confiture de ménage...

Et Thérèse avait eu, ce jour-là, une des grandes joies de sa vie.

Et puis, le temps avait marché.

Collomb était mort, pauvre cher homme, laissant ses affaires un peu embrouillées. A ce moment, M. Prével avait rendu à sa veuve et à son orpheline l'immense service de tirer tout ça au clair, et de les empêcher de devenir la proie des gens de loi et autres bêtes de rapine...

Robert, qui était maintenant un grand beau garçon, venait, chaque automne, chasser en Vercors, et, comme bien on suppose, il ne logeait pas ailleurs que chez sa Dède.

Chasser; oui, c'était le prétexte. Mais, en réalité, partir chaque matin avec une boîte à couleurs sur le dos, ne revenir qu'à midi, et repartir d'un autre côté, à deux heures, avec le même attirail — pendant que le Lefaucheux restait dans un coin de la cuisine et que Robert recommandait bien à Thérèse:

— Surtout ne dis pas à mon père que je passe mon temps à faire des études.

— Pourquoi donc ça?

— Parce qu'il ne serait pas content.

— A cause?...

— Il aimerait mieux me voir faire autre chose.

— Puisque tu es en vacances, tu peux bien t'amuser comme tu veux.

— Ah! c'est que... il a peur que ce ne soit pas pour s'amuser, lui...

Thérèse n'avait pas bien compris. Mais, l'année suivante, elle avait eu l'explication.

Elle avait vu, — non plus aux vacances, mais en plein été, — son chéri revenir avec

une petite allure indépendante qu'elle ne lui connaissait pas... Mais qui lui allait si bien... et puis apporter, cette fois, non plus un fusil — dame, la chasse n'était pas ouverte, — mais tout un attirail de chevalets, de boîtes, de châssis...

Et Robert avait dit, en arrivant:

— Plus besoin de se gêner, Dède. Papa a longtemps rechigné, mais il a enfin signé le traité d'émancipation.

— Qu'est-ce que ça signifie?

— ...Que je voulais être peintre — que je suis peintre — et que je viens travailler quelques semaines ici, pendant qu'il fait trop chaud à Paris... et tu vas voir ça.

— Peintre! s'était-elle écriée, toute suffoquée, mais ce n'est pas un métier, ça, mon chéri!

— Non, pas un métier, Dède, mais la plus belle profession que je sache.

— Ça ne gagne rien, puisqu'on dit...

— Oui, gueux comme un peintre, fit-il en achevant la phrase qu'elle n'avait pas osé continuer. Ça n'empêche pas que j'en sais qui réalisent, bon an, mal an, deux ou trois cent mille francs.

— Oh!...

— J'avoue qu'il n'y en a pas des tas.

— Enfin... heureusement que ton père en a pour toi et que tu n'attends pas après ça. Mais comment a-t-il pu être consentant?.. Lui qui pensait faire de toi un... comment donc appelles-tu ça?

— Un substitut. Pauvre père, oui, ç'a été dur. Mais enfin il s'est informé. On lui a dit que j'avais quelque chose dans le ventre... que si je voulais beaucoup travailler j'arriverais tout comme un autre... mieux qu'un autre, moi qui aurai la chance de ne pas connaître la misère, ses découragements, ses désespoirs... Enfin, Dède, il a dit oui. Ça y est. Ça y est depuis six mois... Et si tu savais comme j'ai déjà travaillé!

— C'est vrai que je te trouve un peu pâlot.

— Moi qui me figurais que c'était...

— La fête?... Non, Dède, pas tant de fête que ça... On s'y casse les reins... et le courage. Et tu vois; je viens encore une fois prendre ici du sang aux joues.

— Ah! mon chéri, reste seulement deux mois... et puis tu pourras te regarder au miroir.

Depuis, Robert, chaque année, était revenu. Il aimait ce pays, — il le traduisait avec joie. Ses meilleurs succès, il les lui devait.

— Toujours, disait-il, toujours, depuis que je suis au monde, le Vercors m'a porté bonheur.

C'est qu'à présent ce n'était plus un élève. Il avait fait son chemin. L'an dernier il avait obtenu, au Salon, cette troisième médaille qui est comme le premier galon d'un jeune officier.

Et la mère Collomb, racontant cela à Reine, ajoutait, avec un orgueil mêlé d'un étonnement qu'elle ne songeait pas à dissimuler:

— Et ça se vend, les tableaux qu'il fait... Ça se vend, ma petite... à des prix fous.

...Oui, des barbouillis qu'il bâcle avec des gros pinceaux... avec des trocs de couleur qu'il ne prend seulement pas la peine de lisser... on lui en donne des trois cents... des cinq cents francs... Je ne voulais pas le croire... Il a fallu que je voie arriver l'argent...

— Alors, faisait Reine, vous l'attendez cet été?

— Comme tous les ans, bien sûr.

— Mais alors... moi qui occupe sa chambre, où me mettrez-vous pendant ce temps-là?

Et elle ne pouvait s'empêcher de sourire en songeant que c'était sa destinée de déménager dès qu'arrivait un nouvel hôte

dans les maisons où on lui donnait l'hospitalité.

Mais la mère Collomb:

— Déménager?... pour lui céder la place?... Il aimerait mieux aller à l'auberge.

Et sur un geste de Reine:

— Non, n'ayez pas peur. Il n'ira pas. Il prendra la chambre de Louison. Et ce que nous aurons à faire, nous, c'est de bien l'arranger pour qu'il la trouve aussi joli que la vôtre.

Un jeune homme — un artiste — qui va venir passer un mois... deux mois peut-être — c'est pour éveiller au moins la curiosité ...même de la plus sage... même de la plus humblemuent résignée à sa vie nouvelle.

Quand approcha le moment où, d'habitude, arrivait M. Robert, Reine, tout aussi empressé que la mère Collomb, s'occupa à rendre habitable et proprette la chambre restée vide depuis le départ de Louison... Oui, vide est bien le mot, car la jeune femme de Guibal avait emporté ses meubles à Gardans, — ne laissant ici que le lit, — le vieux lit passé depuis longtemps à l'état d'immeuble par destination.

Et, il faut bien le reconnaître, mieux que la vieille femme, Reine fut industrieuse pour, avec rien, faire quelque chose... pour fabriquer des rideaux à la fenêtre... pour habiller, en façon de toilette, cette petite table de sapin, là, au coin... pour accrocher à ces deux chaises de paille, ici, ces semblants de coussins, qui leur donnaient l'air — oh! bien par hasard, — de ces reconstitutions Louis XVI, revenues maintenant à la mode...

...Pour trouver enfin deux de ces cruches de terre verte qui coûtent six sous et qui — lorsqu'on y bourre de gros bouquets de fleurs des champs — font, à chaque coin de la cheminée de bois, l'effet de deux superbes vases de céramique rare...

Mais enfin, un beau jour, le facteur apporta une lettre.

— Reine... c'est de lui, il arrive.

.. ..

Le lendemain matin, en effet, on le voyait apparaître.

Un grand et beau garçon resté un peu mince, mais alerte et résolu dans son allure, — avec un regard bien ouvert: ce regard des peintres, qui s'attache et qui fouille.

Il avait mis pied à terre, à quelques kilomètres, au hameau des Baraques, où s'arrête la voiture de Grenoble, — et il arrivait, en promeneur:

— Bonjour Dède!...

— Ah! mon chéri... et ta malle...

— On l'apporte sur une brouette... Mais embrasse-moi donc encore!...

Et pendant que, toute ravie, elle lui sautait au cou:

— Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille, lui avait-il demandé à voix basse.

Mais elle, sans y mettre tant de mystère et sans se soucier si la petite n'en devenait pas tout rose de confusion effarouchée:

— C'est Mlle Reine Laugier, mon chéri, c'est ma pensionnaire. Ça veut dire que vous n'avez pas fini de vous voir tous les deux. Voilà six mois qu'elle habite ici...

— Présente-moi, alors.

— Pas besoin de te présenter, va, elle te connaît bien.

Pendant qu'elle parlait, il avait attaché sur cette inconnue son regard, d'abord surpris, mais presque aussitôt intéressé.

Mlle Laugier... Ce nom ne lui disait rien. Cette toilette, plus que simple, mais qui laissait cependant deviner une tournure svelte et aisée... ma foi, cela non plus ne lui apprenait pas grand'chose.

Et, un peu hésitant:

— Ah! fit-il, Mlle Laugier est au courant...

— Bien sûr. Est-ce que je pourrais me tenir de parler de toi toute la sainte journée?...

— Elle ne vous en a pas dit trop de mal, au moins, demanda-t-il en riant.

— Elle vous aime trop pour que vous ne soyez pas sûr du contraitre, monsieur Prével.

Elle avait prononcé ces quelques mots de sa jolie voix... avec un joli accent... Et Robert:

— Oh! vous n'êtes pas d'ici, mademoiselle.

— Pardi... elle est de Paris.

— Et vous êtes venue pour quelque temps? mademoiselle Laugier. ,

— J'y habite, monsieur Prével, et j'y fais mon métier.

— Votre métier... répétat-t-il tout étonné, car, vraiment, il ne lui trouvait pas l'air d'une ouvrière.

— Eh oui, mon métier de dentellière.

— Et puis qu'elle s'y entend, mon chéri, tu verras ça quand elle fera courir ses petits doigts dans son embrouillamini de fuseaux. Moi, la tête me tourne rien qu'à regarder cabrioler ces bouts de bois...

...Mais, fit-elle en s'interrompant, voilà ton bagage qui arrive... Viens ranger tout ça dans ta chambre...

C'est ainsi que se terminèrent les présentations.

Reine, discrètement, était remontée chez elle. Elle ne descendit qu'à la voix de la mère Collomb .

— V'là midi, à table, c'est prêt.

Et quand elle apparut:

— Ah! mademoiselle Laugier, faisait Robert en s'approchant, j'ai déjà à vous remercier.

— Moi!...

— Dède m'a dénoncé la petite fée qui a transformé en un si joli nid la chambre de Louison.

— Mais je vous assure, monsieur Prével, elle y a tout autant travaillé que moi.

— Ce n'est pas vrai, rectifia péremptoirement la mère Collomb. D'abord, à tous ces festonnages, à tous ces bichonnages-là, moi, je n'entends rien du tout.

— Vous voyez, mademoiselle Laugier, ce n'est pas moi qui le dis...

Mais la vieille:

— Oh! des monsieur Prével, des mam'selle Laugier, il y en a assez comme ça. Pensez donc, mes pauvres enfants, que ça ferait deux mois à être en cérémonie. Appelle-la Mlle Reine... Appelez-le M. Robert... Sans ça, je ne saurai plus comment dire, moi...

— Je ne demande que ça. Et vous, mademoiselle Reine?

— Je veux bien aussi, monsieur Robert, fit-elle en souriant.

Et c'est ainsi qu'on noua connaissance.

Avant de redescendre dans la vieille cuisine, pendant qu'il rangeait son bagage dans sa nouvelle chambre, Thérèse avait mis le jeune peintre au courant.

Il savait maintenant ce qu'était cette jeune fille... pourquoi il la rencontrait ici... à la suite de quels incidents, de quelles pénibles aventures elle y était arrivée, comme en un port de sécurité et de calme.

Il avait tout de suite compris que, sur ces choses-là, en présence de cette enfant, il ne fallait pas revenir... que la moindre allusion ne pourrait qu'attrister la petite orpheline qui avait commencé sa vie comme la commencent les privilégiés — et qui se résignait courageusement à la continuer comme les humbles malchanceux...

Et, à table, il ne parla guère que de ce Vercors qu'il aimait... qu'elle aimait aussi, comme on aime le coin de la terre où on a trouvé bon accueil — et de ce Paris...

ce beau Paris qu'elle avait quitté voilà quatre ans... mais qui lui restait toujours dans les ouvenir et dans le coeur: n'était-ce pas, pour elle, l'inoubliable pays natal?

A l'élan communicatif de la bonne humeur de Robert, elle se laissait aller... Jamais, peut-être, la mère Collomb ne l'avait vue, comme aujourd'hui, rieuse et parleuse...

Et puis, jamais non plus, elle ne l'avait entendue dire, comme ça, sans en avoir l'air, des choses qu'elle allait chercher... Dieu sait où... des choses qu'elle répondait à Robert ric rac, comme si elle en savait long, elle aussi, sur ces affaires de peinture où il faut être du métier pour en comprendre le premier mot...

Et elle comprenait, elle... Elle parlait de la couleur des bois... des prés... des roches où elle voyait, à ce qu'elle disait, du violet... du rose... on ne sait quoi encore... que jamais, depuis cinquante ans qu'elle les regardait, la mère Collomb n'avait songé à y voir...

Et la bonne femme pensait:

— Ces Parisiennes!... ça connaît tout... ça parle de tout... Non! mais dirait-on que celle-là remue les fuseaux dix heures par jour pour gagner trois ou quatre francs... et bien contente encore!...

.. ..

Et quand, après avoir pris son café et grillé une ou deux cigarettes, Robert se leva:

— Où vas-tu, chéri?

— Tu crois donc que je suis venu ici pour faire le paresseux? A ce soir, Dède. A ce soir, mademoiselle Reine.

— Tu vas travailler... déjà...

— Si j'y vais!... je devrais déjà y être.

L'instant d'après, il reparaissait, son sac de toile blanche à la main:

— A ce soir!

Et il partait, laissant les deux femmes dans la cuisine.

— Eh bien, faisait avec enthousiasme la mère Collomb, est-il gentil, mon Robert?

— Oui, un charmant garçon.

— Je vous l'avais bien dit... Et puis, si bon, si francs, si travailleurs! Vous avez vu tout de suite, il a fallu s'y mette.

— Et c'est même une façon de me rappeler que jedevrais déjà faire comme lui, répondit-elle, en allant prendre son coussin.

Et comme elle se dirigeait vers la porte:

— Vous ne travaillez pas ici?

— Non, il fait trop beau. Je vais au jardin.

— Bien pensé. Quand mon ouvrage sera fini, j'irai vous retrouver.

XI

Ce fut ainsi pendant quelques jours.

Il travaillait du matin au soir. Elle aussi.

Ils se voyaient aux repas... et puis un peu à la veillée, qu'on faisait courte. — Pendant ces mois d'été, il faut se lever à l'aube, puisque les premières heures du matin sont les plus belles de la journée.

Peu à peu, cependant, la familiarité entre eux devenait plus confiante. Mais, à coup sûr, ni l'un ni l'autre ne voyait là autre chose qu'un bon voisinage de sympathique camaraderie.

Et pourtant, ce rapprochement de tous les jours, entre un beau garçon de vingt-cinq ans et une jolie fille qui en aurait bientôt dix-huit, ne pouvait — ni chez Robert, ni chez Reine, — laisser assoupie "la folle du logis", l'imagination vagabonde qui, dans les jeunes têtes, s'éveille sn vite à la première alerte.

D'autant que si leur travail solitaire —

à l'un et à l'autre — occupait leurs doigts et leurs yeux, il la laissait vagabonder tout à l'aise, cette folle et silencieuse hôtesse.

Bien vite, — plus vite qu'un autre, parce qu'il était plus primesautier, plus ardent, plus emballé, — Robert avait subi le charme inattendu de cette bizarre rencontre: la rencontre d'une petite ouvrière, vivant d'un métier annuel; et qui était, en même temps, une jeune fille initiée— par une éducation première, ou par un admirable instinct, — à tout ce qui est lettre morte pour celles de sa condition.

Il y avait là une étrangeté qui, tout d'abord, avait excité sa curiosité, puis son crédit.

Et sous ces vêtements si humbles, à travers cette pauvreté si courageuse, il avait encore mieux vu resplendir la joliesse de cette enfant aux cheveux d'ambre fluide, la délicatesse de cette travailleuse si appliquée à son travail, — la grâce, surtout, la grâce harmonieuse qui s'exhalait d'elle, comme un parfum de jeunesse en fleur.

Et voilà qu'il la trouvait exquise, cette petite Reine Laugier: exquise, à la fois, comme une églantine sauvage et comme une précieuse floraison de serre.

Sous l'ambre de ses cheveux, elle lui apparaissait toute rosée, toute tonifiée par l'air un peu âpre de la montagne, — et en même temps frêle et mince comme ces choses fragiles qu'on ose à peine toucher, de peur de les blesser d'un trop rude contact...

Et quand il était déjà sous le charme de cette délicieuse fragilité, voilà qu'aussitôt il subissait l'impression plus charmeuse encore de cette voix à la douceur musicale — et surtout de ce qui était, ici, l'inattendu, l'invraisemblable: de ce joli esprit ouvert au monde supérieur des idées et des sensations rares.

...De cet esprit qui, à s'isoler, avait gardé toute sa fleur d'originalité, toute sa fraîcheur d'impression, et qui ne s'était pas — O merveille! — déformé dans le monde banal des admirations à la mode et des opinions toutes faites courant à travers le monde...

Elle lui semblait une sauvageonne — arrivant de quelques antipodes — qui aurait été éveillée aux choses de beauté et de grâce par un vieux pédadogue de féerie — un délicieux fantoche, dédaigneux des méthodes et des théories usuelles, qui lui aurait appris cette chose inouïe: avoir des idées à elle, bien à elle, rien qu'à elle...

Et c'est cela que Robert trouvait adorable.

Et puis, comme il avait du matin jusqu'au soir pour se raconter à lui-même toutes les belles découvertes qu'il faisait ainsi chaque jour, il se laissait aller, très doucement, très insensiblement, à un état d'âme des plus sournoisement envahissants... des plus dangereux... et dont il se croyait à mille lieues, quand déjà il en subissait... il en acceptait... Non: il en chérissait l'impérieuse hantise.

Pendant ce temps, chez la petite Reine aussi, la "folle du logis" vagabondait sournoisement.

Elle le comprenait, ce jeune homme si gai, si aimable, dont la gaieté n'était jamais gorssière ni l'amabalité importune, elle le comparait — forcément — à d'autres jeunes gens qu'elle avait vus de près, qu'elle avait subis... et dont elle avait fui le voisinage comme on fuit un insupportable contact.

Est-ce pour Cyprien qu'elle disait cela? Non, à coup sûr. Lui, il était déplaisant, déplaisant par sa nonchalance indifférente, par son incorrigible bohème, par ses airs de paysan du Danube, par ces éternelles cigarettes qu'il rallumait bout à

bout... par son allure de poète dans la lune...

Mais cependant il était le seul qui lui eût témoigné de la compassion — le seul qui eût élevé la voix, non pas pour protester contre la vie qu'on lui faisait — une protestation, cela dépassait ses forces, — mais pour s'étonner de la voir reléguée dans les pires domesticités.

Et puis, — après l'aventure, — il avait été aussi le seul à se soucier d'elle. Guibal avait raconté à Reine ce qu'alors Cyprien avait fait. Et elle se rappelait... elle se rappellerait toujours ce qu'il lui avait dit à la gare, au moment de son départ, — ce dont il paraissait si ému... et dont elle était restée si troublée.

Non, de celui-là, elle ne pouvait garder un mauvais souvenir.

Le mauvais, l'odieux souvenir, il était pour l'autre, le bellâtre, l'insolent, l'hypocrite personnage qui était la cause, lui, l'unique cause de sa fuite...

Mais n'était-elle pas folle de se rappeler cet Allbéric, au moment où elle pensait à Robert Prével?

Y avait-il un point... un seul point de comparaison entre ces deux hommes?... Appartenaient-ils seulement à la même race... à la même espèce?...

Est-ce que l'animalité brutale de l'un avait rien de commun avec la supériorité intelligente de l'autre?...

Oui, la supériorité.

Ne s'élevait-il pas, ce jeune homme, au-dessus du niveau banal, par sa belle ambition d'être quelqu'un... de se faire sa place, à force de travail, disait-il — à force de talent, ajoutait-elle.

Non, il n'était pas de ceux qui s'enlisent dans une vie inutile et oisive parce qu'ils ont trouvé la fortune dans leur berceau.

Ne le disait-il pas encore l'autre jour ? — Si son père avait refusé de lui faciliter cette carrière, il aurait passé outre. Il aurait affronté l'existence besogneuse, cruelle... des pauvres diables qui veulent arriver, — et qui arrivent quand même...

Et elle sentait bien qu'il disait vrai: Il aurait fait cela parce qu'il avait la volonté, l'énergie, la persévérance, qui seules conduisent au but, — si difficle, si lointain apparût-il.

Et elle souriait involontairement en songeant combien cet énergique, ce fort était en même temps rieur, gai jusqu'à l'enfantillage, toujours prêt à redevenir, — une fois sa tâche accomplie, — le petit paysan d'autrefois, qui emplissait la maison de bruit et de belle humeur.

Ah! elle serait heureuse celle qui...

Mais lorsque, dans sa chevauchée, la "folle du logis" se hasardait sur ce terrain trop dangereux, Reine l'arrêtait bien vite.

Et, haussant les épaules:

— Faites votre dentelle, Mlle Laugier. Et ne vous préoccupez pas de l'avenir des jeunes peintres, pendant que vous oubliez de gagner les trois francs cinquante qui constituent toute votre richesse...

.. ..

Cependant, une journée de pluie diluvienne — de ces pluies à ne pas mettre un chien à la porte, — les avait emprisonnés, par hasard, dans la vieille cuisine où Reine travaillait de toute la dextérité de ses petites mains, — où Thérèse s'occupait du ménage et où Robert tambourinait sur les vitres, attendant l'éclaircie qui n'arrivait pas...

— Savez-vous, fit-il, que vous me donnez un ravissant sujet de tableau, Mlle Reine, avec votre coussin sur les genoux, dans ce décor sombre, qui vous fait encore plus blonde et plus blanche... Ah! si vous vouliez me permettre... rien qu'un petit bout d'étude... sans vous déranger...

sans que vous preniez seulement garde à moi.

— Mais... bien volontiers.

Et il avait commencé son étude — il l'avait poursuivie tout le jour... Elle était lumineuse, vibrante... dorée; Reine la trouvait exquise... il n'en était pas mécontent.

Et après une dernière touche.

— Maintenant... il va falloir que je paye mon modèle.

—Pour le temps perdu? fit-elle en riant. Mais je n'ai pas cessé de travailler.

— Ça ne fait rien. Il a droit à une indemnité, mon modèle. Mademoiselle Reine, voulez-vous me permettre de vous offrir votre portrait? — mais un vrai portrait, cette fois... que nous commencerons demain?...

— Bonne idée, faisait Thérèse. Un portrait comme le mien, pas vrai, chéri.

— Non, Dède, sans t'offenser, il sera plus agréable à voir que le tien.

— Cette bêtise!... Je ne vais pas comparer mes vieilles joues de brique à son teint de rose de Bengale... Vous l'accrocherez dans votre chambre, Reine, et vous pourrez dire que vous avez un portrait qui vaut de l'argent.

— Pourvu qu'elle dise qu'il est ressemblant...

Et le lendemain matin il s'était mis à l'oeuvre.

.. ..

Comme le beau temps était revenu, il avait proposé: Faisons du plein air.

Et ils s'étaient installés au fond du jardin, sous les vieux pommiers dont les fruits rougissaient déjà.

Il avait pris une grande toile. Il avait placé Reine sur un fond de verdure claire, dans un jour tamisé qui la baignait de transparence fluide; — et il s'était mis avec enthousiasme, avec délice, à cette ébauche.

N'étaient-elles pas déjà, ces premières touches, comme une immatérielle caresse de son pinceau à ces cheveux d'ambre, à cette peau laiteuse, à ces yeux de la couleur des pervenches, à cet ensemble où il n'y avait que de la délicatesse et de la clarté?

Et cette caresse n'allait-elle pas devenir plus enveloppante encore, lorsque le peintre, sous les traits de ce visage printanier, chercherait, suprême ambition de l'artiste, — à faire transparaître une âme?

Reine se prêtait avec une inconsciente sensation de plaisir alangui à cet effort, où il mettait tout ce qu'il avait de volonté vibrante.

Reine se prêtait avec une inconsciente sensation de plaisir alangui à cet effort, où il mettait tout ce qu'il avait de volonté vibrante.

Elle éprouvait parfois, à être ainsi étudiée, poursuivie par ces yeux qui essayaient d'entrer jusque dans le profond de son être, elle éprouvait comme une défaillance qui était aussi une autre obsucre sensation de vague plaisir.

On prétend que le peintre, par un mys-

térieux hypnotisme, finit par s'emparer peu à peu de cette âme qu'il parvient à immobiliser sur la toile où ses pinceaux l'ont portée.

On raconte, là-dessus, des légendes... qui ne sont évidemment que des légendes.

Mais ce qui est vrai, c'est qu'il prend souvent un empire bizarre, inexplicable, sur le modèle qui, durant de longues heures, a subi l'impression, la fascination de son regard aigu; et qu'il se forme alors un invisible lien entre cette volonté agissante et la passive soumission qui s'abandonne à lui.

Depuis huit jours, le portrait de Reine était sur le chevalet.

Depuis huit jours le peintre et son modèle ne se quittaient, pour ainsi dire, plus.

Pour ne pas inquiéter la jeune fille, Robert lui avait laissé prendre son coussin de dentellière:

— Travaillez... quand j'aurai besoin de la pose, vous vous interromprez un moment.

Mais, plus l'oeuvre avançait, plus incessamment il en avait besoin, de cette pose exacte...

Le coussin, à chaque instant, était jeté sur une chaise... on finissait par ne plus s'occuper... par ne plus se souvenir de lui...

Et pendant ce temps, pour tenir éveillé, souriant, ce visage aux impressions si fugitives, à la mobilité si difficile à fixer, ne fallait-il pas causer avec le modèle, l'intéresser, lui faire oublier à la fois et la contrainte de la pose et l'avertissement muet de cet humble instrument de travail qui semblait dire: Je suis là... pourquoi ne promènes-tu pas sur moi tes doigts que je n'ai jamais vus si paresseux.

Et alors Robert parlait... Il disait à Reine tout ce qui lui venait à l'esprit... Il lui racontait sa vie... ses batailles contre son père... sa persévérance à vouloir... sa victoire... Et puis ses espoirs d'avenir... et puis ses ambitions... ses rêves...

Et il s'animait à la voir écouter, attentive, intéressée... Il s'émouvait à la sentir émue...

Cette émotion qu'alors il éprouvait lui-même le faisait parfois s'arrêter... Et il restait quelques instants, silencieux, à contempler ce visage de blonde au teint de lait, qu'il trouvait plus charmeur encore quand il le regardait plus longuement...

Il la surprenait alors — quand il oubliait de parler pour se perdre dans cette contemplation qui ressemblait aussi à un culte muet rendu à sa beauté à sa grâce, — il la surprenait à rougir tout à coup, comme si elle s'était aperçue que son regard n'était plus uniquement le regard du peintre...

Et à ce jeu dangereux et charmant, Robert perdait peu à peu son sang-froid.

Il ne se demandait pas où il allait... il se laissait aller.

Il avait, en face de ce printemps en fleur, une flambée de jeunesse ardente... il s'en affolait, il s'en grisait...

Oui, il devenait follement amoureux.

. .. .

Ce jour-là, depuis plusieurs heures, la seance se prolongeait.

Un après-midi chaud, lourd, pendant lequel, cependant, il avait eu un bel élan de travail, un grand bonheur d'exécution... oui, pendant lequel il était parvenu à fixer sur cette toile plus et mieux encore que cette peau laiteuse, que ces yeux de douceur, que ces cheveux d'ambre... pendant lequel il avait surpris, il avait dérobé, pour l'immobiliser sous son pinceau, — quelque chose de ce qui mettait aux lèvres de Reine ce sourire alangui... quelque chose de ce qui soulevait doucement sa jeune poitrine.

Il était presque content de l'oeuvre qui devenait vivante...

Tout à coup, d'un geste brusque, il jeta sa palette dans la boîte à couleurs.

— Assez... Je n'ose plus... je suis las... je perdrais ce que j'ai fait naître... A demain... Allons nous promener voulez-vous?

— Mais... C'est que je n'ai rien fait aujourd'hui...

— Je vous en prie.

Elle le sentait fatigué, fiévreux... énervé comme le sont tous ces sensitifs après un effort où ils ont tendu à l'excès les ressorts de leur énergie...

Il attendait presque anxieusement sa réponse.

Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois qu'ils seraient allés ensemble.

Lui, qui connaissait si bien le pays, — jusqu'au moindre rocher éboulé sur la haute prairie, — il l'avait, plusieurs fois déjà, menée voir quelque joli coin de verdure et d'ombre dont, par hasard, on venait de parler...

Et, cette fois encore, cédant à son désir:

— Allons, fit-elle en souriant, allons faire un péché de paresse...

— Le péché, murmura-t-il, le péché, je le prends pour moi...

Et ils partirent.

Plus encore que tout à l'heure, le temps était pesant.

Là-bas, sur cette crête approchée qu'on appelle la Cornouse, quelques gros nuages roulaient lourdement, poussés vers le nord.

Cependant aucun souffle d'air, sur le haut plateau, n'avait encore fait frissonner les gramens en fleur et les tiges des folles avoines.

— Où allons-nous? demanda-t-elle après quelques pas de marche silencieuse.

— Que sais-je, fit-il d'une voix oppressée... Devant nous... au hasard des sentiers... tenez, là-bas, au bord de la Vernaison.

La Vernaison, c'est ce ruisseau .. ce torrent déchaîné parfois, qui, du Vercors à Pont-en-Royans, s'est creusé, dans la montagne, cette chaotique fissure que longe la merveilleuse route des Goulets.

Rien de terriblement grandiose comme cet enfer rocheux qui s'enfonce entre deux failles géantes, parfois taillées à pic, parfois éboulées en cataclysme cyclopéen — parfois creusées en cavernes inaccessibles, — pendant qu'un peu plus loin, le torrent rassréné coule, — comme pour reprendre haleine, — sur quelque lit de sable fin où viennent baigner les végétations séculaires de la montagne.

Ces gorges de la Vernaison, — ces Goulets c'est l'attrait redoutable de ce pays au sol convulsé.

C'est là, quand on quitte la route banale des touristes, qu'on trouve les coins perdus les plus émouvants — les plus délicieux aussi.

C'est là qu'allait tout droit la fantaisie énervée de Robert, — pendant que Reine lui disait timidement:

— Et ces nuages, là-haut, sur la Cornouse, ils ne vous font pas peur?

Il haussa les épaules, en souriant de son sourire enfiévré:

— L'orage?... Mais voyez donc, il s'en va vers le nord-est... vers le massif de la Chartreuse...

Et il se reprit à marcher.

Mais il parlait, à présent.

Il parlait beaucoup... comme pour s'étourdir lui-même... comme pour ne pas écouter les voix ardentes qui faisaient tapage dans sa tête et dans son coeur. Et cependant... malgré lui... inconsciemment... il en revenait toujours à cette idée fixe, à cette hantise:

Il était indépendant. Il ne reconnaissait

à personne le droit de lui tracer sa vie.

Contre sa volonté s'était, un jour, brisée une autre volonté qui, d'abord, s'était élevée inflexible: la volonté de son père...

— Ah! quand on veut... quand on veut fermement, rien n'est impossible...

Et alors il disait à Reine qui l'écoutait, toute oppressée à présent, il lui disait cette joie de l'artiste qui ne relève d'aucune convention mondaine... d'aucune tradition sociale.

...De l'artiste qui est libre de vivre comme il l'entend... de cueillir son bonheur où il sait qu'il le trouvera... sans que jamais, pour lui, ce bonheur conquis devienne un obstacle... une gêne... un regret...

Et il se laissait aller peu à peu à des question ardentes:

— Et vous... votre pensée ne s'évade donc jamais de cette vie que vous subissez. Ah! avec trop de résignation... avec pas assez de révolte?...

Elle hocha la tête:

— Me révolter!... A quoi bon?.. Sinon à me donner le dégoût de l'existence qui est la mienne et qui ne peut pas changer.

— Et pourquoi donc ne changerait-elle pas?... Vous avez dix-huit ans... Vous êtes jolie et vous le savez bien... Vous avez tout ce dont seraient fières les plus intelligentes, les plus affinées... Et vous vous résignez... sans lutte... à vivre d'une vie que le hasard bête et cruel à fait vôtre... d'une vie à laquelle rien... ni votre naissance, ni votre éducation ne vous destinaient... Vous l'acceptez, cette vie... Vous ne vous irritez pas... vous ne vous révoltez pas... Jamais?

— A quoi bon, répéta-t-elle en soupirant... Ne suis-je pas encore bien heureuse de l'avoir trouvée, cette vie-là qui, au moins, est à peu près assurée.. qui me laisse, moi aussi, indépendante dans ma pauvreté et mon isolement? Ah! si vous saviez comme, au contraire, je devrais remercier le bon Dieu de me l'avoir donnée... Si vous saviez à quelle existence elle succède...

— Je le sais, fit-il à voix basse. Vous étiez tombée chez d'abominables gens.

—Non... Il se faut rien exagérer, mais chez une parente dure aux autres comme elle l'était à elle-même...

...Mais, s'écria-t-elle en s'interrompant, vous avez été mauvais prophète... Voyez...

Elle avait étendu sa main frêle. Et quelques gouttes de pluie venaient s'y étaler, pendant qu'un premier souffle d'ouragan courbait, autour d'eux, les taillis de chênes et les merisiers sauvages.

Au même instant un éclair avait fendu la nue — suivi d'un sourd grondement.

— C'est la pluie!

— C'est l'orage!

Oui, c'était l'orage qui arrivait soudain, sur une saute de vent.

L'orage, tel qu'il s'abat là-haut, sur les prairies alpestres... L'orage qui, pendant une heure, déversera ses cataractes, pulvérisant sous ses foudres mortelles les sapins centenaires et les rochers de granit... gonflant, en quelques moments, les ruisseaux devenus des torrents, — et puis, aussi soudainement qu'il s'est déchaîné, se dissipant aux rayons d'un soleil qui reparaît plus éblouissant...

Robert eut, autour de lui, un regard d'inquiétude. Ils étaient loin de toute habitation... Il fallait pourtant se mettre à l'abri...

— Oh! fit-il en se souvenant, la grotte de l'Anglais...

On l'appelle ainsi, cette petite excavation, parce que, jadis, un touriste qui escaladait le rocher pour y cueillir quelque plante alpine avait glissé et, dans sa chute, s'était cassé la jambe.

Il avait pu se traîner dans la grotte, et, pendant près de deux jours, il y avait at-

tendu les secours qui lui étaient arrivés.

Elle s'ouvrait, là, tout à côté, sur le lit du torrent...

Et Robert, prenant instinctivement la main de Reine, hâta le pas...

Enfin... Ils y pénétraient... Il était temps.

L'orage, à présent, se déchaînait dans toute sa violence, cinglé, aux quatre coins du ciel, de ces éclairs en zig-zag qui éblouissent de leur flamme livide... ébranlant la montagne de ces tonnerres qui éclatent comme les coups d'une formidable mousqueterie, secs, brisants, terrifiants... pendant que d'autres tonnerres plus lointains grondent interminablement en roulant à travers les échos des gorges profondes.

Et dans ce tumulte des éléments, dans cet air chargé, saturé d'électricité, sous cet abri hasardeux... voilà qu'il l'avait prise dans ses bras affolée.

Eh! oui, pour la protéger... pour lui donner la sensation, l'illusion d'un abri plus sûr.

...Oui, pour calmer son épouvante...

Mais, pendant que la montagne et le ciel se convulsaient en un spasme embrasé, il avait senti, lui, au contact nouveau — inconnu — de cette blonde fille que seuls, ses yeux jusqu'alors avaient atteinte, — il avait senti s'allumer en ses veines une fièvre... Ah! nouvelle aussi... inconnu... ardente.

Dans la demi-obscurité de cette voûte de rocher, par derrière le rideau de cette trombe qui se déversait en une nappe infranchisable, voilà qu'il éprouvait, à présent, une autre ivresse: ce coeur oppressé palpitait contre son coeur... Ces cheveux d'ambre effleuraient ses lèvres... Ce parfum de jeunesse en fleur le grisait...

Et dans un grand cri de désir... de crainte... d'espoir... de folie:

— Reine, je vous aime... Reine... avec vous ce serait le bonheur de toute la vie... Je le veux, ce bonheur... Je l'aurai... Reine, ma bien-aimée... ma femme, voulez-vous?

Dans cette affolement de la nature entière, elle perdait aussi la raison...

Et puis, elle était femme... elle avait dix-huit ans... Sa jeunesse, en un confus tumulte, réclamait sa part de joie... d'amour ...d'épanouissement...

Sous l'étreinte de ces bras impérieux et tremblants, elle avait tressaili d'une terreur jqui était aussi un délice...

Elle ne s'arracha pas à l'étreinte délicieuse, elle ne résista pas à la violence exquise.

Et très pâle... d'une voix indistincte:

— Est-ce vrai?... bien vrai?... Votre femme.

Follement, il redit:

— Ma femme... ma femme adorée... je t'aime!...

Et elle n'eut pas la force de refuser ses lèvres au baiser qui la fit défaillir.

Ce fut une minute de divine accordaille...

.. ..

Encore enivré de l'ardente et chaste caresse où il avait bien senti qu'elle donnait son âme, il répétait à présent... il répétait doucement, — pendant qu'ils n'entendaient pas gronder l'orage, pendant qu'ils ne se souciaient plus des éclairs foudroyants le rocher sur leurs têtes, — il répétait, dans toute la sincérité de sa fièvre ardente:

— Je vous aime... vous serez mienne... jamais une plus adorée n'aura apporté avec elle plus de joie infinie... Je vous aime... je veux que vous m'aimiez... C'est ma vie qu'à présent vous tenez entre ces petites mains que j'adore... Dites-moi... par grâce... Dites-moi, si je vivrai...

Elle balbutiait en frémissant:

— Votre père...

— Ah! Quand il aura vu que vous êtes la jeunesse, le charme... la pureté...

— Je suis une si pauvre fille...

— Ne serai-je pas riche, moi, pour tous les deux?

— Une ouvrière...

— ...Comme la princesse errante, obligée, un jour de vivre de son fuseau... Ah! si vous m'aimiez, qu'importe le reste...

Et elle, en un élan de tout son coeur:

— Comment pourrait-on ne pas vous aimer!

Ils eurent necore une étreinte affolée.

Mais voilà que la nue, à ce moment, s'entr'ouvrait en une déchirure d'azur: ,

— L'orage a passé... partons... partons, balbutia-t-elle.

— Ah! pas avant de m'avoir juré...

Elle le regarda avec des yeux éperdus.

— Que voulez-vous donc que je vous jure...

— Que vous m'appartiendrez... que vous aurez foi en ma promesse... en mon amour, que vous ne vous reprendrez pas plus que je ne veux me reprendre moi-même... Ah! cela, jurez-le-moi.

— Je vous le jure, Robert.

.. ..

Laa déchirure d'azur était devenue une immense éclaircie de bleu céleste. Le soleil mettait des scintillements à toutes les feuilles des merisiers et des chênes, d'où tombait une pluie de perles diamantées.

Par la prairie, toute perlée aussi, ils regagnèrent la maison.

La main dans la main... joyeux, oui, d'une joie de fièvre..., — mais oppressés, l'un et l'autre, d'un souci que leur sourire es sayait en voin d'oublier.

Et quand ils arrivèrent, Thérèse, qui, sur sa porte attendait toute inquiète:

— Mais, vous êtes fous!... D'où venez-vous? Dans quel état vous êtes-vous mis?

...Mais non, faisait-elle aussitôt, tout étonnée, ils ne sont pas mouillées. Où étiez-vous donc?

— Dans la grotte de l'Anglais.

— Enfin, ce n'était pas bien loin...

— Il nous a semblé, pourtant, fit Robert avec un sourire bizarre, que nous avions fait tant de chemin... N'est-ce pas, mademoiselle Reine?...

Elle ne lui répondit que par un regard... troublé comme son âme... pendant que la vieille:

— Ah! Parisiens!... A deux pas, vous vous croyez au bout du monde. Enfin, j'ai pensé à rentrer le portrait, moi. Sans ça, il serait joli, à cette heure!...

Il y eut alors quelques jours qui passèrent comme une hallucination de rêve.

A la voix de la raison, qui leur criait à tous les deux: "Vous marchez en pleine folie", la voix de leur jeunesse enivrée répondait, plus vibrante, — ah! surtout bien mieux écoutée: "Nous voulons être heureux; nous allons où le bonheur se trouve..."

Et si, pendant les heures solitaires de la nuit, ils se demandaient — lui, avec inquiétude, elle, avec épouvante, — s'ils n'allaient pas au contraire, droit sur l'obstacle où se brisent les volontés... où s'évanouissent les rêves, — dès que venait le jour, dès qu'ils se revoyaient, dès que, dans le vieux jardin, sous l'abri des pommiers inclinant leurs branches vermeilles, le portrait, le bienheureux portrait redevenait un prétexte à leur cher isolement, il reprenait à nouveau, lui, courage et confiance... elle retombait à nouveau, elle, sous le charme de la veille...

Et c'est encore, c'est toujours leur rêve qu'ils revivaient... leur rêve, dont ils n'é-

taient pas éveillés lorsque, quelques jours plus tard:

— Je pars... je pars aujourd'hui, lui dit-il en la revoyant au matin.

— Déjà!

— Ah! plus vite parti, plus vite de retour.

— Vous allez à Paris...

— Oui... voir mon père. Dès mon arrivée vous aurez des nouvelles...

— Vous ne pouvez pas m'écrire... Thérèse connaît votre écriture... Que dirait-elle que penserait-elle en me remettant ce que je ne pourrais pas lui lire...

— Ah! Reine, dès que ce sera partie gagnée, vous n'aurez plus rien à lui cacher. Pendant la bataille — qui durera quelques jours sans doute,— je trouverai bien un moyen de vous faire savoir... Vous verrez... vous verrez...

Le jour même ils se disaient adieu.

—Non, pas adieu, murmurait-il passionnément, pas adieu... au revoir... au revoir, bientôt.

Et il était parti, laissant Reine dans un affolement d'attente angoissée... pendant que la mère Collomb, qui ne se doutait pas de la vérité, à coup sûr, mais qui avait fait bien des remarques et qui avait vu bien des choses; qu'ils s'imaginaient peut-être lui avoir admirablement cachées:

— J'aime autant qu'il soit loin, se disait-elle en regardant, du coin de l'oeil, Reine, à son métier, s'arrêter, le regard perdu... comme suivant par la pensée un voyageur lointain... Il contait fleurette à cette petite... et ça ne pouvait amener à rien de bon. Quand il reviendra, l'année prochaine, il y aura beau temps qu'une autre amourette lui aura fait oublier celle-là... et que la petite, — qui est une brave enfant, — rira de ce qui la chagrine à cette heure.

Et elle disait à Reine, avec une imperceptible nuance de malice involontaire:

— Allons... nous voilà redevenues tranquilles. La dentelle va recommencer à marcher... Et vous avez maintenant un beau portrait dans votre chambre.

.. ..

Cher portrait! n'était-il pas le témoin des serments échangés?... Ne restait-il pas ici comme une incessante... comme une vivante promesse?

C'était à présent la joie de Reine, — sa joie infinie, unique — de monter dans sa chambre... à chaque instant... sous n'importe quel prétexte... de venir devant cette créature blonde qui lui souriait en semblant la suivre du regard — et de lui dire, comme à une silencieuse amie:

— Tu es plus jolie que moi... je le sais bien... Je n'ai pas de si beaux yeux... je n'ai pas ce ravissant sourire... Mais tu me rappelles qu'il me voyait ainsi... et que s'il m'a vue jolie comme toi, c'est qu'il m'aimait... c'est qu'il m'aime.

Et bien vite elle se sauvait reprendre sa tâche interrompez... sa tâche qu'elle poursuivait, toujours plus perdue en une pensée lointaine...

Et si la mère Collomb lui demandait alors:

— Mais qu'avez-vous donc, Reine?... Vous ne dites plus rien... Il n'y a pas quelque chose qui vous ennuie, au moins?...

— Oh! non... je vous jure... répondait-elle avec une soudaine rougeur qui lui faisait hocher la tête à Thérèse:

— Allons... allons... c'est tant mieux qu'il soit parti... Elle y pense trop... Et puis, elle est bien pardonnable, la pauvre petite: il est si gentil, mon Robert!

XII

Cependant, huit jours avaient passé. Quarante-huit heures après le départ de

Robert, la mère Collomb avait reçu de lui une lettre que, naturellement, elle avait lue et relue à haute voix... et où se trouvait cette phrase: "Dites à Mlle Reine que si les oreilles lui tintent, il ne faudra pas qu'elle s'étonne, parce que, forcément, on va beaucoup parler d'elle ici..."

Et Thérèse:

— Pardi... Quand il racontera à M. Prével qu'il a fait votre portrait... C'est ça qu'il veut dire, bien sûr.

— C'est cela... sans doute, avait-elle répondu, en faisant, pour rester calme, un effort immense. Mais elle pensait, toute palpitante:

— Je sais, moi, ce que signifie cette phrase: C'est notre destinée qui se joue...

Et puis... après cette lettre, plus de nouveau, plus signe de vie... plus rien... pendans cinq jours!...

Etait-ce un heureux... était-ce un funeste présage?...

Lorsque, le lendemain du cinquième jour, le lendemain matin, — quelle anxiété! quelle terreur! — voilà que Reine était à travailler dans le jardin, sous les vieux pommiers, à la place où, maintenant, tout le jour, elle venait s'isoler.

Elle entendit, dans la maison, de grandes exclamations:

— Monsieur Prével!... s'écriait la mère Collomb. Une voix d'homme répondait. Et presque aussitôt on venait de fermer la porte qui donnait dans le jardin.

Et pendant une heure au moins — un siècle — elle était restée là... n'osant remuer... n'osant presque respirer... comme l'accusé qui attend l'arrêt...

Monsieur Prével!... Le père de Robert!

Que faisait-il là? Que disait-il, que demandait-il à Thérèse?

Pourquoi était-il venu?

Pourquoi? Eh! pour elle, c'est certain... rien que pour elle!

Qu'apportait-il donc? la guerre ou la paix?

Ah! c'était atroce, cette incertitude qui tenait sa vie suspendue.

Et c'est avec un vrai soulagement de ses nerfs follement exaspérés qu'elle entendit la porte se rouvrir... et la mère Collomb d'une voix singulièrement grave... sévère... courroucée:

— Tenez, monsieur Prével, la voilà.

Elle la montrait à un grand vieillard qui s'avança alors, silencieux, raide...

Un vieillard qu'elle n'osait déjà plus regarder, mais dont, en un éclair d'angoisse, elle avait eu le temps de voir les cheveux gris, le visage rasé... et surtout les yeux qui brillaient sous d'épais sourcils restés noirs.

Il s'était avancé jusqu'à elle.

— Je suis, fit-il, sans autre préambule, je suis le père de Robert Prével.

— Monsieur... balbutia-t-elle.

— Je vous prie de m'accorder quelques instants d'entretien.

Il avait pris une chaise qui était là... celle où Reine déposait le coussin qu'en ce moment elle avait sur les genoux.

Et, couvrant la jeune fille d'un regard aigu:

— Je suis venu de Paris uniquement pour cela. J'ai fait promettre à mon fils qu'il ne vous écrirait pas avant que je ne vous eusse vue. Je suppose qu'il a tenu sa parole?

— Il l'a tenue, oui, monsieur, répondit-elle d'une voix à peine distincte.

Il la regardait toujours... avec une expression bizarre de son visage attentif: défiance... compassion peut-être... hostilité à coup sûr.

Mais, brusquant son attaque.

— Je vais tout droit au fait. Vous êtes une honnête, très honnête jeune fille; vous appartenez à une honorable famille. Vous

êtes pauvre... Dieu me garde de vous le reprocher... et vous avez pris avec mon fils des engagements qui, de sa part et de la vôtre étaient une première faute. Des enfants respectueux ne s'engagent pas sans avoir au moins demandé l'assentiment du chef de la famille.

— Monsieur...

— Je continue. Vous ne connaissez mon fils que depuis moins d'un mois. Vous ne savez de mon fils que ce que sa nourrice a pu vous en dire... ce qu'il a pu vous en confier, en somme fort peu. C'est donc encore un inconnu pour vous, de même que pour lui vous êtes une inconnue.

...Vous avez éprouvé l'un pour l'autre un sentiment qui est naturel entre deux jeunes gens, lorsque la jeune fille est jolie et bien douée, et lorsque le jeune homme a, de son côté, les qualités brillantes de Robert. On appelle cela de l'amour. On a tort, parce que l'amour est un sentiment bien autrement profond et venu de loin. J'entends: l'amour qui doit durer toute la vie, qui doit résister à la vieillesse, à la maladie, à la satiété, à la découverte fatale de toutes les imperfections, de toutes les misères qui enlaidissent, qui amoindrissent les plus séduisantes comme les plus épris. Il faut donc appeler votre sentiment à vous de son vrai nom: une inclination vive, un désir de tendresse et de joie, tel qu'un autre, tout aussi bien vous l'eût inspiré — tel qu'un autre, demain, vous l'inspirerait, aussi vif peut-être.

— Monsieur!...

— Laissez-moi achever. Je vous fais entendre un langage pénible. Ce n'est pas par antipathie, ce n'est pas par cruauté. Je ne suis par un homme méchant, et je ne saurais être votre ennemi. Mais voici pourquoi je vous dis tout cela:

...Mon fils — dont vous ne savez que si peu de chose — est un sensitif, un impulsif, un artiste. Il a du talent, il a des ambitions... très hautes. Comme tous les artistes, il a un désir de succès... fiévreux, éperdu. Une vie de bonheur intime lui paraîtrait un enfer, s'il fallait l'acheter au prix d'un amoindrissement, d'une déchéance, d'une déroute artistique. Entre l'angoisse de la bataille et la joie du foyer, il n'hésiterait pas: il choisirait la bataille incertaine et douloureuse. Et le jour où un entraînement passager l'aurait condamné à cette joie, cause et signal de sa déroute, il la détesterait... et celle aussi qui la lui aurait apportée.

— Ah! vous le calomniez!

— Non, mais je le connais, moi. C'est parce que je le connais que j'ai cédé à son désir quand il a voulu se jeter dans la mêlée; je savais que jamais il ne me pardonnerait de l'en avoir écarté. C'est parce que je le connais que, depuis ce moment je lui facilite, de tout mon labeur, de toute ma diplomatie, sans qu'il s'en doute, les succès auxquels il tient plus qu'à moi, plus qu'à la vie... Ah! mille fois plus qu'à vous, pauvre jeune fille.

Il s'était levé. Il parlait à présent avec une autorité, une certitude surtout, dont Reine restait atterrée.

— Vous ne pouvez savoir... personne ne sait ce que j'ai déjà fait pour lui, par mon influence, par ma fortune, par les abnégations... oui... les renoncements de mon amour de père.

...Eh bien, je rêve et je prépare silencieusement plus et mieux encore. Ce dont il a besoin à présent — parce que c'est indispensable, de nos jours, à l'artiste qui ne veut pas que son talent reste ignoré, perdu, impuissant — ce sont de hautes relations dans un monde qui décide des succès et des supériorités — et qui ne les attribue volontiers qu'à ceux qu'il patronne et qu'il voit de près.

Ce monde, je veux l'y faire entrer. Je veux qu'il en fasse partie. Ce n'est possible que par un mariage.

Elle eut un sourd gémissement.

Mais lui, plus fortement encore:

— Ce mariage, je le prépare depuis que Robert est entré dans cette carrière où, s'il n'est pas des premiers, il deviendra le plus ulcéré, le plus désespéré...

... Ce mariage fera de lui l'artiste accepté, recherché, fêté. Il lui forcera les commandes de l'Etat, il lui ouvrira les portes les plus fermées... il le conduira aux distinctions honorifiques... à l'Institut... ce sera pour lui la grande fortune qui prépare la grande célébrité...

...Comment je m'y suis pris, par quel chemin j'ai passé, peu importe. J'y suis arrivé.

...C'est cet automne que j'allais le présenter à une jeune fille, — belle, non pas comme vous, mais autant que vous, — intelligente, elle aussi, qui déjà, — par mes soins, l'avait remarqué — et dont (je le connais et je sais ses foucades de jeune homme, qu'il ne pouvait vous avouer), dont, en quelques instants, il sera follement épris, comme il l'est de vous à cette heure.

...Voilà ce que j'ai préparé, parce que je l'aime aussi, moi, passionnément, immensément. Je sais que, lancé dans ce monde nouveau, non seulement il ne pourra plus vivre sous mon toit, mais que chaque jour, davantage, je perdrai quelque chose de lui... Peu m'importe. Je l'aime pour lui, et sans me demander si je serai payé de cet amour qui suffit à ma joie silencieuse et profonde.

...Et alors, je vous demande à vous: Que lui donnerez-vous à la place de ce qu'il va perdre, s'il vous épouse?... Et de quel nom faudra-t-il appeler le sentiment obstiné qui ne s'obstinera qu'à lui être néfaste?

... Vous êtes une honnête enfant. Vous comprenez la portée de mes paroles. J'y ai mis la franchise qui marque l'estime que je voudrais vous garder. Si vous aimez Robert, vous n'aurez pas la cruauté de lui ravir ce qu'il perdrait sans retour avec vous. Si vous ne l'aimez pas... Ah! que vous importe de me le rendre! Rendez-le-moi pour qu'il soit heureux du seul bonheur dont il puisse s'assouvir.

Elle ne répondait pas... étouffant mal des sanglots qui la secouaient toute entière...

Et lui:

— Je n'ajouterai pas que, de même que j'ai cédé le jour où j'ai senti son bonheur en jeu, de même je serais inflexible cette fois, sachant que c'est du malheur que je le préserve. Jamais je ne consentirai à ce mariage. Il faudrait donc commencer par la révolte... l'intervention des moyens légaux... Ah! toutes choses impies dont vous ne voudriez pas, laissez-moi le croire, affronter l'abominable responsabilité...

— Non... Non... s'écria-t-elle éperdument. Mais, est-ce que j'ai une volonté, moi! Est-ce que, depuis quelques jours, je ne subis pas un entraînement qui m'épouvante!... Est-ce que je ne me demande pas, à chaque instant, si ce rêve ne va pas devenir un affreux cauchemar. Ah! le voilà, le cauchemar... le voilà, l'effondrement! Mon Dieu! Mon Dieu... que la vie est cruelle et que je suis malheureuse!...

— Si vous l'aimiez...

— Oüi, je l'aime!...

Et elle eut un cri de révolte:

— Oui, je l'aime!... Quoi que vous ayez dit tout à l'heure, je sais que, lui aussi, il me donnait le meilleur de son coeur!... Mais vous ne pourrez pas reprocher à mon amour d'avoir été égoïste. Je le rendrais malheureux, dites-vous: Si vous m'avez menti, que votre mensonge retombe

sur vous, monsieur, qui aurez commis, pour me tromper, une action vile et lâche. Mais, si c'est vrai, cela... si je ne dois être pour lui qu'un obstacle. — Oh! vous l'avez dit aussi: un obstacle détesté. — Eh bien, son bonheur avant le mien... avant tout!... Que voulez-vous que je fasse?

— Ecrivez-lui que lorsque vous avez été seule, vous avez compris...

— Eh! il verra bien que je ne lui dis pas la vérité... et il viendra savoir pourquoi je la lui cache...

— Non... il ne faut pas qu'il vous revoie. Partez alors.

— Ah! vous exigez trop!... Encore aller au hasard... encore recommencer... Mais vous ne savez donc pas?... J'étais heureuse ici... J'y avais enfin trouvé un asile... Je suis seule au monde, moi!... Je n'ai personne pour me protéger... Ah! vous le voyez bien! personne pour me défendre contre les autres et contre moi-même!... Ici, au moins, on me laissera seule, peut-être, quand vous aurez repris votre fils...

— Je sais tout cela, oui,; et ce n'est pas ce sacrifice que je vous demande, ma pauvre enfant. Ecoutez-moi.

Il était victorieux; il ne redoutait plus, désormais, cette jeune fille. La compassion, presque la sympathie, reprenaient le dessus. Et c'est avec une douceur grave qu'à présent il lui expliquait:

— Non, je ne vous demande pas de quitter la maison où Thérèse, dont il ne faut pas que vous méconnaissiez l'affection, vit avec vous, plutôt comme une parente que comme une amie. Je me reprocherais cela à l'égal d'une mauvaise action. Mais ce que vous pouvez faire, ce qu'il faut que vous fassiez, c'est ceci: Allez, toutes les deux, passer quelque temps à Gardans.

— A Gardans!...

— Oui, chez sa fille, où déjà vous avez été bien accueillie. Il est tout naturel que Thérèse aille voir ses enfants. Il ne sera pas surprenant que vous l'y accompagniez, puisque, là-bas, c'est aussi pour vous un pays familier...

— A Gardans!... où on me connaît... où on saura...

Il l'interrompit:

— Il va sans dire qu personne ne s'y doutera de la raison véritable qui vous y ramènera pour quelques jours. Thérèse, — je vous le promets, — gardera sur tout cela une discrétion absolue... Nous trouverons à ce petit voyage un prétexte plausible. Vous serez reçue avec empressement par Guibal et par sa femme... Cela, j'en fais aussi mon affaire...

Et comme il la voyait, à ces mots, rougir tout à coup... peut-être de fierté blessée:

Ah! reprit-il vivement, ne vous méprenez pas au sens de mens paroles. Je ne songe à rien qui puisse vous humilier. Je veux simplement dire que les enfants de Thérèse m'ont de grandes obligations, et que ce sera une véritable joie pour eux de m'être agréable en vous accueillant comme je veux que vous soyez accueillie...

— Mais... Thérèse... consentira-t-elle?

— Thérèse, non plus, n'a rien à me refuser. Et puis elle ne se sent pas, elle non plus, sans reproche. Elle a commis la faute de ne pas assez veiller à ce qui se passait dans sa maison. Elle saisira avec empressement ce moyen de la réparer... ce moyen qui ne lui coûtera guère, d'ailleurs, parce que je sais qu'elle sera heureuse d'embrasser sa fille, qu'elle n'a pas revue depuis assez longtemps...

— Mais, s'écria-t-elle en pâlissant... quand il viendra, lui... parce qu'il viendra, je le pressens... j'en suis sûre... quand il trouvera la maison close... Il s'informera... il me suivra... il me retrouvera...

— Non, vous ne direz pas ici, où vous allez, ni pour combien de temps vous partez. Et moi, alors, je saurai dérouter, s'il y a lieu, ses recherches. Allez à Gardans, mon enfant...

— Et... nous devrons y rester...

— Je vous ferai savoir quand vous pourrez revenir...

Et il eut un soupir de compassion en ajoutant:

— Pauvre petite... Ce sera plus tôt, sans doute que vous ne le croyez...

XIII

Le lendemain, elles partaient pour Gardans.

Non plus en passant par Die, où trop facilement on aurait suivi leur trace, mais en descendant à Pont-en-Royans, d'où la voiture publique les mena au chemin de fer, sans qu'on put savoir si elles allaient prendre le train du Dauphiné, celui de Lyon ou celui de marseille.

Elles avaient été précédées d'une lettre écrite par M. Prével aussitôt qu'après son entretien avec Reine il avait revu Thérèse.

C'est même la vieille Dauphinoise, qui du premier coup, avait trouvé le prétexte — le prétexte plausible:

— Justement, il y a, à la Chapelle, en ce moment, quelques enfants malades de la petite vérole. Mettez-en un peu plus qu'il n'en a, dites que vous avez passé par ici, que vous avez vu cette petite, toute menue, toute délicate, pas encore bien vaillante, qui allait, justement parce qu'elle n'est pas du pays, prendre le mal plus vite encore que les autres; et que vous nous avez fait faire notre paquet au galop...

— Oui, le prétexte est bon.

— Surtout si vous ajoutez que vous avez vu aussi que je m'ennuyais d'être loin, depuis trop longtemps, de ma petite...

Et la lettre du père de Robert partit le jour même pour Gardans.

.. ..

Quand Thérèse et Reine arrivèrent à la gare de Peyrargues, elles y trouvèrent Guibal, le char à bancs et le Camargue, et c'est par ces mots qu'elles furent accueillies:

— Ah! mère, une fameuse idée que vous avez eue là, d'amener pour quelque temps Mlle Laugier et de venir, par la même occasion, voir un peu comment ça va par ici.

— Et la Louison?...

— Depuis ce matin elle met la maison sens dessus dessous... Et contente aussi, elle... vous allez voir ça...

Et, clignant de l'oeil:

—Ah! mademoiselle Laugier, il y en a eu du nouveau, à Peyrargues, depuis votre départ!

Ils étaient montés dans le char à bancs, et le Camargue, de son trot de chèvre, les menait bon train du côté de Gardans.

— Oui, fit Guibal, il y a du nouveau.

— Dites vite, s'écria la mère Collomb, pendant que Reine écoutait anxieusement.

—Dabord, pour commencer par le commencement, le mariage s'est fait.

— Ah! oui, fit Thérèse, avec ce monsieur... comment l'appelez-vous donc, Reine?...

—, M. Sauvan, répondit-elle avec effort.

— Oui, reprenait Guibal, celui que Mlle Caroline appelait M. Albéric... Ah! un joli coco, M. Albéric.

— Oh! Qu'a-t-il donc fait, demanda curieusement Thérèse.

— Il s'est dépêché d'abord de mettre la main sur les cinquante mille francs que sa grande dinde de femme ne devait toucher qu'en se mariant. Elle qui perdait la boule rien qu'à regarder ce beau merle, a donné toutes les signatures qu'il a voulu..

D'ailleurs, il paraît qu'il avait fait faire le contrat de manière à être le maître de tout bazarder, si ça lui plaisait... un contrat de filou, quoi... Mais je vous dis, il lui aurait pris la peau sur le dos qu'elle aurait trouvé ça très bien, tant elle avait peur pour qu'il lui tire sa révérence et qu'il la laisse vieille fille.

— Mais... Mme Figeac?

— Eh! Il avait monté le coup à la mère, tout comme à la fille... et M. Cyprien était bien trop dans la lune pour se mêler de cette affaire-là.

— Alors...

— Alors, voilà mon homme qui se met à courir par-ci, par-là, — il a oublié d'être bête, vous savez, et il entendait faire travailler son argent, — si loin, qu'il déniche, à Lunel, une affaire... Ah! Il faut être juste, qui peut devenir superbe. Un commerce de vins, tout installé, tout achalandé, avec des magasins, des chais tout neufs ...une occasion d'avoir pour quatre-vingt mille francs ce qui en avait coûté plus de deux cents.

— Pourquoi vendait-on?

— Eh bien, voilà: le vendeur avait marché trop fort, la mévente lui avait laissé des tas de marchandises en cave. Enfin, quoi, il était acculé à la faillite. — Il fallait faire le sacrifice ou sauter. Seulement il exigeait du comptant — et l'autre, qui n'a pas un sou de chez lui, ne pouvait allonger que les cinquante mille francs de Mlle Caroline...

— Comment a-t-il donc fait?

— Oh! ni une, ni deux: Il hypothèque la propriété de sa femme pour trente mille francs.

— Mais c'est le domaine de Peyrargues.

— Eh oui, qui appartient aussi à M. Cyprien et où Mme Figeac à ses usufruits et ses droits... Vous voyez d'ici la musique que ça a fait... Mme Figeac qui saute en l'air en apprenant la chose... qui voit déjà arriver la faillite pour son gendre et la ruine pour sa fille... qui se met dans une colère épouvantable... qui traite mon Albéric de brigand, de canaille... Caroline qui se met du côté de son mari... Cyprien qui se met du côté de sa mère... Voilà quasi une bataille... jusqu'au moment où Mme Figeac leur crie qu'elle les fiche à la porte. Caroline lui réplique: Ici, nous sommes chez nous aussi bien que chez toi. Mais, Albéric prend sa femme par le bras en disant à sa belle-mère: Oui, nous nous en allons, mais c'est vous qui passerez aussi par la porte, et plutôt que vous ne pensez. — Et voilà mon Albéric qui court chez un avoué pour faire mettre en vente, ric, rac, le domaine et la maison.

— Oh!... il a fait ça!

— C'est son droit. Sa femme a sa part sur le tout. La maison, pas vrai, ne peut pas se couper en trois. Ils ne voulent pas entendre parler, non plus, de partager les vignes à l'amiable... On va tout vendre, et chacun prendra sa part en argent.

— Mais... au tribunal... ça se vendra très mal.

— Ça lui est égal, à Albéric. Après avoir prélevé les usurfruits de Mme Figeac, il y aura toujours pour lui une quarantaine de mille francs... Sans compter que les usurfruits seront alors placés en rentes sur l'Etat à quoi personne ne pourra toucher, et sur quoi il n'aura pas peur qu'on le roule. Et, de cette manière, il aura du comptant pour payer ce qu'il doit et qu'il n'a pu emprunter à longs délais, — et encore du boni pour se retourner dans son commerce... Oh! il est canaille. mais il a oublié d'être bête.

— Et... on va tout vendre?

— Les affiches sont posées sur tous les murs de Peyrargues, de Gardans, de partout...

— La maison aussi?

— La maison, les meubles, tout, je vous dis.

— Et Caroline a consenti?

— Elle est encore plus enragée que lui.

— Et Mme Figeac?

— Ça c'est le bouquet. Mme Figeac, quand on est venu faire l'inventaire des meubles et qu'elle s'est déjà vue à la rue, a pris une attaque...

— Oh! pauvre femme!

— Elle en est revenue... mais si vous voyiez dans quel état...

— Pourtant, elle demeure encore dans sa maison?

— Oui... avec M. Cyprien... Mais quand ce sera vendu... il faudra bien déménager.

— Et où ira-t-elle?

— Eh! se loger quelque part où elle vivra du revenu de ses vignes à elle, à quoi on ne peut pas toucher, comme de juste, et de la rente de son usufruit. Oh! bien sûr que je changerais encore avec elle. Mais c'est ce crève-coeur: s'en aller de sa maison.

— Mais elle ne pourrait pas racheter?

— La maison?... Ma foi, non. Elle ne touchera pas assez d'argent comptant pour ça... Et puis... elle est bien trop malade à présent pour s'occuper d'affaires... Vous comprendrez ça tout de suite si vous la voyiez... Ah! le coup l'a assommée.

— Mais... Cyprien?...

— Cyprien n'est pas fou... Avec sa part en argent, il aura de quoi vivre... Il ne va pas se mettre sur le dos cette grande baraque qui est outillée pour faire marcher un domaine qui n'existera plus... et qui se vendra, au bas mot, vingt ou vingt-cinq mille francs... peut-être davantage.

— Ah! pauvre, pauvre femme!...

— Oui, à son âge, orgueilleuse comme elle est... chassée de sa maison... chassée par sa fille qui s'est associée contre elle avec une franche canaille... Hein... je vous le disais, qu'il y en avait du nouveau!...

Reine ne répondit pas d'abord... puis, d'une voix altérée:

— Elle est seule... avec Cyprien?

— Il y a bien la mère Ribard... mais elle ne peut pas être là tout le temps: elle a un ménage à soigner, cette femme.

— Et alors... Mme Figeac...

— Eh bien quoi!... elle est dans sa chambre. Elle commence à remuer un peu son bras et sa jambe, et elle n'a plus la langue si embarrassée... Mais il faut la servir comme on servirait un petit enfant...

— Et Cyprien, alors...

— Il fait comme il peut... Mais vous voyez ça d'ici... Vous le connaissez mieux que moi...

On arrivait, juste à ce moment, au tournant du chemin qui longe, par derrière, la maison Figeac...

C'est là qu'il y a six mois, Guibal avait trouvé, étendue au bord de la route, celle qu'il conduisait, aujourd'hui, à Gardans.

Reine eut un geste brusque, — comme si elle prenait une résolution:

— Arrêtez-moi ici, monsieur Guibal.

— Ici!... Pourquoi donc?...

Arrêtez-moi, je vous prie.

Tout étonné, Césaire tira sur les rênes du Camargue; et la jeune fille sautant à terre:

—Allez-vous-en tranquillement à Gardans, fit-elle à Thérèse. Si je dois tout à l'heure vous y rejoindre, la route n'est pas longue et je la ferai sans peine à pied. Mais si vous ne me voyez pas revenir avant la nuit, ne vous inquiétez pas et ne m'attendez plus. C'est qu'ici on aura eu besoin de moi et que je serai restée dans la maison où je ne peux pas oublier qu'un jour j'ai été recueillie...

—Vous êtes une brave enfant, fit Thérèse, et vous avez raison...

...Et puis, pensa-t-elle, je l'aime mieux là, à se donner un peu de mal, autour de Mme Figeac, qu'à rêvasser toute seule chez Césaire...

—Dans tous les cas, ajouta Guibal sans émettre son opinion sur la brusque décision de Reine, dans tous les cas, vous savez, Mlle Laugier, que vous avez à Gardans une chambre et un lit tout préparés.

—Et je vous en suis bien reconnaissante. Vous ne supposez pas, d'ailleurs, que je tarderai beaucoup avant d'aller embrasser Mm Guibal. Au revoir donc... et merci encore.

—Allons, hue, Cadet!...

Et le char à bancs repartit sur la route blanche qui bordent les vignes aux pampres échevelés.

Reine le regarda s'éloigner... disparaître... Avec Thérèse, c'était aussi un peu de son rêve décevant qui se perdait dans le lointain...

Non... il ne fallait plus penser à ces choses dont l'éphémère délice ne lui avait laissé que du vide dans le coeur et de l'amertume aux lèvres...

Fini... c'était fini. Elle avait été folle un moment. Implacablement, elle avait été rappelée à la raison... C'était une déception encore... Ah! la plus cruelle de toutes. C'était, en son âme, un déchirement lamentable... Foi, tendresse, pudeur... tout était froissé... tout était douloureux... Mais elle comprenait bien à présent elle avait été folle...

Et passant sa main sur son front comme pour chasser l'obsession mauvaise, elle essaya de concentrer sa pensée sur cette maison dont le mur portait encore la trace du drame silencieux où, pauvre héroïne, elle avait—comme dans les romans d'aventures—profité de la nuit pour s'enfuir et disparaître.

Cette maison... par là on n'y pouvait entrer.

Reine prit une petite ruelle qui longe le jardin. Elle déboucha sur le boulevard circulaire,—et, résolument, elle alla à la porte massive, dont elle fit résonner le marteau.

On fut assez longtemps avant de répondre.

Enfin, elle entendit des pas—des pas qui ne se pressaient guère...

Et pendant que la sonnette d'avertissement mettait en branle son interminable carillon, la porte s'ouvrit:

—Reine. !.. Vous!...

—Oui, mon cousin, c'est moi.

Et comme il restait là, ébahi... barrant inconsciemment le passage...

—Vous voulez bien que j'entre...

—Oh! Reine... Si je veux!...

Il se précipita pour lui ouvrir la vieille salle à manger... hélas, si poussiéreuse, à présent, si encombrée de la desserte de tous ces jours passés... On voyait bien que l'oeil de la maîtresse du logis n'arrivait plus jusque-là.

Et Reine:

—Donnez-moi vite des nouvelles de votre pauvre mère.

—Ah! cousine!... je vois que vous savez déjà...

—Je sais, oui.

—Elle va un peu mieux... mais si peu!... Elle n'a pas encore pu descendre de sa chambre.

—Je m'en doute, murmura-t-elle, avec un involontaire regard à cette poussière et à ce désordre.

Et lui qui avait suivi ce regard:

—Oui, c'est bien mal tenu. La mère Ribard a déjà tant affaire à s'occuper là-haut... Et moi, vous savez, fit-il en s'efforçant de sourire, moi je ne suis pas un homme d'intérieur... On me le disait as-

sez... Et vous constatez qu'on n'avait pas tort.

—Et le médecin?

—Il assure qu'elle se remettra lentement... La paralysie disparaîtra peu à peu... Mais la pauvre ne redeviendra jamais ce qu'elle était avant cette attaque. Elle sera comme une plante qui végète... jusqu'au moment où une seconde atteinte... peut-être éloignée... peut-être prochaine...

—Oh! avec des soins...

—Oui, c'est ce qu'il dit aussi, avec des soins, du calme... on pourrait retarder... retarder beaucoup... D'autant plus que c'est une colère terrible... un chagrin plus terrible encore... qui seuls ont été cause...

—Eh bien! si ce chagrin ne se renouvelle pas... Si on lui évite cette colère...

—Ah! la pauvre femme!... vous savez bien, puisque vous êtes au courant de nos malheurs... vous savez bien ce qui va se passer dans huit jours...

—La vente...

— Oui, la vente au tribunel de Nîmes. Où allons-nous aller?... Qu'allons-onus faire?

— Comment?... vous n'avez pas encore pris un aprti.. loué une maison?

—J'en ai deux ou trois en vue... Je n'ai rien terminé.. J'ai peur de mal choisir... Demander conseil à ma pauvre mère, c'est l'exaspérer... Et puis, tout cela, voyez-vous, me fait perdre la tête.. Je sais bien, il faudrai que je me remue...

...Ça déjà, c'est une affaire pour moi, faisait-il en souriant malgré lui... et, dès que je sors de la maison, je sens que rien n'y va plus marcher... La mère Ribard est une vieille bête... Maman... Ah! la pauvre... elle devient exigeante comme une enfant... Il faut toujours quelqu'un auprès d'elle...

Reine l'interrompit:

—Mon cousin, c'est pour cela que je reviens.

—Vous... revenez!...

—Oui. Vous avez besoin d'une femme qui vous soit toute dévouée... qui connaisse bien votre pauvre malade... avec qui votre mère ne se gêne pas... de qui elle puisse exiger tout ce dont elle a besoin ou envie... en qui elle ait un peu de confiance... Eh bien! menez-moi vers elle... Dites-lui que je viens lui demander pardon...

—Oh! non, Reine, non, ce n'est pas cela que je lui dirai... Venez... venez... Ah! je suis sûr qu'avec vous la bonne chance va renaître...

Il l'avait prise par la main.

A grandes enjambées—mais oui, presque rapidement—il la conduisit,—il l'entraîna—dans le vieil escalier de pierre...

Et ouvrant brusquement la porte du premier étage:

—Maman!... Tiens, vois: S'il y a des gredins, il y a aussi des anges du bon Dieu. Elle te sait dans la peine, celle-là, et elle revient... elle revient pour te soigner... pour te guérir... Mais embrasse-la donc... pour toi et pour moi... embrasse-la... bien fort...

La malade se souleva péniblement sur le fauteuil où elle s'assoupissait, flasque, écroulée... avec, à présent, des bajoues pendantes... des yeux éteints...

Et d'une voix courte... essoufflée... pendant que de ces yeux sans flamme deux larmes jaillissaient sur ces joues dont le hâle avait étrangement jauni:

—Ah! pechère... que viens-tu faire ici, pauvre de toi!... C'est la maison du malheur!...

— J'y vois que vous avez besoin de moi, ma cousine... Et tant que je pourrai être utile... je voudrais que vous permettiez d'y rester auprès de vous...

—Nous n'y resterons longtemps ni l'une ni l'autre, murmura la grosse femme en tendant avec effort ses bras—hier encore inertes——pour attirer à elle l'enfant à qui elle disait à présent—et dans un élan d'admirable inconscience:

—Oui, tu sais bien que moi, je t'aimais...

Et aussitôt, elle commença, de sa voix éteinte et essoufflée, à ânonner, à rabâcher, à bredouiller sa plainte... toujours la même,—car il n'y avait plus qu'une hantise dans son cerveau embrumé par l'apoplexie: la hantise de cette humiliation... de cette honte... de cette déchéance:

—Ils me chassent de chez moi.... Ils me jettent à la rue... comme une mendiante. Oh! boudiou!...

Déjà, en lui répondant tout ce qu'elle pouvait trouver pour la réconforter un peu, Reine commençait à mettre de l'ordre dans la chambre.

—Ah! faisait la malade, ce n'est plus arrangé ici comme de ton temps, pauvres de nous!

Et Cyprien voyant les deux femmes occupées à présent l'une avec l'autre... l'une de l'autre—Cyprien disait tout bas à Reine:

—Cousine... ne la quittez pas... Je sors... Enfin, il y a quelqu'un ici... Et moi, je vais voir... à me retourner... à prendre un parti, comme vous disiez... Quand je pense que c'est dans huit jours!

Et il s'esquiva en poussant un grand soupir—parce que, lui aussi, il avait un rude crève-coeur:

Partir d'ici... de la vieille maison paternelle... la voir passer en des mains étrangères... et cela, juste au moment où y rentrait,—comme dans l'arche,—la petite colombe aux ailes blanches apportant le rameau d'olivier...

Ah! gueuse de Caroline... Canaille d'Albéric...

Et il maugréait en enfonçant furieusement son chapeau sur sa tête:

—Dire que c'est moi qui ai amené ce gredin dans la maison!... Oui... un beau chef-d'oeuvre que j'ai fait, ce jour-là!

XIV

Pendant que la malade, hélas! toujours difficile et gémissante, ronronnait sans trève sa plaintive hantise,—pendant que Reine, redevenue aussitôt la petite ménagère active, adroite, qui veille à tout, qui remet tout en place, semblait se multiplier dans la vieille maison en désarroi,—Cyprien passa ces huit jours en une agitation de fièvre à lui jusqu'alors inconnue.

Dans le jardin où les lierres s'épanouissent en arbres aux baies bleuâtres, où les rosiers Banks plient sous le poids des roses géantes greffées par le grand-père, on le surprenait à parler tout seul, en arpentant les allées envahies par les buis centenaires.

Il oubliait—tant il était préoccupé,—de rallumer, bout à bout, ses éternelles cigarettes. La voix des cigales ne le ravissait plus... et peu lui importait à présent ce que disent les nuages qui s'en vont... là-bas... du côté de la mer...

Il avait des gestes nerveux... il s'arrêtait... il repartait brusquement... en accélérant son allure!... C'était un autre Cyprien...

Et il ne redevenait lui-même,—le Cyprien d'autrefois, un peu balourd... toujours timide,—qu'aux moments où, sa mère assoupie, il se retrouvait seul avec Reine dans la vieille salle à manger remise en ordre, à présent, comme le reste de la maison... la salle à manger où les quatre marines de M. Joseph Vernet prenaient des allures désolées d'amis qui viendraient dire un éternel adieu.

Allors... il rougissait... il pâlissait... il ouvrait la bouche comme s'il allait parler... il ne parvenait à rien articuler... et il n'y avait d'éloquence que dans son regard, son regard de myope qui brillait derrière son lorgnon et qui s'attachait étrangement à suivre cette jeune fille blonde qui allait et venait dans la grande salle toujours un peu obscure...

Et puis, dès que le hasard faisait les yeux de Reine rencontrer des siens, il se détournait, comme pris en faute... et bien vite, il se décidait à quelque inoffensive attaque. Comme celle-ci:

—Eh bien! maman?...

—Elle dort.

—Et vous... vous vous tuez de peine.

—Mais non.

—Je vois bien... Et puis vous vous ennuyez dans cette maison si triste... Il y a des moments où on croirait que vous avez aussi un chagrin...

—Non. Il n'y a ici que le chagrin de votre mère qui me fait de la peine... c'est bien naturel.

Et elle interrogeait vite à son tour pour ne pas laisser la causerie s'engager sur ce terrain brûlant...

—Et vous... avez-vous trouvé, cette fois?

—Une maison?...

Il eut comme un effort... comme une résolution décidément prise.

—Oui, j'ai trouvé.

—Où cela?...

—Tout près d'ici.

—Et un mobilier?

—C'est meublé.

—Alors... quand pourrons-nous y aller?

—Ce n'est pas tout à fait prêt encore.

—Mais après-demain... Songez donc!...

—C'est la vente, oui... J'y songe, Reine... je songe à tout.

Et, cette fois encore, avec ses allures nouvelles, il était brusquement sorti... sans dire où il allait... sans donner à Reine d'autre renseignement sur cette maison, tout près d'ici... et qui était meublée.

Et puis la journée du lendemain se passa encore pour Cyprien en courses affolées...

Et puis le jour arriva... le jour fatal. Depuis le matin, dans le fauteuil où elle vivait à présent, écroulée, la malade s'agitait en un état de surexcitation que Reine ne parvenait pas à calmer.

—C'est aujourd'hui... c'est tout à l'heure que je serai chassée de chez moi... jetée à la rue...

—Ma cousine... Cyprien a pourvu à tout... Il ne vous en dit rien parce qu'il voit que cela vous déplaît... Mais il s'occupe de vous installer... avant ce soir.

—Où?...

—Il a trouvé une maison...

—Quelle maison?

—Tout près d'ici...

—Non... pas ici... je veux aller loin... très loin... Je ne veux pas rester à Peyrargues... je ne veux pas qu'on me plaigne...

...Et puis, ajoutait-elle de sa voix essoufflée, me plaindre... ce serait de la moquerie... Ils me détestent tous, ici... Ils sont trop heureux de mon malheur... Je ne leur donnerai pas le plaisir de jouer la comédie... Cyprien... où est-il?

—Il est parti ce matin...

—Pour où?

—Pour Nîmes.

—Il y est allé!... oh! il a eu le coeur!

—Il faut bien qu'il surveille vos intérêts et les siens, ma cousine.

—Lui!... il n'est bon qu'à se laisser tondre la laine sur le dos... et à moi aussi... Lui... pourvu qu'il fainéante par les chemins, qu'est-ce que ça lui fait d'être un

vagabond ou un homme respecté?... Lui... Qu'est-ce que ça lui fait qu'on nous chasse de la maison où, depuis plus de cent ans, les Figeac se succédaient de père en fils?... Lui... il mourra dans la peau d'un mendiant... Lui...

Elle s'interrompit. Le carillon de la porte d'entrée résonnait bruyamment.

—On a ouvert... Qu'est-ce qu'il y a?...

—Je vais voir, ma cousine.

C'était Cyprien.

Cyprien, tout en moiteur de fièvre... les yeux un peu égarés—comme à ceux qui ont commis quelque méfait ou accompli quelque acion héroïque... Cyprien, qui s'engageait aussitôt dans le vieil escalier, en se contentant de dire à Reine:

—Venez.

Et quand il eut ouvert la porte de la chambre de sa mère:

—Eh bien, c'est fini, fit-il en s'essuyant le front.

La malade, écroulée dans son fauteuil, eut un sourd gémissement:

—A la rue!...

Mais lui—embarrassé, maintenant, comme s'il apportait d'autres pires nouvelles:

—Eh! non, maman... puisque... tu restes ici.

Elle eut un tressaillement de ses bajoues:

—La vente... on l'a donc remise?...

—Mais non... c'est fini... tout est fini... et alors, moi... j'ai acheté...

Elle se souleva brusquement... ses yeux éteints lancèrent un éclair:

—La... la maison?...

—Oui, maman...

—Toi!...

—De cette façon... je me suis dit que ça arrangerait tout... et alors, pour les meubles...

—Les meubles aussi!...

—Eh bien, oui. J'ai vu l'avoué des autres... Je ne t'avais pas dit, mais on devait venir ici demain pour cette vente-là... Alors... je lui ai fait comprendre... Il a eu plus de bon sens que ce... ce Sauvan... Il lui a parlé... et j'ai payé finalement les meubles au prix de l'inventaire.

—Et... ils sont à toi!

—Oui, maman...

—Mais... malheureux... ça te revient tout ça...

—A pas loin de trente mille francs.

—Et qu'est-ce qui va te rester, sur ta part, quand tu auras payé cette somme?...

—Pas lourd... peut-être une dizaine de mille francs... Mais, enfin, on s'arrangera toujours... Moi, personnellement, je n'ai pas besoin de grand'chose... et je sais bien que, chez toi, puisque te revoilà chez toi, j'aurai toujours une place à table

Une larme roulait sur la joue de la malade...

—Tu as fait ça... toi...

—Ah! s'écria Reine, vous êtes un brave coeur, mon cousin...

Il devint rouge de plaisir.

—Vous trouvez que j'ai eu une bonne idée?...

—Si je trouve! Et votre mère, donc!...

Elle se tournait vers la grosse femme:

—Eh bien, cousine, vous y êtes, chez vous, vous y restez... vous n'avez plus d'inquiétude'.. Il n'y a plus qu'à guérir vite, maintenant.

— Oui... oui... faisait Mme Figeac, en pleurant toujours.'. il faut guérir... parce que, si je n'étais pas là, tu vois... il y a de quoi trembler; des coups pareils... sans rien dire... trente mille francs... Il n'a jamais su la valeur de l'argent... tu vois. Il ne la sait pas encore!...

—Mais il vous rend votre maison... que vous regrettiez si fort... Ah! c'est bien, mon cousin... c'est bien ce que vous avez fait là.

—Ça n'empêche pas, murmura-t-il en hochant la tête, qu'elle me dirait presque que j'ai agi comme un étourneau...

—Mais non... elle est heureuse . . .

Et, en effet, la grosse femme qpi était retombée dans son fauteuil, en caressait machinalement... voluptueusement... le bras recouvert de vieux damas rouge... Et, dans une sorte d'inconscience:

—J'y reste... j'y reste... murmurait-elle, pendant que son regard allait péniblement au vieux lit de noyer... au lit à colonnes ornées de leurs chapiteaux de cuivre... à la commode et au secrétaire assortis... à tout ce mobilier qui avait été celui de sa chambre de mariée... galante folie du père Figeac, quand il était amoureux et quand Lydie était jeune et jolie...

Et elle répétait en marmottant:

—J'y reste... Ceux de Peyrargues n'auront pas le plaisir de me voir déloger...

Lorsque, tout à coup, ses lèvres restèrent entr'ouvertes en une crispation qui les fit se tordre... un flot de sang sembla se répandre sous le hâle jaune de ses bajoues...

Et sa tête tomba lourdement dans le coussin qui la soutenait... pendant que sa poitrine se soulevait en un spasme bruyant... et que, de plus en plus, sa bouche se tordait, grimaçante.

—Ah! s'écria follement Reine... une attaque...

—Cyprien... le docteur, vite, vite!... Et moi...

Elle courait... Des compresses d'eau froide sur le front, des sinapisems aux jambes... Oui, tout ce qu'il y avait d'abord à faire, elle le savait bien.

Mais les yeux de la malade restaient fermés... Sa poitrine s'emplissait de râles.

A peine pouvait-on comprendre ce que bégayait toujours—quand même— cette bouche tordue par l'apoplexie:

—J'y reste... J'y reste...

Créature d'égoïste et d'orgueil, la nouvelle inespérée ne lui avait pas été ménagée avec assez de prudence... Au moins mourait-elle d'une joie de triomphe et de défi...

Quand le médecin amené par Cyprien arriva auprès d'elle—le râle commençait déjà à s'affaiblir... et, depuis un moment, elle ne parlait plus...

—C'est fini, dit-il...

Doucement il l'avait fait étendre sur ce lit qu'elle venait—ô ironie—de reconquérir...

Le curé que la mère Ribard, pendant ce temps, était vite allé chercher, put encore réciter, sur l'agonisante, les dernières prières...

Mais avant qu'il eût terminé, Mme Figeac était devant le Juge qui met à nu, dans leur épouvante, les âmes d'orgueil et de dureté... et c'est pour la pauvre pécheresse que priait la jeune fille agenouillée contre ce lit où la mort avait passé.

. . . . . .

XV

Très correctement, très cérémonieusement, les Sauvan étaient arrivés pour les funérailles,—Caroline pleurnichant sous son voile de crêpe, ainsi qu'il convient en une telle circonstance.

Sans dire un mot au bel Albéric, Cyprien l'avait laissé prendre place à son côté, en tête du cortège.

Tous deux, ils avaient mené le deuil à l'église et au cimetière.

Mais quand, au retour, il vit son beau-frère, entré avec lui dans la vieille salle à manger, s'avancer, la main tendue, en disant d'une voix où il mettait toute l'émotion convenable:

—Voyons, Cyprien, n'est-ce pas le moment d'oublier un malentendu...

—F...-moi le camp, canailles, lui répondit-il en lui tournant le dos.

Et quand il eut ainsi liquidé ses relations de famille avec sa soeur et son beau-frère, quand les Sauvan furent partis, quand il n'y eut là que la petite Reine...

—Je crois, mon cousin, fit-elle timidement, que je n'ai plus rien à faire ici...

—Mais non... en effet, répondit-il sans comprendre,—la mère Ribard a tout mis en ordre...

—Alors, je vais vous dire adieu.

—Adieu?... répéta-t-il, sans comprendre encore.

—Oui. Je vais retourner à Gardans. Ici, vous le supposez bien, on trouverait étonnant que j'habite plus longtemps. Il ne faut pas donner prise aux mauvais propos, quand même ils sont encore plus absurdes que méchants. D'ailleurs, à Gardans, chez la fille de Mme Collomb, tout est prêt pour me recevoir... C'est là, vous le savez, que je devais d'abord aller m'installer pendant quelque temps. Il va sans dire que si vous avez besoin de moi... je suis, quand vous voudrez, tant que vous voudrez, jusqu'à mon départ, toute à votre service.

—Votre départ... balbutia-t-il...

—Oui... dans quelques semaines Mme Collomb retourne dans le Vercors et j'y retournerai avec elle. Mais, d'ici là, n'oubliez pas ce que je vous ai dit: toute à votre service... Alors...

Elle lui tendait sa petite main:

—Ce n'est pas adieu... mais au revoir.

Et voilà que Cyprien, au lieu de prendre cette main qu'elle lui tendait, allait se jeter sur une chaise, contre la grande table à rallonges... et se prenant la tête en un geste affolé:

—Alors... qu'est-ce que je vais donc devenir, moi!... seul... oui, tout seul... comme un chien... Ah! Reine... Reine... si vous aviez voulu...

Mais, n'osa-t-il pas aller plus loin?... pensa-t-il que dans cette maison où planait encore la lourde odeur de la mort, certaines idées, certains désirs ressemblaient presque à de l'impiété... à de la profanation?...

Il eut un lamentable soupir, il releva la tête... et prenant brusquement, entre ses deux mains qui tremblaient, la frêle main blanche toujours tendue vers lui:

—Oui, vous avez raison, Reine... Il ne faut pas que vous habitiez ici... Merci pour votre chère assistance... Merci au nom de ma pauvre mère... Quant à moi... je vous en aime... plus encore que je ne vous aimais déjà... Et pourtant... mon amitié pour vous était déjà bien grande... plus grande que vous ne le croyez, Reine... Et puis... j'irai vous voir là-bas... avant peu... parce que... j'ai à causer avec vous... Vous voulez bien que j'aille à Gardans?

— J'en serai heureuse... tout à fait... mon cousin...

— Alors... oui... Au revoir, Reine... à bientôt.

Et il la laissa partir — toute remuée d'un trouble bizarre.

○

Dans la maison qui se tapit sous les grands arbres baignés par le ruisseau de Gardans, Reine Laugier était, depuis quelques jours, installée.

Oui, elle avait été étrangement troublée par tous les incidents qui, pourtant, avaient fait diversion à sa peine: Ce drame de famille... ce drame mortel... et puis ce Cyprien qui, à ces rudes épreuves, lui avait apparu sous un jour si nouveau... si inattendu... mais c'est vrai, cela: presque transfiguré.

Oui, un être de bonté timide, de délicatesse inculte, — allons, il faut dire le mot: de beauté morale que jamais elle n'avait encore ni aperçu, ni deviné à travers ses allures d'indolent flâneur et d'insouciant bohème.

Et quoiqu'elle n'y prît vraiment pas garde, quoiqu'elle eût été bien surprise si elle avait compté toutes les fois que ce grand Cyprien venait se placer devant les yeux de son âme — elle n'était plus, maintenant, hantée par la seule image de celui qui là-bas, à Paris, avait emporté avec lui son premier éveil d'amour.

Non, à côté de cette tête fine, élégante, charmante, une autre apparaissait parfois... souvent: celle de ce distrait, de ce timide, de ce rêveur incorrigible... de ce paresseux indifférent qui, dans deux occasions déjà, avait eu de si inattendus, de si spontanés élans de son coeur...

A coup sûr, si un sentiment nouveau naissait en Reine, c'était un sentiment de cordiale amitié — peut-être d'amitié un peu étonnée, un peu émue — mais cela ne ressemblait en rien à ce que Robert avait si bien su éveiller... pauvre fille... à ce qu'il fallait maintenant oublier comme on oublie les rêves décevants et les funestes chimères.

Oui, rêve... chimère. Elle le sentait encore mieux à présent, dans cet autre milieu, dans cette autre atmosphère où elle ne retrouvait plus sa trace, où elle ne subissait plus son magnétisme obstiné.

Et elle se redisait, tristement résignée:

— Son père a raison... mille fois raison. Lui, c'est son imagination d'artiste... c'est son isolement avec une jeune fille qu'il a trouvée plus jolie que les autres parce qu'elle était seule auprès de lui... c'est l'énervement d'un jour d'orage... c'est tout cela, ce n'est rien que cela qui a parlé par sa bouche...

... Et moi, oui, j'ai été folle de ne pas imposer silence à sa folie...

Et elle frissonnait en ajoutant: ,

— Si je ne l'aime pas, son père me supplie de le lui rendre... si je l'aime, il me conjure de ne pas faire son malheur...

Terrible dilemne auquel elle n'osait plus répondre, parce que, maintenant, elle ne parvenait plus à bien lire au fond de son coeur effroyablement troublé — et qu'il lui devenait impossible de se dire à elle-même:

— Est-ce que je l'aime... ou si je ne l'aime pas?...

.. ..

C'est alors qu'un matin, pendant qu'elle travaillait sous un des saules argentés qui se mirent dans la petite rivière — car elle avait déjà pris ses habitudes dans cette maison paisible où Guibal, occupé aux champs, ne paraissait guère et où Thérèse et Louison jabotaient à qui mieux mieux en faisant le ménage, et en la laissant — plus encore qu'à la Chapelle — seule, pendant de longues heures, avec son coussin de dentellière, — c'est alors que le facteur, qui se dirigeait vers la maison s'arrêta à sa vue en fouillant dans sa sacoche.

— J'ai une lettre pour vous, mademoiselle Laugier.

— Pour moi, fit-elle, avec un instinctif battement de coeur.

Il la lui avait remise — et il continuait déjà son chemin.

Cette lettre... Ah! tout de suite elle en avait reconnu l'écriture... et c'est avec un grand frisson qu'elle en déchira l'enveloppe, — cette lettre était de Robert!

Comment avait-il eu son adresse?...

Bien par hasard — et c'est ce qu'il lui apprenait d'abord.

Son père, à son retour, l'avait prévenu

qu'il ne trouverait plus Reine au Vercors. Il avait ajouté: "Elle est allé, sur mon conseil, et pour te faire perdre sa trace, dans un pays éloigné où elle pourra se perfectionner encore dans son métier de dentellière; — et pour ne pas la livrer aux hasards d'un voyage assez long, je l'ai fait accompagner par Thérèse."

Et voilà que le lendemain — par une coïncidence que Robert appelait providentielle, oui, par un hasard inouï... il avait vu le courrier du matin au moment où on allait le porter à M. Prével... Une de ces lettres-là était de l'écriture de Thérèse... celle, sans doute, où elle annonçait au père de Robert que leur voyage s'était bien effectué et qu'elles attendaient maintenant, chez Guibal, qu'il leur indiquât l'époque de leur retour...

A la vue de cette enveloppe, il n'avait pu résister à la tentation de regarder le timbre de la poste... c'était celui de Peyrargues... Elles étaient donc à Gardans.

Et il écrivait à Reine:

"*Je ne peux pas, je ne veux pos croire ce que dit mon père. Vous étiez toute à moi... toute en confiance... toute en tendresse. Et voilà que vous vous reprenez. Pourquoi?... Voilà que vous me fuyez... Pourquoi?... Pourquoi?...*

"*Il s'est passé quelque chose que mon père me cache... Ce n'est pas une conversation d'une heure qui vous a ainsi changée... Et moi, Reine, moi, je ne change pas. Les obstacles, s'il s'en dresse de nouveaux, de redoutables... ne sont pas pour m'effrayer... Je veux savoir ce qu'on vous a dit... ce qu'on vous a fait craindre...*

"*Reine, si vous aimez un peu celui qui vous adore, si vous acceptez, comme moi, la lutte... les difficultés de la vie... l'incertitude du lendemain... tout ce que j'affronte, moi, pour vous... et avec joie... et avec passion... un mot, rien qu'un mot, de grâce. Je n'attends que ce mot pour aller à vous... pour vous reprendre... parce que je vous aime... je vous veux... je vous aurai...*"

Elle achevait à peine cette lettre qui tremblait dans sa mian... lorsqu'elle entendit un léger bruit...

Elle se retourna vivement en cachant cette feuille de papier qui allait peut-être décider de sa destinée...

Cyprien était là: à quelques pas. Il s'avançait vers elle, tout en noir; — et c'est singulier comme ces vêtements de deuil lui donnaient un air de correction inattendue.

Voilà quatre jours qu'elle ne l'avait vu. Il avait beaucoup changé en si peu de temps. Il était très pâle, très défait.

— Oh! mon cousin, s'écria-t-elle d'une voix altérée, car il la surprenait sous le coup de sa poignante émotion — Oh! mon cousin... c'est vous... vous m'avez presque fait peur...

— C'est moi, oui, Reine. Je suis heureux ajouta-t-il en regardant autour de lui, oui, je suis heureux de vous trouver seule.

— Pourquoi donc? demanda-t-elle avec un vague sourire... un sourire que démentait l'angoisse de ses yeux.

— Parce que j'ai à vous dire quelque chose que je ne voudrais pas qu'on entendit.

Et comme elle ne répondait pas:

— S'il y avait là d'autres oreilles que les vôtres... Ah! cela m'enlèverait le courage... dont j'ai tant besoin...

Elle se taisait toujours... oppressée, maintenant, d'une émotion qui n'était plus uniquement celle dont, tout à l'heure, elle se sentait étreinte...

Et lui:

— Reine, fit-il en un effort immense,

Reine... Je ne suis pas beau... Je ne suis pas un aigle... Oh! non... Mais je porte honorablement un nom qui a toujours été considéré dans le pays... Voilà mes affaires liquidées. Je ne serai pas bien riche, mais avec ma maison, avec ma part des vignes de ma pauvre mère, il me revient, soit de ses usufruits, soit de ce que j'avais encore à toucher, une cinquantaine de mille francs en argent. Ce n'est pas la fortune, mais c'est, à Peyrargues, la vie facile... heureuse... exempte de soucis, pour qu'il n'aurait que l'ambition d'un bonheur paisible, dans une bonne vieille maison, tiède l'hiver et toute rafraîchie d'ombre pendant l'été...

...Eh bien... dans cette maison, où je suis tout seul... je voudrais, moi, une compagne... que j'aimerais... Oh! Reine... je l'aimerais tant, qu'elle finirait, elle aussi, par m'aimer... Reine...

Elle avait compris.

Elle devint plus pâle encore qu'il ne l'était lui-même.

— Ecoutez, Cyprien, répondit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait désespérément de raffermir, écoutez d'abord ce que je vais vous raconter... et dont je confie le secret à votre loyauté.

— Dites... fit-il anxieusement.

Alors, elle lui raconta tout.

.. ..

Et quand elle eut achevé:

— Maintenant, ajouta-t-elle, voici la lettre que je viens de recevoir, lisez-la.

Il la prit... presque violemment... il la lut avec une avidité- d'angoisse...

Et quand il fut au bout:

— Vous savez tout, à présent, fit-elle à voix basse...

— Et je comprends, murmura-t-il plus bas encore, je comprends que je suis condamné!...

...Ah! je vous aimais bien, pourtant!

Et deux grosses larmes roulèrent lentement — silencieusement — sur ses joues pâles.

Reine le regarda... longtemps.

Et puis, à elle aussi, ses yeux bleus devinrent humides... soudain attendrissement peut-être... peut-être suprême adieu au rêve évanoui.

Elle eut un faible soupir:

— Allons à la maison. Vous m'aiderez à répondre à cette lettre.

— Moi!...

— Oui, fit-elle en souriant à travers le voile humide de ses yeux, oui, nous écrirons cette réponse ensemble...

— Ah! Reine!... Reine!... est-ce que je comprends bien...

— Nous rappellerons à celui qui s'en apercevrait amèrement trop tard, que les petites dentellières ne sont pas faites pour partager et pour entraver la vie des artistes que leur talent et leur prestige doivent conduire à tous les succès et à toutes les gloires.

— Et moi, Reine... et moi!...

— Vous... puisque, dans votre vieille maison, il faut une petite ménagère qui ait de l'ordre et de l'activité pour deux...

Elle lui tendait la main...

— Ah! s'écria-t-il en un élan éperdu, il me faut celle que j'aime depuis si longtemps... celle que j'aimerai toute ma vie...

— Alors... murmura-t-elle, accoutumez-moi à vous aimer aussi...

Et avec son joli sourire.

— Il me semble que vous avez pris le bon chemin.

Et lui, débordant de cette joie que le grand soleil du Midi fait éclater en inconscients poèmes:

— Ah! Reine... c'est dans la vieille mai-

son que ma tendresse fera éclore la vôtre.. La vieille maison !... Vous venez de parler ...et déjà à votre voix elle est devenue un paradis... Le jardin s'est tout pavoisé de roses... Les buis ont mis aux murailles des verdures de fête... Le lierre s'étend en tapis pour recevoir la caresse de vos petits pieds...

...Tout cela, quand je suis sorti, ce matin, tout cela s'embrumait de gris... tout cela vient de s'épanouir sous votre sourire... tout cela vous appelle: Reine... petite Reine...

Elle l'écoutait toute surprise... toute émue... toute charmée.

— Dites encore, fit-elle à voix basse... pour que je m'accoutume.

Et lui que la joie rendait audacieux à présent, lui, ne trouva rien de plus éloquent que de prendre sa petite main blanche et de la baiser dévotieusement:

— Oh ! Reine... ma Reine...

—— o ——

CRI DU FIDELE DANS LA NUIT SAINTE

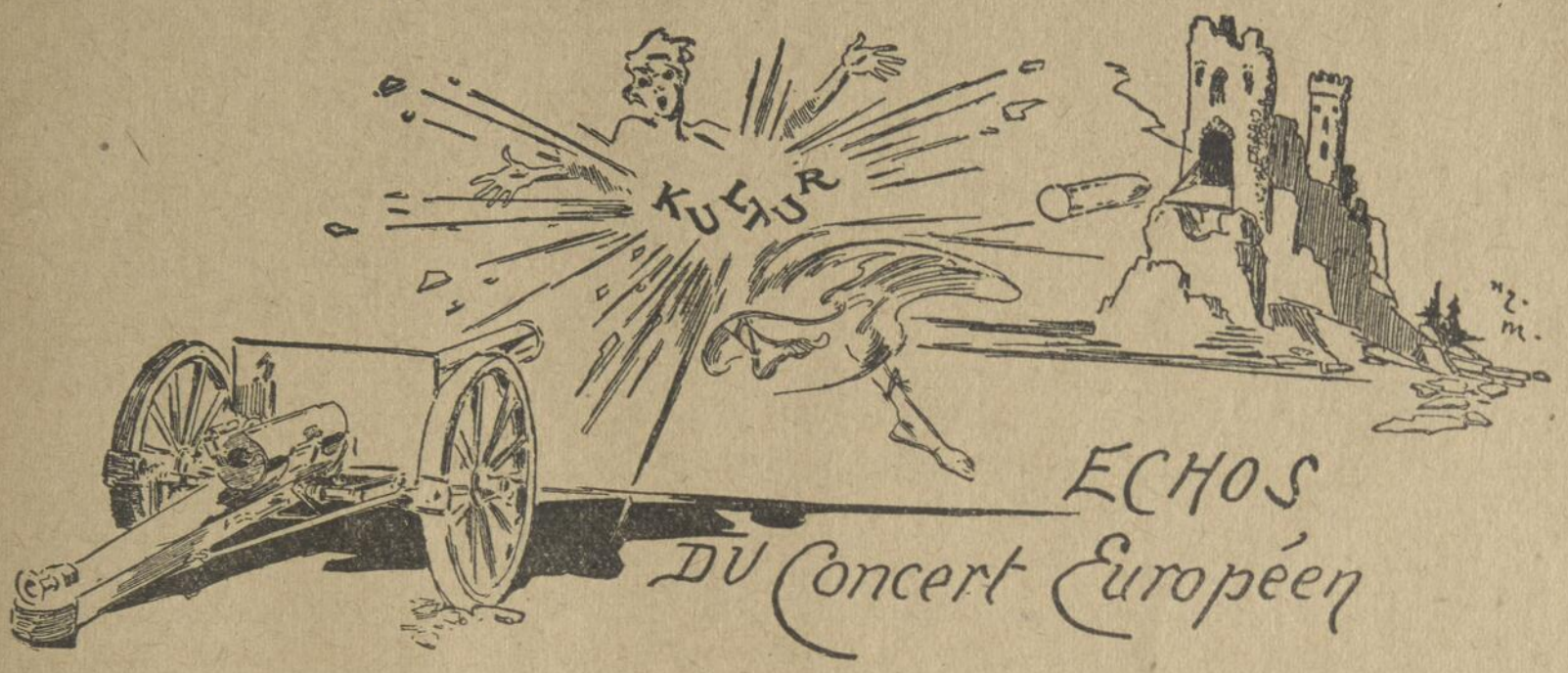
(Ces strophes peuvent se chanter sur l'air bien connu de Minuit, Chrétiens...)

Noël! Noël!... Délicieuse fête,
Rayon divin au milieu des frimas!
Je vois le ciel entr'ouvert sur ma tête,
Je vois le Christ descendant ici-bas.
En cet enfant qui naît dans l'impuissance,
J'adore un Dieu, Souverain Créateur,
Christ, par ce cri j'accueille ta naissance:
"Je crois à Jésus-Rédempteur !"

Noël! Noël! Il est là dans l'étable,
Lui dont le nom fait trembler les enfers;
Et désormais je trouve mon semblable
En Jéhovah qui vient briser mes fers.
Je sens mon coeur renaître à l'espérance,
Car cet enfant c'est un Libérateur.
Chante, O mon âme, un si grand Bienfaiteur;
"J'espère en Jésus-Rédempteur!"

Noël! Noël! Un Dieu plein de tendresse
Quitte les cieux pour mon humanité,
Et les dehors de l'humaine bassesse
Voilent l'éclat de sa Divinité!
Dans les transports de ta reconnaissance,
Chante, O mon âme, un si grand Bienfaiteur;
Christ, par ce cri, j'accueille ta naissance.
"Je t'aime. O Jésus-Rédempteur!"

F. FELIX, O.F.M.



LES DIAMANTS DE LA KAISERINE

La nouvelle que l'Impératrice de l'Allemagne offrait ses diamants en vente, a créer l'excitation chez les marchands de diamants, des nations neutres.

Dans certaines réceptions de l'Etat, l'épouse du Kaiser a souvent étalé des diamants évalués à un quart de million. Plusieurs de ceux-ci sont cependant des héritages de la Couronne Prussienne et ne peuvent être portés que par la Reine régnante.

On estime à $400,000 la valeur des diamants possédés privément par l'Impératrice, dont la plus grande partie lui furent légués par l'Impératrice Augusta.

A un grand bal, auquel assistait l'Impératrice, le bijoutier royal a évalué à $24,000 les diamants qui ornaient la queue de sa robe tandis que ses souliers portaient pour $2,000 de ce matériel précieux.

Deux des ornements, les plus magnifiques que l'on puisse voir, dans la salle de vente, où sont exposés ces bijoux royaux, consistent en un diamant qui fut trouvé dans le chapeau tricorne de Napoléon Ier, après la bataille de Waterloo, tandis que l'autre est l'enseigne de l'Ordre du Cygne, le seul qui ait échappé à la destruction des temps.

—— o ——

LES PRETENDUES CONVERSIONS DU KAISER

Pour se rendre les musulmans favorables et susciter, au moment opportun, une guerre sainte qui aurait soulevé contre l'Angleterre et la France, l'Egypte, l'Inde, la Tunisie, l'Algérie arabe et le Maroc, le kaiser avait fait courir par ses émissaires le bruit qu'il avait embrassé la religion de Mahomet.

On affirme, d'autre part, que pour se rendre favorable la puissance spirituelle du Pape et les catholiques des pays neutres, ses diplomates eclésiastiques avaient persuadé à Pie X que Guillaume n'attendait pour abjurer le protestantisme que le catholicisme fût en fait la religion de la majorité de ses sujets. Le résultat devait être atteint tout simplement par l'annexion des provinces françaises.

—— o ——

LES NEZ ARTIFICIELS

POUR les affreuses blessures de la face, la chirurgie a fait de grands progrès, la prothèse et la stomatologie parviennent à remodeler les chairs et à rétablir la symétrie de la face ravagée par la cicatrisation.

On corrige les déformations à l'aide d'appareils électriques, on remet les fragments en place avec des pièces invisibles; on taille dans la chair, on emprunte tout autour de la plaie, on entend enfin de la greffe une reconstitution à peu près complète.

Mais il est des cas où l'on ne peut pas reconstituer. Supposez un nez emporté. Autrefois on créait des nez d'argent, d'ivoire, de gomme durcie, de porcelaine maintenus avec des lunettes spéciales. Ces nez étaient trop rigides et reconnaissables. La science prothésique fait maintenant des nez souples et flexibles avec une pâte à base de gélatine colorée à l'aquarelle, fixée par un invisible mastic. L'adaptation est parfaite; on peut recommencer le travail chaque semaine en remodelant le nez au bain-marie.

—— o ——

LA PLUS PETITE REPUBLIQUE DU MONDE

IL est intéressant de signaler qu'à la faveur des derniers événements qui ensanglantèrent les Balkans, naquit une république ignorée jusqu'ici des chancelleries et qui, plus petite que ses soeurs d'Andorre et de Saint-Marin, plus exiguë que le rocher de Monaco, peut prétendre au titre de la "plus petite république du monde".

Tandis que l'Italie,—vers la fin de la guerre italo-turque—s'emparait des Grandes Sporades, les nationalistes grecs provoquaient des manifestations parmi leurs frères de race des Petites Sporades. Dans l'une de ces îles lilliputiennes, dénommée Nicaria, un soulèvement se produisit.

La bastille nicarinaise fut prise d'assaut par la population, sans grande résistance, d'ailleurs, car les douze soldats turcs qui l'occupaient, rendirent les armes sans coup férir. On transporta les prisonniers et le gouverneur en Asie-Mineure et la république fut proclamée à Nicaria.

La petite république s'est donnée une garde nationale forte de quarante-huit hommes et, journellement, un bateau armé procède à l'inspection complète des côtes de l'île.

—— o ——

BATEAUX EN CIMENT ARME

L'ingénieur naval Cameron Grant a fait tout récemment à l'amirauté anglaise une intéressante proposition dans le but d'intensifier les constructions navales. Il propose de recourir à l'usage du ciment armé, ce qui permettrait de construire les navires avec une rapidité surprenante.

Les Norvégiens ont déjà inauguré ce genre de construction et dernièrement a été lancé en Norvège un remorqueur de mille tonnes, en ciment armé.

L'ingénieur Cameron affirme qu'en se servant d'armatures d'acier revêtues de ciment, on pourra construire même des transatlantiques sans difficulté. Il en résulterait aussi l'avantage de réduire énormément la quantité d'acier nécessaire aux constructions maritimes.

—— o ——

LA DECORATION DES BLESSES

On propose de donner aux blessés de cette grande guerre le droit de porter sur leurs vêtements civils un signe distinctif. L'idée est juste, mais elle n'est pas nouvelle.

En 1615, François de Bassompierre, qui n'était pas encore maréchal, fit donner aux Suisses blessés au service de la France et renvoyée dans leurs foyers, une cravate verte frangée d'or.

En Castille, le roi Alphonse IX conféra aux soldats blessés le privilège de porter un poirier, vert et or, brodé sur le côté gauche du manteau.

Auparavant, le roi Sanche avait donné aux chevaliers de Calatrava blessés à la guerre le droit de porter à l'index de la main droite une bague de fer avec une croix d'or.

Remontons plus haut. Le romain Agricola, dans sa campagne d'Angleterre, distribua un soir de bataille des feuilles de chêne à ses propres blessés et aux blessés de l'armée ennemie. eLs uns et les autres portèrent cet insigne sur la poitrine toute leur vie.

—— o ——

LA TELEGRAPHIE SANS FIL

En France, il y a dix stations de télégraphie sans fil. La plus importante est la tour Eiffel dont l'onde a une portée de 4,333 milles. Les Allemands ont un plus grand nombre de stations et elles sont plus puissantes; celle de Manen (Hanovre), a une onde constante de 7,500 milles. Des postes semblables ont été établis par les Allemande chez des neutres complaisants, en Espagne et aux Etats-Unis. Le poste américain est établi à Sayville, en face de New-York. Par là, Berlin est en relations constantes avec l'ambassade d'Allemagne à Washington. 46 postes secondaires existent dans chacune des provinces des Etats-Unis.

Grâce aux stations d'Espagne et d'Amérique l'Allemagne a pu, dès le début de la guerre, répandre des fausses nouvelles, transmettre ses ordres à ses agents, à ses espions et surtout à ses croiseurs auxiliaires, qui ont pendant si longtemps échappé à la poursuite des croiseurs anglais et japonais.

—— o ——

LE DENOMBREMENT D'UNE ARMEE

Autrefois, dit l'écrivain Procope, lorsque les Perses allaient partir en expédition, ils défilaient devant le roi. Chaque soldat, en passant, jetait une flèche dans une des grandes corbeilles destinées à cet usage. Quand l'armée revenait après la guerre, les soldats redéfilaient et reprenaient une flèche chacun.

On comptait les flèches qui restaient dans les corbeilles après le défilé, et ainsi on connaissait le nombre des manquants.

—— o ——

SOUS DE FER ET DE CARTON

L'Allemagne fut la première nation belligérante à adopter les sous en fer. Dans certaines villes d'Autriche on adopta aussi très tôt des jetons de carton qui remplacèrent la monnaie de cuivre.

On sait que quelques-unes des municipalités de France ont suivi cet exemple: la ville de Pau a fait frapper des pièces de cinq, dix et vingt-cinq centimes en fer,

à l'effigie du roi Henri IV; on pourrait aussi citer Bayonne. Toulouse a ses sous en carton.

Faut-il rappeler que tout ceci ne constitue pas une nouveauté? Il y a déjà fort longtemps qu'au Mexique on connaît la petite monnaie de carton. L'état instable des affaires mexicaines a fait retirer de la circulation, d'une façon assez mystérieuse, comme cela s'est produit en France, toute la petite monnaie de cuivre, qu'on a dû, ainsi, remplacer par la pâte de bois.

Il est, du reste, bien des pays où l'on n'a jamais connu de petite monnaie de cuivre ou de bronze. En Birmanie et au Siam, on a des sous de porcelaine. Les habitants de l'île de Santa-Cruz emploient comme sous de petites plumes rouges qu'on arrache au-dessous des ailes d'une espèce de perroquet qui vit dans le pays.

De nombreuses tribus africaines se servent de coquillages plus ou moins rares. Aux îles Loyalty, à l'est de l'Australie dans le Pacifique, le poil de derrière l'oreille, qu'on arrache à de grandes chauves-souris est tressé en cordelettes de longueurs variées et ces cordelettes constituent la monnaie habituelle des insulaires.

—— o ——

LA BAGUE D'UN EVEQUE

Un certain évêque Wakefield de Birmingham a la bague la plus étrange que l'on puisse trouver. C'est un souvenir de guerre, fait des débris de la magnifique cathédrale de Reims.

Il y a quelques mois, il lui était permis de visiter ce monument si violemment bombardé par les boches, au commencement de la guerre.

L'Evêque ramassa quelques morceaux de vitres de la cathédrale, lesquelles avaient été faites de pur rubis et du plus riche saphyre et en fit placer quelques parcelles sur sa bague épiscopale.

Il la conserve comme un précieux souvenir.

—— o ——

LES YEUX DES JAPONAIS

Tout s'en va. Tout, même les yeux en amande des Japonais. Il paraît, en effet, qu'une mode nouvelle sévit chez les élégants du Japon. Elle consiste à recourir au bistouri du chirurgien pour se faire "débrider" les yeux.

Une légère opération enlève à ceux-ci et, par suite à la physionomie de l'opéré, son caractère oriental. Il reste bien, il est vrai, la saillie des pommettes, mais ce sont les yeux surtout qui distinguent les fils de l'Empire du Soleil Levant, et ils prétendent que cela les gêne.

Le mikado lui-même aurait sacrifié à la mode nouvelle.

—— o ——

OUVRIERS ESPAGNOLS

Le nombre des travailleurs espagnols émigrés en France depuis le commencement de la guerre est véritablement considérable. Dans la seule ville de Saint-Sébastien, plus de 17,000 passeports ont été délivrés depuis deux ans; or, une seule de ces pièces sert quelquefois à toute une famille de dix personnes. On calcule que l'Espagne nous a ainsi fourni tout près de cent mille hommes pour l'industrie, pour l'agriculture et le commerce français.

—— o ——

LA CHASSE AUX DENTIERS

On sait que le platine vient principalement de Russie. Or, connaissant le besoin pressant où les Allemands se trouvent de ce métal, les Russes ont décidé de ne le vendre qu'aux Alliés.

Aux Etats-Unis, qui en sont grands consommateurs, le platine commence donc à faire défaut et a presque doublé de prix (3,500 par 2 livres). En conséquence, l'oncle Sam vient d'en interdire l'exportation.

L'Angleterre, à son tour, vient de prendre une mesure identique. Mais elle l'a complétée par l'interdiction d'exporter les vieux dentiers. C'est que les dents artificielles sont maintenues au dentier par des crochets de platine, et que les Boches recherchent avec avidité ces crochets pour se procurer ainsi le métal précieux.

—— o ——

UN BOUCLIER ORIGINAL

Il y a une cinquantaine d'années, comme les Mexicains combattaient les Indiens Yakui, ceux-ci, lors d'une rencontre, s'avancèrent précédés d'une ligne de guerriers portant devant eux, à bout de bras, d'épaisses couvertures mouillées.

Vainement, les Mexicains ouvrirent-ils un feu nourri; leurs balles, amorties par les couvertures, tombèrent aux pieds de l'ennemi sans lui faire aucun mal.

Etant parvenus ainsi sans pertes à proximité des Mexicains, les Indiens se ruèrent sur eux et les mirent en fuite.

Ajoutons que les balles en question étaient de grosses balles rondes en plomb qui s'enroulaient dans la laine des couvertures, lesquelles seraient évidemment traversées aujourd'hui par les balles de nos fusils modernes.

—— o ——

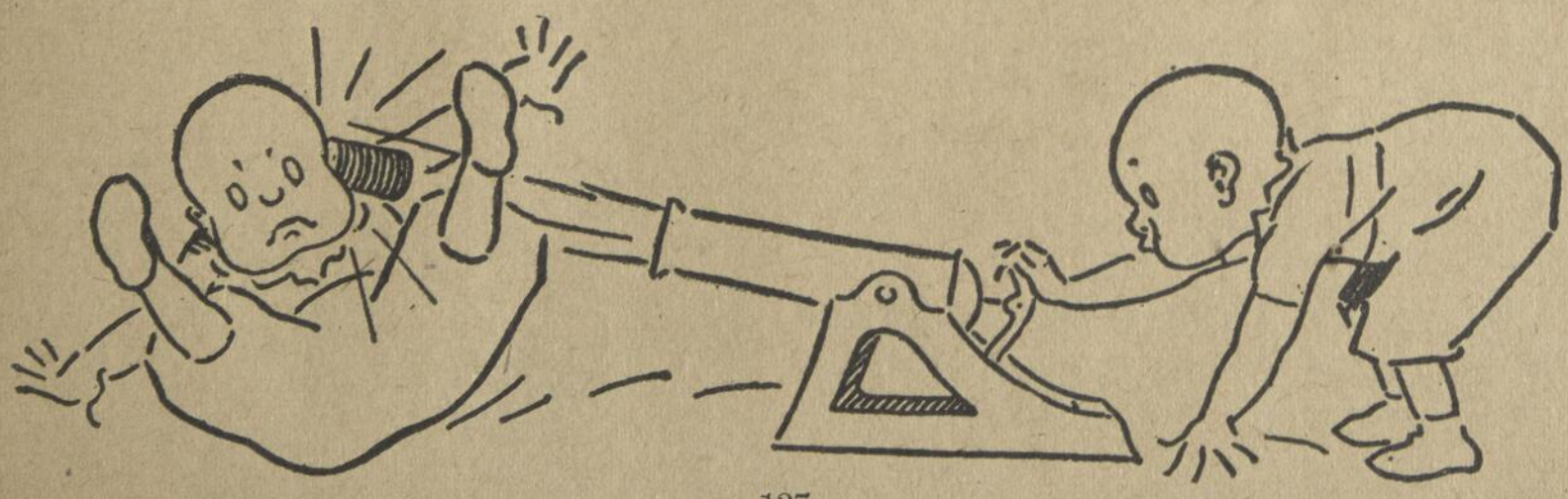
LE MORSE RECALCITRANT

Si les Boches se soumettent avec une extrême docilité aux restrictions économiques imposées par leur dictateur von Batocki, il n'en est pas toujours de même des animaux de leurs ménageries.

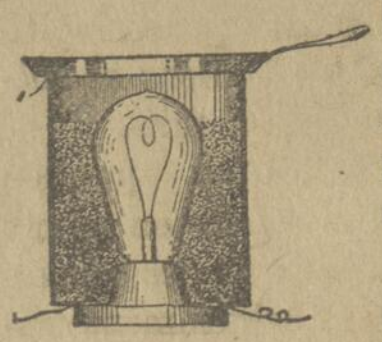
Un morse du jardin zoologique de Dresde, las du régime débilitant qui lui était imposé, parvint à quitter tout dernièrement son étroite pièce d'eau. Il gagna un étang voisin peuplé de superbes carpes, et là, s'en donnant à coeur joie, se gorgea de ce succulent poisson.

Le propriétaire de l'étang, un grand marchand de poissons de Dresde, s'aperçut un peu tard du désastre. Il assigna alors le directeur du jardin zoologique en douze cents morks de dommages-intérêts.

Aujourd'hui, un gardien spécial veille sur le morse pour qu'il s'abstienne désormais d'aller dîner n ville.



POUR FAIRE FRIRE LES OEUFS



L'électricité joue un grand rôle dans l'industrie, la mécanique et la physique.

Elle est commode, propre et bienfaisante dans son usage domestique, où elle tend de supplanter le gaz et les autres combustibles.

Sans doute, elle est dispendieuse, particulièrement à Montréal, lorsqu'elle est contrôlée par un compteur (meter) peu soucieux de l'honnêteté, et n'est pas à la portée de toutes les bourses. Espérons, cependant, que, avant longtemps, le prix sera accessible à tous, alors que nos ménagères pourront l'adopter pour la cuisson des aliments.

En attendant, elle pourront l'utiliser pour frire les oeufs, en suivannt le procédé que voici:

Ayez une boîte de fer-blanc, au fond de laquelle vous percerez un trou de manière à l'adapter sur une lumière électrique, tel qu'indiqué sur l'illustration ci-dessus.

Remplissez alors l'espace libre (cette espace devra être au moins ¼ de pouce) de sable.

Après avoir placé votre poêle à frire, vous allumerez votre lumière électrique. En vertu de la chaleur que dégage votre lampe, laquelle se concentre dans le sable qui devient brûlant, vos oeufs cuiront facilement.

Essayez l'expérience, ça en vaut la peine.

—— o ——

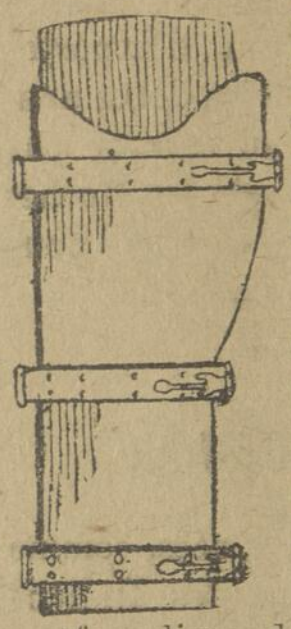
L'île de Ceylan, est la colonie anglaise la plus chaude tandis que le Nord-Ouest du Canada, en est la plus froide.

LA PLUS GRANDE MACHINE A ECRIRE

Ce fut un des clous de l'exposition de Chicago. Cette machine à écrire, vraiment colossale, est 1,500 fois plus volumineuse que les machines ordinaires. Elle produit des circulaires gigantesques dont la feuille a 4 pieds de large, et elle se meut par l'électricité. Elle a coûté à son constructeur $100,000.

—— o ——

UN PRESSE - PANTALONS



Un américain que l'on dit ingénieux vient de faire une découverte, de nature à lui attirer les bonnes grâces de nos ménagères.

Il ne s'agit, plus ou moins que d'un presse-pantalons, nouveau genre, qui en plus de son efficacité est très facile à fabriquer.

Prenez deux planches à surface lisse, de même épaisseur et même longueur et donnez-leur la forme indiquée sur l'illustration ci-contre.

Trois charnières de la largeur du presse-pantalon devront être placées à distance égale, les unes des autres.

Vous placerez alors votre pantalon, en ayant soin qu'il soit bien étiré et qu'il ne possède pas de faux plis.

Fermez alors vos agraffes et suspendez votre pantalon dans votre garde-robe.

L'illustration ci-dessus est très facile à comprendre. Une simple étude de cette dernière vous permettrait de l'imiter.

—— o ——

HISTOIRE D'UNE GOUTTE D'EAU

L'EAU est un des corps les plus répandus dans la nature, et son étude pourrait donner lieu à des travaux sans nombre.

Le chimiste l'analyse et la décompose en hydrogène et en oxygène, deux corps qui peuvent occuper des armées de savants; mais l'eau n'est jamais pure et notre chimiste y découvre des quantités de substances qu'elle dissout: carbonates, sulfates, chlorures, oxydes, etc.

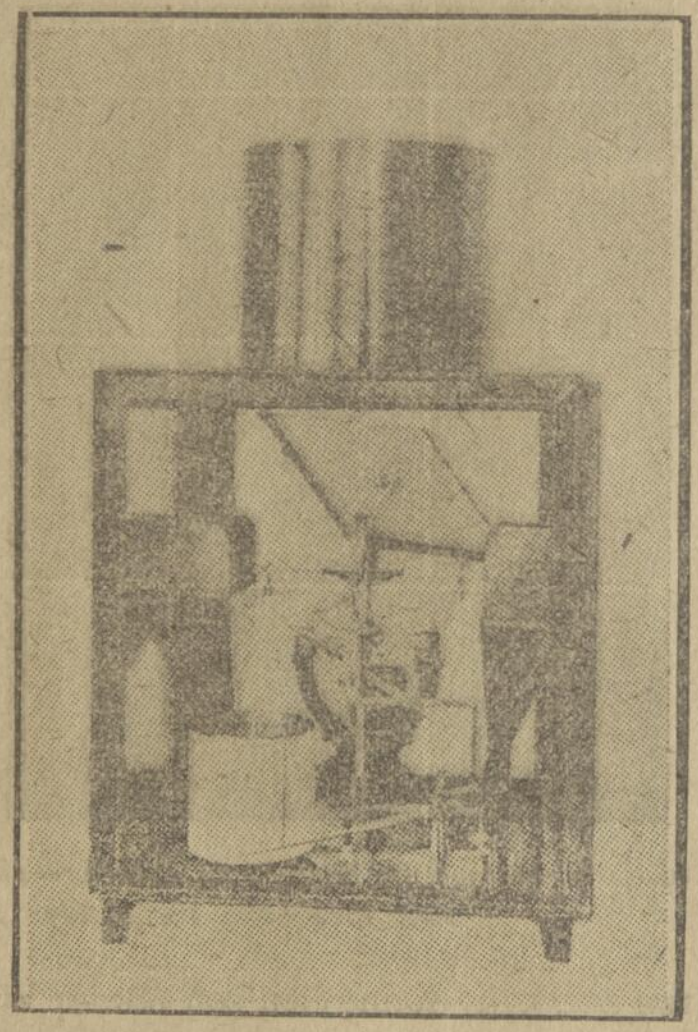
Vous le voyez, l'horizon s'étend... Laissons notre homme à sa besogne et frappons chez le physiologiste.

—L'eau, nous répond-il, mais c'est la base de nos organes. Le corps humain est formé de deux tiers d'eau. Cette substance entre à l'état de combinaison dans les muscles, dans les tendons, dans les nerfs, dans le sérum du sang, dans chaque cellule; elle donne lieu à des composés dont la nomenclature vous ferait frémir; leur seule énumération nous prendrait toute une journée; leur étude mobiliserait tous les savants de la terre.

Pour l'industriel, l'eau est une force motrice: c'est la houille blanche qui descend des montagnes, fait tourner moulins, turbines et dynamos.

Pour l'agriculteur, c'est la richesse, l'engrais nécessaire à l'animal, à la plante, aux vignes, aux céréales, aux prés, à l'herbe des champs, à la mousse aussi bien qu'aux arbres des grands bois.

L'eau, pour l'ingénieur, c'est souvent la force qu'il faut dompter et plier à nos besoins; c'est le flot qu'il faut endiguer, le torrent dont il faut se défendre, le ruisseau qu'il faut capter, la rivière qu'il canalisera, le fleuve qu'il traversera de ses câbles pour y suspendre un passage, de ses ponts métalliques audacieux; l'eau, c'est l'océan qui s'élance à l'assaut des falaises et des digues et dont il faudra atténuer les effets.



Par d'ingénieux mécanique on est parvenu à enregistrer automatiquement la quantité d'eau qui tombe chaque jour.

Adressons-nous maintenant au physicien:

—Qu'est-ce que l'eau?

—Quelle question me posez-vous? Mais c'est toute la physique qu'il nous faudrait expliquer?

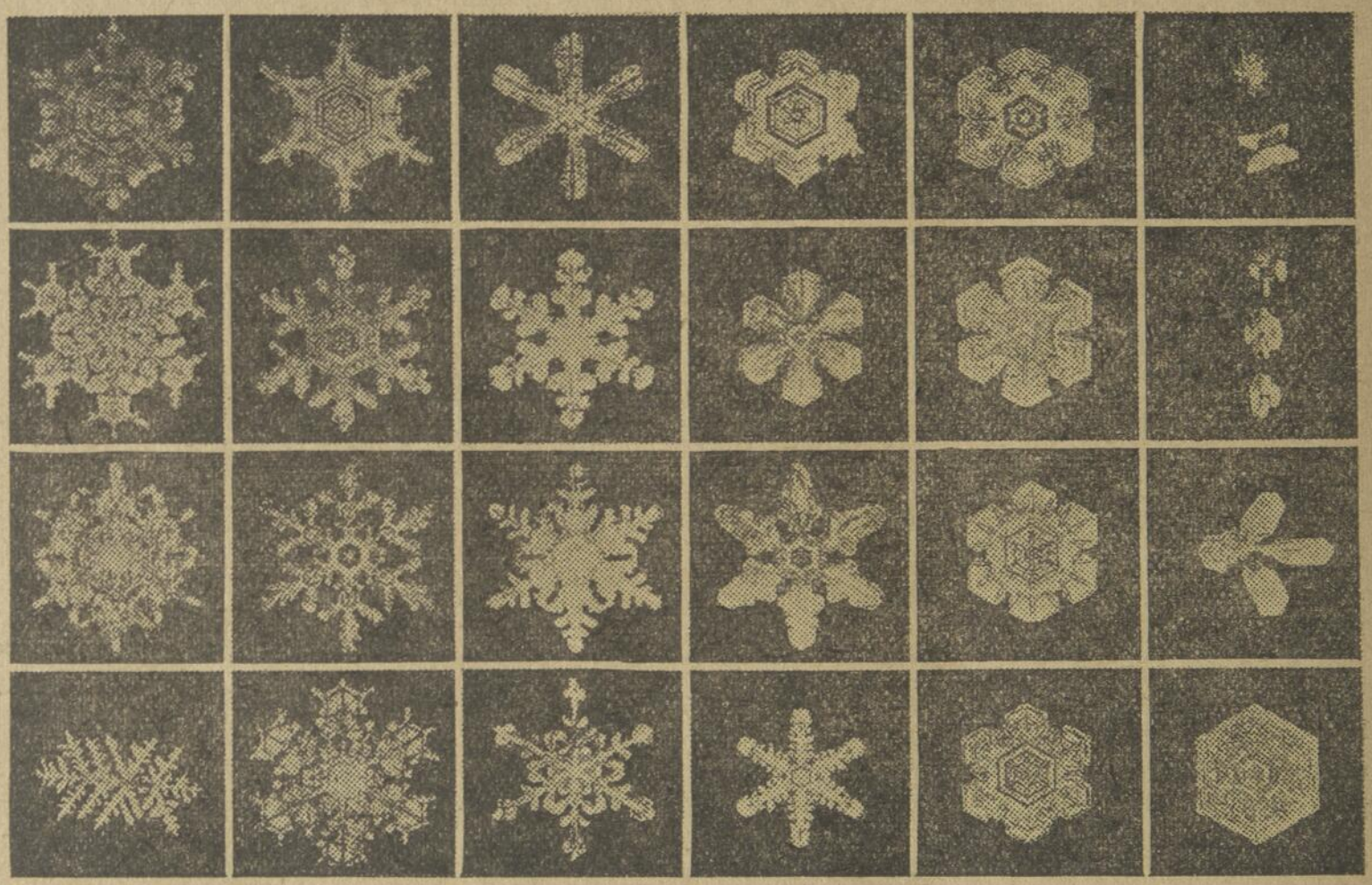
L'eau, nous l'étudions sous toutes ses formes solidifiée dans la neige ou la glace; à l'état liquide, c'est alors l'hydrostatique, c'est-à-dire, l'écoulement des fluides, les lois de la pression et des frottements; les actions capillaires si déconcertantes qu'il faut pour les comprendre toutes les ressources de l'Analyse moderne, c'est la chaleur latente de solidification, de fusion, d'évaporation, les phénomènes optiques auxquels donne lieu son étude; c'est encore l'hydraulique, la machine à vapeur, etc., etc.

Arrêtons-nous, toutes les sciences y passeraient.

Notre prétention ne sera pas si grande, nous nous bornerons à l'étude succincte de la transformation de l'eau en vapeur.

Commençons par une expérience. Voici une pinte d'eau prise à la température de la glace fondante, c'est-à-dire à zéro degré. Nous ne commettrons pas une grosse erreur en supposant qu'elle pèse 36 onces. Mettons-le dans un récipient avec un thermomètre et plaçons le vase sur le feu.

La thermomètre monte peu à peu; toutes les fois que le mercure franchit un degré, nous avons dépensé une quantité de chaleur que les physiciens appellent "calorie" et qu'ils prennent pour unité.



Vus au microscope, les cristaux de neige présentent les formes les plus variées et les plus élégantes, mais sont tous bâtis sur le type d'un polygone régulier à 6 côtés.

L'eau bout maintenant et notre thermomètre accuse 100 degrés. Nous avons donc dépensé 100 calories. Mais voici une chose étrange: l'ébullition continue et le thermomètre reste stationnaire, il s'obstine à marquer 100 degrés.

Et cependant, le feu n'est pas éteint. Il y a donc une dépense constante de chaleur et si l'on continuait l'expérience pendant des heures et des heures, on en aurait

la preuve par le montant de la note que fournirait le relevé du compteur à gaz.

Où passe donc cette chaleur que le thermomètre n'accuse plus?

Raisonnons un peu. La chaleur n'est qu'une forme de l'énergie. Nous savons qu'en fait, donner de la chaleur, c'est communiquer un certain mouvement vibratoire à ses molécules, mouvement qui détruit leur cohésion.

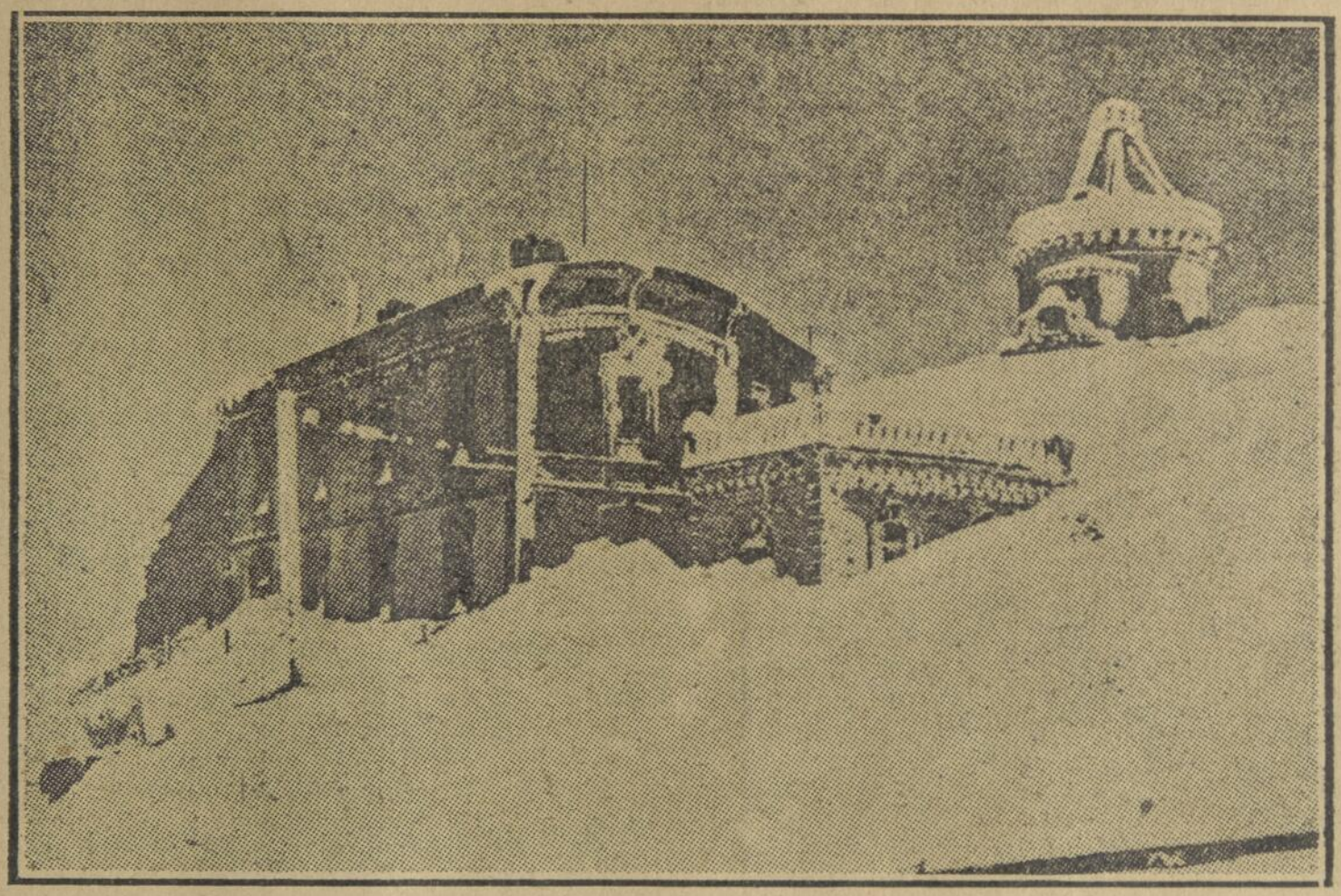
Voilà donc le véritable travail que produit maintenant la chaleur du foyer; en d'autres termes, tant qu'il restera une goutte d'eau dans le vase, toute l'énergie sera employée à transformer l'eau en vapeur.

Vous comprenez maintenant que pareil travail ne se traduise plus sur le thermomètre et c'est pourquoi les physiciens lui ont donné le nom de *chaleur latente*, c'est-à-dire cachée.

Or, savez-vous quel est le montant de la dépense ainsi effectuée? Plus grand probablement que vous ne l'aviez supposé.

Pour faire vaporiser une pinte d'eau bouillante, il faut dépenser autant de calories que pour faire bouillir près de 5 pintes et demie d'eau prise à zéro degré.

Or, ce phénomène de l'évaporation, c'est-à-dire de la transformation de l'eau liquide en vapeur, existe à toutes les températures, aussi bien à la surface des neiges dans les régions polaires ou sur les cîmes des Alpes que sur les mers des contrées tropicales.



L'hiver à l'Observatoire du Puy de Dome.

Evidemment, le Soleil favorise cette action, mais partout et toujours dans l'évaporation la molécule emprunte aux corps avoisinants la chaleur nécessaire à sa mise en liberté.

Voici au surplus deux expériences bien propres à mettre ce principe en évidence.

Plongez un thermomètre dans l'alcool ou l'éther, retirez-le et soufflez sur le réservoir, immédiatement la colonne baissera.

Au plus fort de l'été, voulez-vous avoir de l'eau fraîche, entourez une carafe d'un linge mouillé et laissez-la au soleil. Comme précédemment, l'évaporation produira un froid sensible.

Ainsi, lorsque vous verrez l'eau de la mer former des nuages que les courants aériens transporteront dans nos régions, dites-vous bien que de véritables véhicules de chaleur passent au-dessus de vos têtes.

Un pied cube d'eau réduite en vapeur emmagasine autant de chaleur qu'il en

Cirro-cumulus, cumulus et cumulo-ninbus.

faudrait pour élever de 30 degrés centigrades la température de 100 pieds cubes d'air.

Et voilà pourquoi le climat est relativement doux dans les contrées où règnent des vents humides.

La vapeur d'eau n'est donc au fond qu'un véritable accumulateur, c'est de la chaleur en bouteille; en repassant à l'état liquide, cette vapeur cède, en effet, aux corps environnants, à l'air en particulier, sa grande chaleur de vaporisation.

C'est cette propriété extrêmement intéressante que nous utilisons dans nos calorifères à vapeur, pour le chauffage instantané des bains, thermo-siphons, etc.

Dans tous ces cas, la vapeur, en revenant par la condensation à l'état liquide, cède la chaleur emmagasinée lors de sa vaporisation.

La présence de la vapeur d'eau dans l'atmosphère a une autre conséquence non moins intéressante: elle empêche la terre de se refroidir. Lorsque le Soleil n'est plus là pour l'échauffer, on peut constater qu'une couche d'air humide, est aussi efficace sous ce rapport que l'enveloppe atmosphérique toute entière à l'état sec.

—— o ——

L'ORIGINE DU MOT "GUIGNOLEE"

Les historiens prétendent que les druides ayant coupé la branche du parasite, s'écriaient: "Au gui! l'an neuf!"

J'aime assez entendre ces devins s'exclamer en langue française, deux mille ans avant la création de notre langage. Cela montre que les historiens savent beaucoup de choses.

Néanmoins, il paraît certain qu'ils disaient cela bien clairement dans les termes en usage chez eux. Alors je traduit les mots que l'on vient de lire et je dis en langue celtique: "Ah ghi bladhna ùr!" Voilà ce qui s'appelle saluer la nouvelle année.

—— o ——

Dans le monde des animaux, c'est l'éléphant qui tient le record de la longévité. Il n'a fini de grandir qu'à l'âge de 30 ans et peut vivre de 120 à 150 ans, en moyenne 80 ans.

L'ÉLÉPHANT EST INTELLIGENT

L'éléphant, ce mammifère proboscidien, est l'être le plus puissant entre les animaux terrestres.

Il existe actuellement deux espèces d'éléphants; l'une africaine, l'autre asiatique. On a cependant souvent distinguée comme troisième espèce, l'éléphant de moindre taille qui vit à Sumatra et à Bornéo.

Le plus petit est l'éléphant d'Asie, caractérisé par ses petites défenses, ses oreilles de dimension moyenne et son front excavé.

L'éléphant d'Afrique se distingue par sa tête plus petite, son front fuyant et ses oreilles très vastes et immobiles, il est bien plus haut de taille (15 pieds); ses défenses énormes pouvant peser 200 livres, fournissent tout l'ivoire du commerce qui se travaille surtout en Chine.

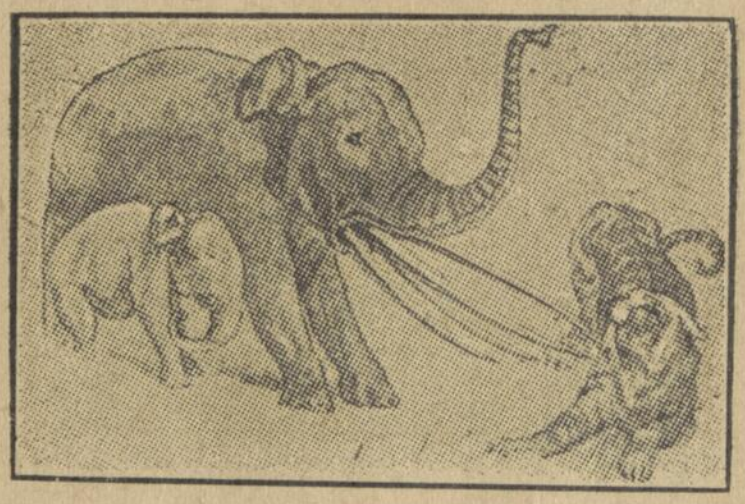
L'INSTINCT D'UN ÉLÉPHANT

Si l'éléphant est dangereux lorsqu'il vit libre sur les grandes forêts riveraines des fleuves et des marais, il est d'une nature intelligente et docile, lorsqu'il est en captivité.

Bien qu'ils atteignent l'âge de 150 ans, les éléphants en changeant de maître, changent aussi d'allégéance, et sont dévoués aussi bien aux gladiateurs qui luttent contre les tigres ou les lions qu'aux chasseurs qui les utilisent dans le transport de leur proie et de leur bagage.

Un voyageur rapporte avoir vu aux Indes, des éléphants qui travaillaient toute la journée et retournaient le soir à la demeure de leur maître, sans contrainte.

Ces animaux intelligents, armés de longues haches, dont ils avaient appris à en faire usage, coupaient à une hauteur quasi impraticable, des arbres gigantesque, dont le bois servait à la construction des navires. Après quoi, ils les transportaient au port le plus rapproché, pour être livré à d'autres éléphants qui les pilaient. Ils accomplissaient ce travail avec autant d'adresse et de force que plusieurs hommes, ensemble.



Une mère éléphant se défendant.

Ces groupes d'éléphants travaillent sans surveillance et ne reçoivent la visite du patron qu'une fois par jour. Fait assez

curieux, ils aiment ce genre de vie, parce qu'ils ne retournent pas revoir leurs compagnons vivant à l'état libre, dans les ravins voisins.

Très souvent, ils se battront avec eux et en feront prisonniers quelques-uns qu'ils conduiront le soir, à leur maître.

UN ANIMAL RECONNAISSANT

Dans une guerre africaine, un soldat anglais disait en ces termes l'utilité des éléphants:

"Dans notre avancement à travers le Bengale, nous avons employé des éléphants pour traîner notre bagage, quand notre train bloquait."

"Un matin, un de ceux-ci eut le pied écrasé par une roue et le voyant souffrir je lui appliquai une serviette imbibée de brandy camphré sur la patte blessée et je retournai le voir, durant l'après-midi. Il me reconnut et m'offrit son pied malade pour que je l'examine. Je continuai mon travail jusqu'à ce qu'il fut complètement rétabli."

"Pour me prouver sa reconnaissance, il ne passait jamais près de ma tente sans lancer un cri particulier, qui attirait mon attention, et chaque fois qu'il me rencontrait il me frottait le dos ou les épaules au moyen de sa trompe."

Cette histoire authentique prouve l'intelligence, la mémoire, la distinction, le jugement et la bonne nature de l'éléphant.

Comment on prend les éléphants.

COMMENT ON CAPTURE LES ÉLÉPHANTS

L'art de chasser les éléphants, à cause des grands services qu'ils rendent à l'homme, bien que d'origine ancienne, se prati-

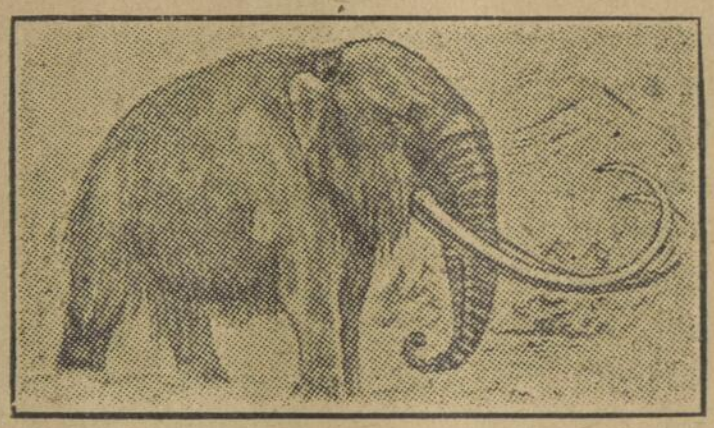
que sur une grande échelle, dans certaines régions de l'Inde, plus particulièrement.

On les capture par troupeaux, composés d'un certain nombre de familles, comprenant chacune un mâle et huit femelles.

Il est cependant très difficile de capturer un éléphant, sans le blesser, à moins d'avoir recours à un animal apprivoisé du même genre ou à un faux-éléphant, tel que le faisaient Pyrrhus et Annibal, aux temps antiques.

L'éléphant apprivoisé va chercher la victime, et obéissant à la voix de son maître, il l'entraînera dans le piège, qui lui est tendu.

La domestication des éléphants est très en vogue, de nos jours. On tire de ces pachydermes d'importants services pour les charrois, les travaux publics et la guerre.



Un éléphant d'Asie.

Et la valeur de l'ivoire est l'objet d'une chasse tellement enragée, au moyen de pièges, de fossés, de pieux où ils s'enferment, que l'on craint le voir disparaître de l'Afrique, avant longtemps.

L'éléphant est donc intelligent, laborieux, soumis à son maître comme le chien l'est à celui qui le possède.

Il est en plus utile à l'industrie, durant sa vie par l'assistance qu'il donne à l'homme dans l'accomplissement de son ouvrage, et après sa mort en fournissant l'ivoire, si recherché de nos jours.

LES FABRIQUES ANGLAISES DE PLUM-PUDDINGS

On sait que le plum-pudding, et les puddings en général, tiennent une place énorme dans la cuisine et dans l'alimentation de nos amis les Anglais. Ce nom générique de pudding couvre d'ailleurs une série de préparations fort différentes les unes des autres.

Quand au plum-pudding, c'est un type de gâteau véritable, qui figure toujours dans le menu du dîner de la Noël; on en mange naturellement aussi à d'autres époques de l'année, mais il n'est pas de famille anglaise qui ne considère comme nécessaire de consommer un plum-pudding pour la fête de la Noël.

Sans vouloir donner la recette de la fabrication de ce gâteau, rappelons qu'il contient tous à la fois du raisin de Corinthe et de l'écorce d'orange, bien entendu du sucre, puis de la graisse de boeuf, des croûtes de pain, de la farine, du gingembre, des amandes, du lait, du rhum, etc....

Jusqu'à ces dernières années, c'était la maîtresse de maison elle-même qui fabriquait et faisait cuire les plum-puddings pour la consommation familiale; tout au moins la préparation s'en faisait toujours dans la cuisine de la maison.

La consommation en famille ajoutait encore au plaisir que les estomacs et les narines d'Angleterre trouvent à ce mélange fumant et aromatique, complexe et agréable, de fruits, d'épices, d'amandes.

Or, il se produit depuis quelque temps une véritable révolution dans les habitudes anglaises; non point qu'on en soit encore à abandonner le plum-pudding traditionnel, mais en ce sens que les jeunes filles en ignoreront bientôt la composition et ne posséderont point l'habileté nécessaire pour préparer ce gâteau.

De même qu'on a abandonné à peu près généralement l'habitude que l'on avait autrefois, dans les milieux anglais, de faire soi-même son pain; de même voici que de grandes fabriques, des manufactures se mettent à préparer des plum-puddings par quantités considérables, tout comme l'on fait des biscuits ou l'on fabrique des allumettes.

Nous devons dire que cette industrie nouvelle de la fabrication du plum-pudding en usine, n'est pratiquée que par un assez petit nombre d'industriels spéciaux. C'est au moment de la campagne contre les Boers que l'on s'est lancé dans cette fabrication, qui depuis lors a pris un développement inattendu.

Les femmes, les soeurs et les filles demeurées en Grande-Bretagne tenaient à ce que les soldats et les officiers, qui se trouvaient si loin isolés dans le sud de l'Afrique, pussent recevoir leur plum-pudding à l'époque consacrée de la Christmas; cela devait un peu égayer la vie des camps.

Il fallut donc, brusquement, envoyer des milliers et des milliers de plum-puddings dans le sud de l'Afrique. Les industriels à l'affût de toutes les bonnes occasions créèrent un rayon spécial de fabrication des puddings en question; ils y apportèrent tous leurs soins, les emballèrent dans des conditions toutes spéciales pour qu'ils parvinssent en bon état aux destinataires.

On s'aperçut bientôt en Angleterre que, tout comme pour le pain et comme en presque toute matière, il valait mieux que les plum-puddings fussent farbiqués par des spécialistes, qui pourraient se procurer à meilleur marché et dans de meilleures conditions les ingrédients divers nécessaires à la confection du plum-pudding et livrer les gâteaux ainsi fabriqués à un prix inférieur à celui auquel ils seraient revenus si on les avait préparés soi-même.

Dans ces véritables usines, le raisin de Corinthe ou les petits raisins secs de Smyrne qui entrent dans la préparation du gâteau sont lavés ou épépinés mécaniquement. Mécaniquement aussi, les amandes sont débarrassées de leur coque. Les peaux d'orange ou de citron sont cristallisées, c'est-à-dire mises dans le sirop, par quantités formidables. Les oeufs sont battus à la machine.

Nous avons le chiffre des matières premières employées par une grande manufacture de plum-puddings pour une de ses saisons de fabrication. On n'y a pas vu passer et on n'y a pas employé moins de 145,000 livres de raisin de Corinthe, 100,000 livres de sucre, 72,000 de peaux de citron ou d'orange, 72,000 livres également de graisse de boeuf, autant de croûtes de pain, 54,000 livres de farine, 48,000 à 50,000 livres de raisin de Smyrne, 3,500 de gingembre de Chine, 1,400 d'épices diverses, 400 d'amandes. Il est vrai que cette maison, pour la Christmas de 1913, avait dû fournir à sa clientèle 250,000 puddings. Il y a, à Londres, trois ou quatre maisons analogues, qui ont une clientèle sensiblement égale, sans parler, bien entendu, des petites maisons secondaires qui ne nous intéressent guère. Les puddings sont faits de taille variée, pesant de 1 à 5 livres. On les emballe avec le plus grand soin et, dans ces conditions, on peut aussi bien les envoyer aux Indes anglaises, dans le Sud-Afrique ou en France, que les expédier à Liverpool ou à Manchester.

—— o ——

En Chine, dans certaines régions fermières, on attèle les cochons à de légers chariots.

LA NOEL EN ANGLETERRE

On a coutume de répéter que toutes les traditions s'en vont une à une. C'est une antienne qui revient tous les jours...

Mais il en est une qui, croyons-nous, doit faire exception : c'est celle qui consiste à se réunir le trois cent cinquante-huitième jour de l'année pour faire bombance et ripaille. Et cette coutume-là, d'aucuns prétendent même qu'elle n'est pas près de disparaître, car Noël est fêté toujours et partout avec le même entrain et la même gaîté.

Dans tous les pays, sa célébration donne lieu à des cérémonies grandioses, soit à des coutumes naïves et touchantes.

En Angleterre, malgré la guerre, les traditions de Christmas se sont conservées intactes depuis des siècles. Dans la nuit du 24 au 25 décembre, les hymnes sont chantées dans les rues, autour des becs de gaz, comme dans les familles. A toutes les fenêtres des maisons brillent des bougies rituelles; la bûche de Noël est allumée à minuit précis en présence de toute la famille groupée autour du foyer.

Mais laissons le côté religieux, puisque c'est d'ailleurs à table, ainsi que nous l'avons dit plus haut, qu'on se plaît à célébrer particulièrement la fête de la Nativité. Les Anglais ne sauraient manquer à cette tradition. Ils ont, en effet, la réputation de goûter les repas copieux. Et, à ce sujet, il nous paraît intéressant de reproduire un échantillon de menu de Christmas que nous avons trouvé dans un traité datant du XVIIe siècle:

Porc salé et moutarde
Chapons en ragoût
Une mâchoire de boeuf et une poitrine de mouton bouillies
Pâtés de mouton
Trois jeunes oies
Une cygne sauce chadell
Une double côte de boeuf rôtie, sauce, poivre et vinaigre
Un filet ou une poitrine de veau
Un demi-agneau ou chevreau
Deux chapons rôtis sauce au vin
Deux pâtés de daim
Un flanc
Plum-pudding
Tartes et beignets.

Un écrivain britanique a qualifié son compatriote, "le gentleman anglais", de robuste animal. Ne croyez-vous pas, après la lecture d'un tel menu, que l'épithète n'a' rien d'exagéré?

Et n'oublions pas de mentionner les vins. Voici, en effet, ce que nous lisons dans le même traité:

"Noël aime les boissons agréables, les *vins de Gascogne, de France et d'Anjou*, la bière anglaise qui chasse toute pensée, la reine des boissons anciennes et nouvelles. Tous les voisins partagent la bollée, boivent largement de l'aromatique liqueur, ils boivent tout leur saoul inconsidérément jusqu'à ce que dans le sommeil ils noient leurs soucis."

Les menus d'aujourd'hui sont peut-être moins abondants, mais les vieilles traditions d'antan ne sont pas tombées en désuétude et, comme au temps jadis, Noël est toujours fêté de la même façon par les Anglais.

Il n'est pas de Christmas sans quelques bonnes et belles cérémonies bachiques. Et

c'est la cour elle-même qui donne l'exemple. Signalons à ce propos une vieille coutume royale qui est en même temps un symbole. Chaque année, à la table du roi doit figurer un roastbeel monumental, lequel est servi flanqué d'une hure de sanglier et d'un pâté de venaison. C'est le "royal baron of beef". Le "royal baron de boeuf" est toujours pris sur un animal élevé dans une des fermes royales. Le plus gigantesque qui ait jamais été présenté date du règne d'Edouard VII. Il ne pesait pas moins de 160 livres!...

Disons pour terminer que le "royal baron of beel" est amené dans un immense plat, sur une espèce de buffet à roulettes.

—— o ——

LA RESTAURATION DES JUIFS

Le grand prophète Isaïe, dont les sermons sont conservés dans les premiers 39 chapitres du livre qui porte son nom, parle souvent de l'âge Messianique, comme il prévit la chute de la Judée.

Il déclare qu'après son exil à Babylone, le peuple juif retournera et reconstruira le Temple de la Palestine.

Cette prophétie fut en partie remplie, sous Zorababel, qui conduisit le retour des exilés, mais le Temple fut détruit et le pays dévasté par les romains en l'an 70, alors qu'il fut prophétisé une nouvelle restauration, qui est encore attendue.

La prophétie contre Damas a été considérée comme devant se réaliser lors de la récente expédition des Dardanelles, dont le succès aurait voulu dire l'invasion de l'Asie Mineure, tel que prévu par le prophète Isaïe. Ce dernier disait dans le chapitre XVII, de son livre:

1—L'incendie de Damas, qui perdrait son nom de ville et serait réduite en monceaux.

2—Les villes de Aaron seraient abandonnées, elles deviendraient un parc pour les troupeaux, qui eux-mêmes mourraient.

3—La forteresse d'Ephraïm disparaîtrait et le royaume de Damas ainsi que le reste de la Syrie, auraient le même sort.

Le plus grand prophète qui vécut, au temps de la destruction de Jérusalem, Jérémie, qui vit la désolation de son peuple et qui les conduisit sur la terre d'Egypte, fut plus précis dans sa prophétie, lorsqu'il disait que le Temple de Jérusalem, sera construit dans les 70 ans qui suivront. Ce qui n'est pas arrivé. Alors les Juifs prétendent qu'il voulait dire que cet espace de temps signifiait 70 ans après leur restauration.

En attendant nos bons Juifs attendent le second avènement de Jésus. Supposons qu'il serait possible, verront-ils, cette fois ou seront-ils trop occupés à leur "petit gommerce".

Pour notre part, nous leur souhaitons une restauration dans le Christ et une patrie après.

Peut-être se décideront-ils alors à débarrasser notre métropole et particulièrement finiront-ils d'emplir "nos Canayens."

—— o ——

AUDITEUR ENCOMBRANT

On raconte que dans le Pertshire, en Angleterre, durant un sermon donné par le ministre dans le temple, un dimanche matin, un merle vint chanter près d'un vitrail d'une façon si continue et persistante, que le bedeau fut obligé d'aller au dehors et chasser ce tenace chanteur.

—— o ——

LES FEMMES DE SUMATRA

On a décrit bien souvent la malheureuse condition des femmes mariées chez les sauvages et même chez certains civilisés.

Peut-être n'a-t-on pas assez décrit, en revanche, la situation conjugale enchanteresse de la femme à Sumatra. On pourrait dire qu'elle porte perpétuellement les culottes dans son ménage si cette métaphore n'était excessive quand on parle d'un pays où les indigènes mâles eux-mêmes se servent si peu de ce vêtement.

Toujours est-il qu'en cette île fortunée, tout concourt au bonheur de la femme mariée.

C'est à elle qu'appartient la fortune du ménage et son mari n'a qu'un but: enrichir la bien-aimée. Le divorce est excessivement rare, peut-être parce que les conjoints n'habitent pas ensemble. Le mari possède une maison séparée. Il ne se rend chez sa femme qu'après le coucher du soleil. On laisse les fils à leur mère jusqu'à ce qu'ils aient atteint quatre ans. Passé cet âge, ils vont habiter avec leur père. Les filles demeurent dans la maison maternelle.

Une fois mariées, on leur construit une case à côté de celle où se passa leur jeunesse. Quand un homme marié meurt, on dresse devant la maison de sa femme un mât surmonté d'une oriflamme. Et, tant que le vent n'a pas déchiré l'oriflamme, la veuve n'a pas le droit de convoler en nouvelles noces.

Mais l'état de mariage est à bon droit considéré comme si digne d'envie que l'on vend à Sumatra des étoffes spéciales, très légères, des gazes, des toiles d'araignées presque, dont se confectionnent les "drapeaux mortuaires". Ainsi la veuve n'attend pas longtemps son consolateur.

—— o ——

UNE MONTRE MERVEILLEUSE

Une manufacture de Coventry, Angleterre, vient de produire une montre, par laquelle il est possible de dire les constellations visibles, à n'importe quel temps et les positions relatives du soleil et de la lune.

Elle indique l'heure ordinaire, et marque les heures et les quarts d'heures comme une horloge. Le moment du soleil levant et du soleil couchant est indiqué, sur un de ses nombreux cadrans.

L'arrivée des saisons aussi bien que les saisons elles-mêmes sont aussi annoncées. Elle comprend sept différents cadrans, dont quatre sur une surface et trois sur l'autre.

Cette montre, qui a 2⅞ pouces de diamètre, est un peu plus grande que l'ordinaire.

La fabrication de cette montre merveilleuse a duré 4 ans et sa valeur est de $4,000.

DES CELIBATAIRES ILLUSTRES

Parmi les illustres vieux garçons anglais, on cite Pope, Goldsmith, Lamb et McCaulay.

La faible santé de "la guêpe de Twickenham", l'a certainement empêché de se marier. Goldsmith n'avait pas la même raison, et dans son cas il était préférable qu'il ne prit jamais une femme. On dit qu'un homme seul qui, d'ordinaire, dépense deux fois plus qu'il a, ne sera jamais un époux sage et prudent.

Lamb, "ce bon coeur d'homme, comme Hordsworth l'appelait, n'était pas vieux garçon par choix, mais par affection. Sa loyauté envers sa soeur dans ses moments de mélancolie, l'empêcha de marier une jeune fille, qu'il paraissait aimer.

Lord McCaulay était satisfait de l'amitié de sa soeur Anna, épouse de Sir Charles Trevelyan, dont il aimait les enfants comme s'ils fussent les siens.

Handel Reynolds, Turner, Sir Isaac Newton et Cavendish, furent des hommes qu'illustrèrent les arts et les sciences, tout en restant célibataires.

—— o ——

LA MONNAIE D'ALUMINIUM

Les exigences obligent parfois les peuples à retourner aux anciennes traditions. En effet, la Chambre de Commerce de Marseilles, devant le manque de circulation, a été forcé d'émettre des jetons d'aluminium.

Vers le Moyen Age, dans les Etats de la Grèce et de certaines contrées de l'Europe, non seulement, les nations émettaient des jetons, mais les villes et les familles mêmes.

Cet art de frapper la monnaie était permis dans une sphère limitée, et tel est le cas, concernant la présente émission de Marseilles, qui n'a pas de valeur en dehors des limites de la ville.

—— o ——

COUT DE LA DECOUVERTE DE L'AMERIQUE

Des livres de compte découverts récemment à Palos, en Espagne, contiennent des détails très intéressants au sujet des dépenses faites par Christophe Colomb pendant son expédition qui aboutit à la découverte du nouveau monde.

L'armement de la petite flotte coûta $2,800. Les dépenses personnelles de Christophe Colomb et de ses officiers s'élevèrent à environ $400, et les hommes d'équipage se contentèrent de $1.20 par mois.

—— o ——

LES POISSONS COUTEUX

Les plus beaux et les plus dispendieux poisons du monde, proviennet de la Chine et le plus rare d'entr'eux est bien le doré.

Des spécimens de ceux-ci, ont été vendus jusqu'à $560 chacun, et en Europe les prix varient de $200 à $400 chacun.

Ce doré est tellement petit qu'une pièce d'un demi-souverain le couvrira. On prétend qu'il n'existe pas dec hose vivante ausi petite et valant autant d'argent que ce poisson.

—— o ——

LA MEMOIRE DES DISPARUS EST PROTEGEE !

En France, comme aux Etats-Unis, ou un socialiste a été condamné à 6 mois de prison pour avoir diffamé George Washington, ou protégé légalement la mémoire des personnes célèbres, qui ne sont plus.

Dumas, père, a été poursuivi deux fois pour avoir écrit, avec fausseté, sur l'histoire de France.

La marquise de Préfontaine le poursuivit en justice pour avoir écrit dans "La Route de Varennes", que son grand'père, avait refusé de laisser entrer dans sa maison Louis XVI et Marie Antoinette, lorsqu'ils fuyaient de Paris.

La Cour a décidé qu'une nouvelle édition du livre fut imprimée dans le cours d'un mois, disant que Mde de Préfontaine reçut Louis XVI et la famille royale dans sa maison.

Plus tard, la marquise d'Epinay Saint-Luc poursuivit Dumas, devant les tribunaux, pour avoir insulté François de Saint-Luc dans "la Dame de Monsereau".

Dans ce cas, l'action fut déboutée, puisqu'il s'était écoulé 250 ans depuis la mort de Saint-Luc et que l'on ne put fournir assez de preuve pour rétablir la réputation de celui qui avait été attaqué.

En Autriche, on protège mieux la mémoire des morts que des vivants. Il y a 4 ans, une femme de Vienne fut condamnée à trois mois d'emprisonnement pour avoir calomnié Marie-Thérèse.

—— o ——

POUPEES

A Beni-Assan, en Egypte, où l'on pratique des fouilles depuis quelques années, on a découvert récemment toute une collection de poupées en bois, dont les peintures ont conservé leur entière fraîcheur, quoiqu'elles datent de quarante siècles.

Elles sont taillées, sculptées, quelquefois assez primitivement, mais toujours l'expression des visages et des gestes est vivante.

Les yeux ne sont marqués que par des points noirs, et cependant, ils ont un véritable éclat.

Les bras font un geste toujours naturel, les mains tiennent un fouet si bien ajusté qu'on croirait entendre le claquement.

Il y a des boulangers, des bouchers, des gens de tous les métiers.

Un taureau en bois a les pieds liés, les cornes ornées on le conduit; au sacrifice et les prêtres qui l'entourent gardent une attitude pieuse et recueillie.

Quelques-unes de ces poupées sont assises, elles paraissent causer entre elles et les bouches, quoique dessinées par un simple trait, ont l'air de s'ouvrir. On les entend parler.

—— o ——

LA FORTUNE DES ETATS-UNIS

Le développement prodigieux des Etats-Unis n'est plus un mystère pour qui que ce soit.

En 1870, son commerce avec l'étranger était estimé à 900 millions de piastres; il est aujourd'hui de quatre milliards.

L'estimation générale des fermes est passée dans le même intervalle d'un milliard à cinq millards et la vente des produits agricoles atteint elle-même de nos jours plus de 7 milliards.

Le statisticien officiel de Washington évalue la fortune des Etats-Unis à 130 milliards de piastres.

UNE CURIEUSE EXPERIENCE

Dans une des plus grandes maisons de Chicago, on a décidé de faire une expérience afin de déterminer si oui ou non les cheveux blancs chez un homme d'affaires, sont de nature à lui enlever les aptitudes au commerce.

Dans ce but, des hommes de 45 à 65 ans, d'un côté, et des jeunes gens de 10 à 20 ans, travailleront ensemble. L'efficacité d'un chacun sera soigneusement observée et notée.

On espère faire mentir cette théorie que l'âge moyen détruit l'utilité d'un employé de cet âge.

Tous ceux qui seront sujets à cette expérience auront le même genre de travail. Il consistera à ouvrir, assortir, mettre la correspondance en filières et à faire de l'audition des comptes.

Les hommes d'âge moyen recevront un salaire proportionnellement à leur somme de travail.

—— o ——

LE COMMERCE DU THE

On remarque que depuis l'ouverture de la guerre européenne, la consommation du thé est plus considérable que jamais. On en fournit d'énormes quantités aux soldats sur les champs de bataille, et on s'est aperçu en dernier ressort que ce breuvage valait mieux, en une foule de circonstances, que l'alcool.

En France, l'importation du thé en 1914, a été dix fois supérieure à celle des années précédentes. Il en est de même en Allemagne qui fait venir son thé de Londres par la Hollande et les pays scandinaves.

La Russie a commencé à elle seule, en 1914, plus de 121 millions de livres de thé. En Angleterre, l'importation du thé s'est chiffrée l'an dernier pour plus de 324 millions de livres. La Grande-Bretagne l'achète principalement aux Indes, à Ceylan, en Chine à Java. Il paraît bien établi qu'après les Indes, c'est la Chine qui produit le plus de thé. Elle en a exporté l'an dernier 189,250,000 de livres.

Le thé du Japon va principalement aux Etats-Unis et au Canada. Celui de Java, représenté l'an dernier par une exportation de 72 millions de livres, est allé en grande partie en Angleterre et en Russie.

Autant que l'on a pu le constater, la production totale du thé, l'an dernier, dans les différents pays, s'est élevée à 802 millions de livres. C'est une augmentation de 42 millions de livres sur la production de 1914.

—— o ——

LES DIAMANTS NOIRS

Les diamants noirs sont comparativement rares et d'un prix correspondant.

Ils sont d'ordinaire trois et quatre fois plus durs que les blancs et le feu ne peut les maîtriser, qu'importe de degré de chaleur; mais si l'eau vient en contact avec eux lorsqu'ils sont réchauffés, ils font explosion, et un petit peu de poudre les remplace.

—— o ——

Angst, dans le canton d'Argau, en Suisse, était anciennement un emplacement romain. On vient d'y découvrir par des fouilles un temple superbe qui est une preuve convaincante du passage des troupes romaines.

COUTUMES DE NOEL

Pour bien saisir l'harmonie générale des multiples coutumes de Noël chez les peuples où cette fête est célébrée, il importe d'en analyser et d'en classer les éléments principaux.

Nous pouvons distinguer:

1° Les rites et les offices religieux;

2° Les réjouissances familiales, telles que festins, ou même parfois ripailles, décoration de l'Arbre de Noël, combustion des bûches traditionnelles, distribution de cadeaux aux enfants;

3° Les représentations dramatiques, qui se déroulaient autrefois dans les temples, mais qui se passent aujourd'hui, là où elles subsistent encore, sur les places publiques ou dans les rues;

4° Les cortèges, qui devaient d'abord se rattacher aux représentations scéniques du Mystère de Noël, mais qui ont pris, en quelques endroits, une couleur et une forme caranvalesques et profanes;

5° Les jeux divinatoires ou magiques comme la découverte du fiancé ou de la fiancée, la prédiction de l'avenir, la conjuration des mauvais sorts ou encore les appels aux bons Génies et aux Fées propices.

Ces jeux et ces pratiques ont lieu, à l'époque de Noël, souvent chez des races mêmes qui ne sont pas des chrétiennes et ne célèbrent cette fête que par une sorte d'entraînement endémique et une influence de voisinage.

Nous allons assister au déroulement de tous ces rites, à la célébration de toutes ces coutumes, chez le peuple français.

Noël de France

D'où vient notre mot français: "Noël"? Les linguistes ne sont pas d'accord là-dessus. Les uns affirment qu'il dérive de l'hébreu *Emmanuel*, dont la signification est: Dieu avec lui. D'autres prétendent que Noël est une contraction de notre mot: Nouvel; d'autres encore disent qu'il résulte de la transformation de l'adjectif latin: *natalis*.

Je donnerais plutôt raison à ceux qui voient l'origine de Noël dans l'hébreu *Emmanuel;* car le terme Noël, soit exactement tel, soit un peu altéré, existe chez d'autres peuples, les Espagnols, les Portugais, chez les Italiens.

Mais, dans les premiers siècles du christianisme, les fidèles, ou Latins ou Grecs, l'ignoraient absolument. Les Grecs disaient *ê tou Christou Genethlia*, et les Latins: *Christi Nativitas*, la Nativité du Christ.

De bonne heure, les réjouissances profanes et triviales se mêlèrent à la liturgie religieuse, si bien que, dès l'an 138, le pape Télesphore crut devoir condamner ces manifestations nées de la liesse populaire.

Jusqu'au IVe siècle, la Noël se célébrait indifféremment en décembre, en janvier, en avril, en mai. Le pape Jules Ier fixa au 25 décembre cette fête jusqu'alors si étrangement mobile.

C'est en France que la coutume des représentations scéniques sur le Mystère de Noël prit d'abord le plus d'étendue et de

relief. Le peuple dit longtemps, pour désigner cette célébration joyeuse, la *Fête de l'Ane*.

Le principal personnage de ce Mystère était l'ânesse de Balaam. Le devin-prophète s'avançait à califourchon sur sa monture miraculeusement loquace. Ballaam et son ânesse étaient entourés de tous les prophètes qui avaient annoncé le Messie. Ces rôles étaient tenus par des prêtres.

D'autres figuraient Zacharie, et Sainte Elisabeth avec son fils Saint Jean-Baptiste, et puis Nabuchodonosor, et encore les trois enfants jetés à la fournaise, et aussi la sibylle Erythrée.

On mettait le peuple sur deux rangs : d'un côté, c'étaient les Juifs, de l'autre les

Noël Breton.—L'arrivée des fidèles à la messe de Minuit où ils sont venus de fort loin, s'éclairant de leurs lanternes.

Gentils. A un moment donné, on apportait une cuve, on "jetait les trois enfants à la fournaise"; Nabuchodonosor récitait un discours. Après lui, la sibylle prophétisait aussi le Sauveur. Enfin, les prophètes chantaient tous en choeur. Et la messe commençait.

A Beauvais, pour la Fête de l'Ane, on représentait la Fuite en Egypte de Joseph avec Marie et l'Enfant. La jeune fille qui figurait la Vierge assistait à la messe près de l'autel. Le peuple chantait en choeur un cantique burlesque mêlé de latin et de français.

Enfin, l'officiant, au lieu de chanter l'*Ite Missa est*, criait trois fois: "Hi-han ! Hi-han ! Hi-han !"

Détail curieux: les rituels du moyen âge ont conservé l'indication de ce fait étonnant.

Cette coutume des représentations dans les églises est, depuis longtemps, disparue en France. Le côté religieux et le côté profane sont, aujourd'hui, nettement séparés en France. Ils ont gardé les offices, et, surtout les réjouissances familiales.

Il reste, des siècles passés, en plusieurs des provinces, de vieux *Noëls* que l'on chante encore de-ci de-là: les *Noëls Angevins* de Jean Daniel, les *Noëls Bordelais* de Jean Christophle, les *Noëls Provençaux* de Michel Tornatorio, surtout les *Noëls Bourguignons* de La Monnoye.

—— o ——

CURIOSITES

Le musée anglais contient des régistres et des livres, écrits sur des briques, des écailles d'huîtres, des os et des pierres plates; des manuscrits, sur des écorces, ivoire, cuir, plomb, fer, cuivre et sur le bois.

—— o ——

"SAFETY FIRST!"

En Hollande, lorsqu'une épidémie s'est déclarée dans une maison, non seulement on en avertit les visiteurs, mais aussi le public en attachant un bout de ruban blanc autour de la poignée de la sonnette extérieure de la maison.

CE QUE COUTE LA NOURRITURE D'UN LION.

Le lion subsiste encore en Algérie, malgré la chasse impitoyable que lui font les Arabes.

La haine des propriétaires de troupeaux pour le grand carnassier est bien compréhensible, quand on connaît l'énorme tribu qu'ils sont obligés de payer chaque année à cet hôte importun.

Il ne faut pas croire que le roi des animaux affectionne la solitude et les sombres forêts. Il n'aime la forêt qu'autant qu'elle abonde en animaux dont il puisse faire sa proie. Mais ce qu'il aime beaucoup plus, ce sont les régions bien irriguées, où la présence de l'homme suppose celle du bétail, et où la culture exclut les fourrés trop épais ou trop étendus pour empêcher de découvrir la proie et de lui faire la chasse.

Un Algérien a calculé le prix de la nourriture annuel qu'un seul lion vole aux propriétaires de son voisinage. Il paraît qu'il faut au redoutable fauve une grosse bête tous les cinq jours, et tous les autres jours un mouton ou une chèvre. Or, la valeur moyenne d'un boeuf, d'une vache, d'un cheval ou d'un mulet est de $30, celle d'un mouton ou d'une chèvre est de $2.

Dans un an, le lion s'octroie donc 75 têtes de gros bétail et 292 têtes de menu bétail, ce qui représente une valeur totale de $2,756. Voilà ce que coûte un seul lion et dans une seule année!

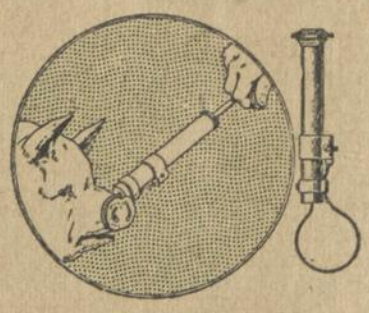
En supposant qu'il vive trente ans, ce qui est la moyenne de l'existence de ce félin, on atteint un chiffre énorme.

Or, on peut évaluer à cinquante le nombre des lions existant actuellement dans le département de Constantine, chiffre qui, certes, n'est pas exagéré; en chacune des deux autres provinces plus privilégiées, le nombre des lions est peut-être deux fois moindre. On peut donc compter environ une centaine de lions pour l'Algérie tout entière.

L'honneur de nourrir le roi des animaux ne coûterait donc à la colonie africaine pas moins de $277,400 par an, sans compter les panthères, qui sont plus nombreuses que les lions.

—o—

LE FREIN A PORCS



Ceux qui ont eu l'occasion de passer quelques temps dans une ferme, ont pu constater que parmi les animaux qu'on y élève, il s'en trouve parfois quelques-uns muselés d'un anneau, comme le porc, par exemple. Ceci est pour empêcher l'animal de fouiller trop dans la terre, et, à l'occasion, pour le mener sûrement et le maîtriser.

Comme l'opération de lui mettre cet

anneau est parfois dangereuse, surtout si l'animal est mauvais, ce qui arrive dans le cas où il a des petits, on s'est appliqué à trouver un moyen de protection quelconque, que nous illustrons ci-dessus.

Il consiste en un appareil ressemblant fort à une pompe de bicyclette. A l'un des bouts, est attachée une sorte de boucle, en forme d'anneau, laquelle est liée à une longue corde qui passe à l'intérieur du tube de l'instrument.

L'anneau est passé autour du museau de l'animal et suivant la vigueur avec laquelle on tire sur la corde, la boucle serre le museau de la bête que l'on maîtrise alors facilement.

—— o ——

LE PLUS PETIT BUREAU DE POSTE

Le plus petit bureau du monde est situé dans le comté de San Diego, en Californie. Il ressemble à une guérite, au-dessous de la taille moyenne, ou au chénil d'un gros chien. Il mesure 32 pouces par 40 pouces, ayant une hauteur de 7 pieds.

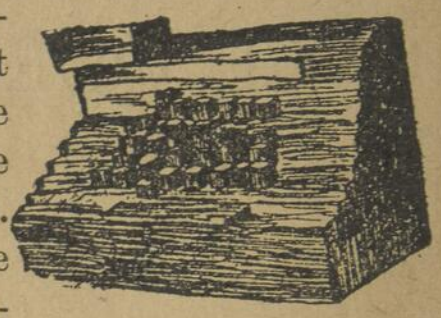
Le maître de poste est obligé d'user de son intelligence pour rendre ses quartiers assez commodes, pour distribuer les malles.

La malle y vient trois fois par semaine, alors que le maître de poste ouvre la porte de derrière, et distribue avec calme, le courrier. Si la malle est plus volumineuse qu'à l'ordinaire, il ne peut entrer dans le bureau de poste avec son fardeau.

Le maître de poste, qui porte nom "Isaac Frazee", était d'abord un peintre avant d'aller habiter cette région sauvage, pour la restauration de sa santé.

On l'appelle aussi "Moosa poet", car dans ses loisirs, ils se livre à la poésie, dont il a déjà publié un volume.

LA PREMIERE MACHINE A ECRIRE



La première machine à écrire fut construite par le R.T.P. Allen, de Kentucky, en 1863.

Elle est encore précieusement conservée de nos jours comme une curiosité, au bureau des patente, à Washington.

Sa construction demanda à l'inventeur une somme considérable d'imagination et de calcul.

Elle était entièrement en bois, ainsi que les clefs de touche et les lettres elles-mêmes.

Le travail se faisait d'abord lentement, mais plus tard, il en fit fabriqué un modèle en métal de même que les lettres qui rendaient l'écriture beaucoup plus lisible que celles de bois.

Petit à petit, d'autres perfectionnèrent cette machine qui, en comparaison avec les modernes, était plutôt un objet de curiosité que d'utilité.

Aujourd'hui la machine à écrire est connue universellement. Elle a sa place dans tout bureau, et la vente en est considérable.

Elle rend d'immenses services et est employée partout.

Si l'inventeur a bénéficié de son heureuse découverte, des milliers de dactylographes et ouvriers gagnent leur vie honorablement.

—— o ——

A Siam, les prêteurs d'argent chargent 14 par cent. Quand un homme s'endette en ce pays, il reste débiteur toute sa vie. Ses revenus suffisent à peine pour payer ses intérêts.

CHACUN A SA MANIERE . . .

Tout augmente!...

Les diverses denrées ou marchandises augmentent sans cesse et l'on se demande anxieusement où cela s'arrêtera.

"LE SAMEDI" augmente aussi, mais pas de la même façon...

Il augmente le nombre de ses pages, la variété de ses départements, depuis quelque temps déjà, il publie deux feuilletons au lieu d'un et, en conséquence, sa clientèle fait comme lui, elle augmente aussi.

Pourquoi?

Parce que **"LE SAMEDI"**, fidèle à sa ligne de conduite, s'est imposé un surcroît de labeur et de frais mais *n'a pas augmenté son prix de vente.*

"LE SAMEDI", véritable organe de la famille canadienne, convient à tous les âges et à toutes les conditions parce qu'il est: intéressant, instructif, amusant et *strictement moral.*

Parce que pour la très modique somme de 5 cents, il donne: de l'actualité, du tourisme, de la mode, des conseils et recettes de grande utilité, des pages et gravures humoristiques, une nouvelle illustrée inédite, un grand roman sentimental, un autre roman genre policier et quantité d'autres articles.

Lisez-le et faites-le lire à vos amis, les 5 cents qu'il vous coûtera vous seront rendus au centuple en agrément.

S'il n'y a pas de Dépôt dans votre localité, abonnez-vous directement aux Edit.-Prop., Poirier, Bessette & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal, pour $2.50 par an ou $1.25 pour six mois.

LE REFROIDISSEMENT DE LA TERRE

D'après le savant astronome Laplace, la terre était à l'origine à l'état de nébuleuse. C'était un globe gazeux, lumineux comme le soleil, dont il s'était d'ailleurs détaché et où la chaleur maintenait les corps simples à l'état de vapeur. Par suite de ses faibles dimensions, cette sphère se condensa et se refroidit bientôt extérieurement.

Le *refroidissement* de la terre ne permit plus l'existence à la surface des matières en fusion et il se forma une croûte qui fut bientôt assez épaisse pour ne plus permettre qu'une faible déperdition de chaleur.

Le refroidissement du noyau igné de la terre s'est continué lentement durant toutes les périodes géologiques occasionnant ainsi par contraction une diminution de volume de ce noyau. Cette diminution de volume, augmentée des pertes subies par la masse en fusion à la suite des éruptions volcaniques, a obligé l'écorce terrestre rigide à se plisser. Le refroidissement est donc un des causes de la formation des montagnes.

—— o ——

LA PLANTE ANTI-MOUSTIQUE

Qui n'a pas souffert des attaques des moustiques? Certes, ils sont moins redoutables dans notre pays que dans maintes régions où l'on ne peut pas ouvrir la bouche sans en avaler des douzaines! Mais ils s'entendent cependant à troubler le repos de nos nuits.

Il est donc intéressant de noter qu'un explorateur a découvert en Amérique du Sud une plante que les savants ont appelée l'"ocimum viride", et qui jouit de cette étrange propriété d'éloigner les moustiques.

Une brindille entretenue dans une chambre les empêche d'y pénétrer, et, si l'on entretient un plant devant une maison, les visites des moustiques cessent complètement.

On croit pouvoir attribuer cette propriété à une odeur que dégage la plante, et qui, sans action sur notre propre odorat, impressionne vivement celui de l'insecte.

Reste à savoir (et les expériences entreprises dans ce but n'ont pas encore éclairci le mystère) si la présence de cette plante n'est pas nuisible aux êtres humains.

—— o ——

LE RECENSEMENT DES OISEAUX

Le Gouvernement des Etats-Unis, vient de terminer la gigantesque tâche de compter le nombre des oiseaux de ce pays. Le rencensement a été entrepris par des passionnés de l'oiseau, volontairement et a révélé qu'il y avait 250,000,000 de couples d'oiseaux, soit un couple par âcre.

Chaque censeur était responsable d'une surface de terre de pas moins de quarante âcres et pas plus de 80, et ne s'étendait qu'aux oiseaux qui avaient leurs nids dans cette espace.

Le plus grand nombre d'oiseaux par âcre, est dans le district de Maryland où la moyenne était de sept paires par âcre.

Le plus curieux, c'est que l'oiseau le plus commun est le "rouge-gorge", le moineau venant au second rang. On a constaté, que les oiseaux étaient plus nombreux, où il y avait le plus de monde et non dans les endroits inhabités.

On a décidé de faire le recensement des oiseaux chaque année, afin de connaître l'augmentation et la diminution de ceux-ci.

L'ECLAIRAGE AU NEON

M. Georges Claude, le jeune et savant physicien, qui, perfectionnant et complétant l'oeuvre de Linde, a fait de l'air liquide une chose courante et industrielle, a, comme conséquence, isolé d'une façon pratique et à volonté, ainsi que de simples impuretés, les gaz rares de l'air: l'argon, que découvrit sir Ramsay, le krypton, le néon. Il ne s'agit plus de simples échantillons pour les laboratoires, mais de centaines de pintes de ces étonnants "azotes", avec lesquelles on a toujours vécu en très bons termes sans se douter de leur abondance, tant ils étaient discrets.

Le néon a été asservi par M. Georges Claude et adapté au rôle de gaz éclairant. On l'a vu illuminer de luminosités roses, dans de grands tubes du genre Geissler, la façade du Grand Palais de Paris lors du dernier Salon de l'Automobile. Il servit à éclairer l'église Saint-Ouen, à Rouen, pendant les fêtes du Milénaire normand.

Le néon, d'après M. Georges Claude, a été découvert, comme l'argon, par sir Ramsay; il avait échappé aux recherches de Lavoisier en raison de ce fait que l'air en contient la très modeste proportion d'un soixante millième (1|60.000). Il fût resté inutilisé si les appareils à liquéfier l'air n'avaient permis de la recueillir et de le séparer à l'état de résidu non condensable. Or, avec un seul de ses appareils liquéfacteurs, M. Georges Claude obtient 100 pintes de néon par jour: avant lui, les procédés chimiques d'absorption en avaient fourni, en tout, 40 pouces cubes.

Le néon a des propriétés très curieuses. Examiné dans un tube de Plucker, analogue aux tubes de Geissler et de Moore, il rayonne une superbe lumière couleur de feu, qui se résout au spectroscope en un "spectre" éclatant dans les régions du jaune et du rouge.

Les métaux, ainsi que cela a été communiqué à l'Académie des Sciences, se volatisent avec une énigmatique et excessive facilité dans une atmosphère de néon, un tube de Plucker renfermant ce gaz est entièrement "platinisé" au voisinage des électrodes après quelques minutes de fonctionnement. Enfin, comme l'a montré M. Bouty, la décharge électrique le traverse avec une étonnante facilité.

M. Georges Claude, qui aime à déduire des conséquences pratiques de ses recherches hautement scientifiques, s'est proposé de tirer parti de la luminescence du néon. Il l'a donc mis dans de grands tubes de Moore destinés à la "lumière froide" et dans des tubes de Geissler, entre deux électrodes.

Cela lui a permis, tout d'abord, de constater que le néon veut bien répandre des torrents de lumière rose sur ses obscurs admirateurs, mais c'est à la condition d'être parfaitement pur. Cette impureté de l'air (car c'en est une) ne tolère pas le moindre mélange avec les autres impuretée, ses soeurs: il faut l'en débarrasser si l'on veut qu'elle lance ses luminescences.

Pour y arriver, le distingué physicien a eu l'idée de mettre à profit une curieu-

se propriété du charbon de bois. A la température de l'air liquide, le charbon de bois absorbe avec une extrême énergie les gaz facilement condensables, par exemple l'oxygène et l'azote liquéfiable vers 200 degrés au-dessous de zéro; mais il n'absorbe pas le néon, qui ne se liquéfie qu'à 240 degrés au-dessous de zéro.

Donc, M. Georges Claude introduit dans ses tubes à néon éclairants un petit récipient contenant un petit morceau de charbon de bois plongé préalablement dans l'air liquide; puis, il fait passer le courant électrique entre les électrodes du tube.

Les gaz constituant les impuretés du néon (ils sont impure suivant leur degré de liquéfaction) se dégagent et sont happés par le charbon de bois. Au bout de quelques heures, le néon est purifié, maître chez lui, c'est-à-dire dans son tube, et il répand au passage du courant électrique ses admirables luminescences.

Dans les tubes Moore, dont le gaz lumineux est l'azote, cet azote se consume, ou se consomme, pendant le fonctionnement et les tubes s'éteindraient si une petite soupape électromagnétique fort ingénieuse n'y faisait pas rentrer, de temps à autre et à point nommé, un peu d'air avec la petite provision d'azote de rechange.

Pour le néon, cette disposition n'était pas possible, puisqu'il faudrait l'envoyer déjà pur en renouvellement à la soupape et qu'un accès d'air serait insuffisant à le renouveler. Mais M. Claude a reconnu que les électrodes de ses tubes étant très petites s'échauffaient relativement beaucoup et produisaient, à leur voisinage, un dépôt de néon et d'hélium: il en résultait la diminution de luminosité, l'affaiblissement de luminosité des tubes en fonctionnement.

Il y a mis ordre en augmentant le diamètre des électrodes, ce qui réduit l'échauffement, diminue la vaporisation, empêche les dépôts de se produire, et augmnte, en conséquence, ce que l'on peut appeler la "vie des tubes".

Maintenant, les tubes à néon vivent volontiers 100, 200, et même 600 heures. Au point de vue du rendement, les tubes à azote arrivent à peine à 1,5 watt par bougie, alors que les tubes à néon arrivent à 0,5 watt, c'est-à-dire à un rendement comparable à celui des lampes à arc électriques.

La qualité de la lumière au néon est excellente, un peu rose peut-être, mais moins aveuglante que les blanches lumières qui ont été préconisées pour les halls d'hôtels et les salles de spectacles.

Enfin, d'après ce que montrent les expériences faites, les tubes à néon, en raison de leur excellent rendement, peuvent être relativement courts: 6 verges avec 0,8 watt par bougie. Les tubes à gaz raréfiés exigeaient des longueurs de 30 à 50 verges, et l'on peut penser qu'ils étaient mal aisés à installer.

En résumé, le curieux éclairage par les tubes à néon paraît être un chapître nouveau de l'éclairage: c'est une bien curieuse conséquence de la fabrication de l'air liquide et une preuve nouvelle que, dans la science actuelle, en si étonnant progrès, les découvertes ne cessent de s'enchaîner et de s'entr'aider.

—— o ——

En Finlande, les avocats ne peuvent obtenir une position du gouvernement, avant d'avoir rempli les fonctions de policier ordinaire. Par ce moyen, les disciples de Thémis acquièrent une expérience pratique de la vie.

GRATIS — POUR VOUS MESDAMES ? — GRATIS

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSE, RETABLIR VOS NERFS, CELA EN 25 JOURS AVEC LE

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'étaient pas développé. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

GRATIS. — Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myrriam Dubreuil.**

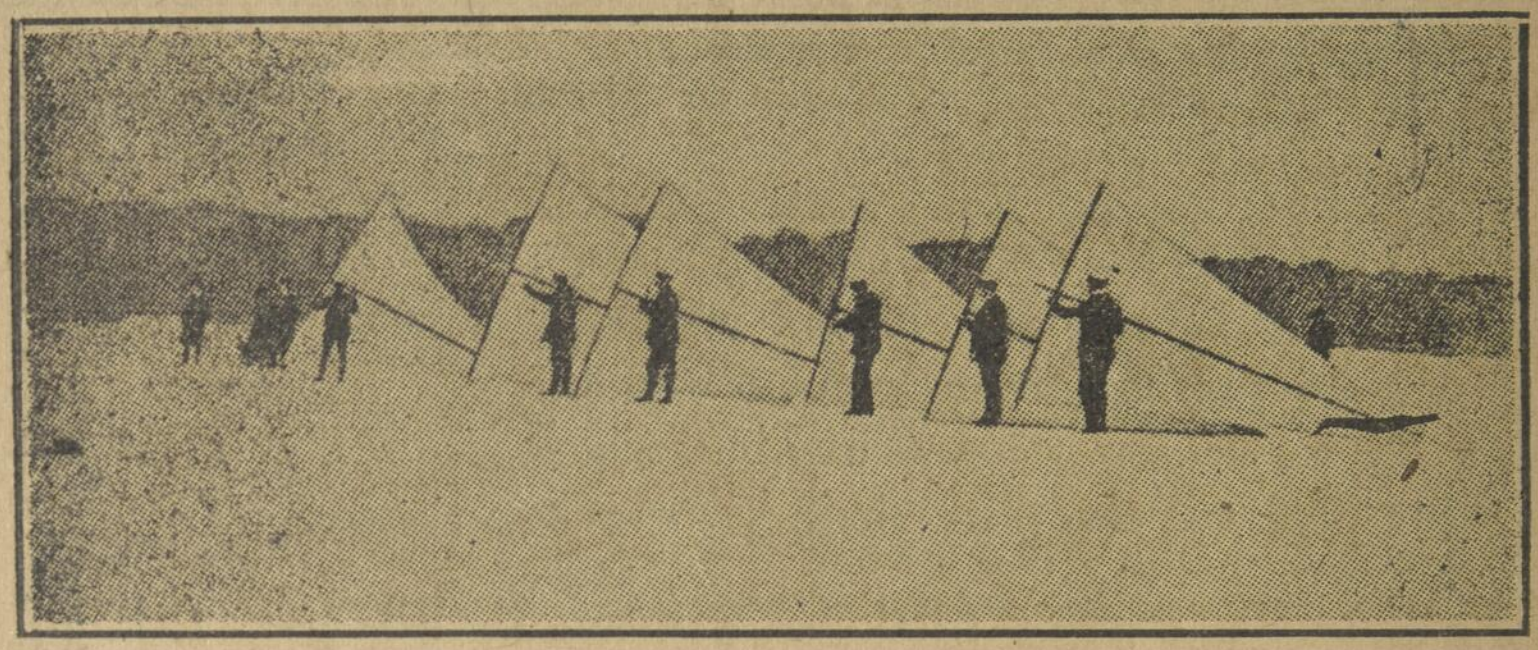
Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge.

Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 heures à 5 heures P. M.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 451 Rue RIVARD

Dept. 8, Boîte Postale 2353. Montréal, Canada.



Avant le départ d'une course.

LE SPORT DU YACHT A GLACE

Le yacht à glace, qui comme son nom l'indique, est un appareil spécial de locomotion sur la glace, muni de voiles et d'un gouvernail analogue à ceux des bateaux, fut utilisé d'abord en Hollande, ensuite dans tous les pays où l'hiver est rigoureux, ensuite aux Etats-Unis et au Canada, où ce genre de sport s'est développé et perfectionné.

Les yachts à glace se compose essentiellement d'une poutre longitudinale de 6 à 7 verges, supportée à l'arrière par le patin gouvernail et à l'avant par le balancier qui porte à ses deux extrémités les deux patins latéraux.

Tout à l'arrière se trouve le "cock-pit", très plat, où se tient l'équipage. La surface de la voile peut atteindre de 37 jusqu'à 90 verges carrées, imprimant une vitesse qui peut dépasser 65 milles à l'heure, allure d'ailleurs fort dangereuse.

La construction de ces yachts paraît simple en apparence, mais est en réalité très délicate, par la nécessité de faire coïncider le centre de l résistance latérale.

Bien construit, le yacht à glace, peut atteindre même une vitesse plus grande que le vent, ce qui semble invraisemblable.

Cependant la science a prouvé, en employant des instruments qui mesurent la vélocité du vent tandis que la vitesse des yachts à glace, en opération, était réglée au moyen de montres spéciales, que ces derniers étaient plus rapides que le vent lui-même.

Ce genre de sport, s'il est agréable, est parfois dangereux pour celui qui n'a pas l'expérience nécessaire pour bien conduire l'embarcation.

Toutes les connaissances consistent en la manière de faire travailler la voilure et de faire face au vent lorsqu'il est nécessaire, tout en sachant profiter des rafales si fréquentes sur les grands lacs.

—— o ——

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin des

Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562 Montréal.

Un Buste Bien Dessine

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA TAILLE

Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: $1.00 la boîte; 6 boîtes pour $5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Mesdames,

Notre stock de Gants est au complet.

CAPE LAVABLE,
CHAMOISETTE,
KID FRANÇAIS,
SUEDE.

Dans tous les prix et nuances. Ainsi que nos rayons de *Bas et Corsets.*

Cravates de fantaisie reçues chaque semaine.

Ganterie Royale

483 Ste-Catherine Est - Tel. Est 3341

MINISTÈRE DU SERVICE NAVAL

COLLEGE ROYAL NAVAL du CANADA

Les examens annuels pour l'admission des cadets de marine au Collège Royal Naval du Canada sont tenus en mai de chaque année aux divers centres d'examen désignés par la Commission du Service Civil. Les candidats heureux font leur entrée au collège le ou vers le 1er août qui suit l'examen.

Les demandes d'admission sont reçues jusqu'au 15 avril par le Secrétaire de la Commission du Service Civil, à Ottawa, de qui on peut se procurer les formules de demande d'admission nécessaires.

Les candidats à l'examen doivent avoir dépassé leur quatorzième anniversaire de naissance sans avoir atteint leur seizième anniversaire de naissance le 1er juillet qui suit l'examen.

Pour plus amples renseignements on peut s'adresser à G. J. Desbarats, C. M. G., sous-ministre du Service Naval, Ministère du Service, à Ottawa.

G. J. DESBARATS,

Sous-Ministre du Service Naval.

Ministère du Service Naval,
Ottawa, le 11 mai 1917.

Le département ne paiera rien pour la publication non autorisée de cette annonce.

UN NOUVEAU MOYEN DE GRAVIR UNE MONTAGNE

L'illustration ci-dessous nous donne deux moyens pratiques et différents de faire l'ascencion d'une colline, en skis.

Ces deux méthodes sont infaillibles si

Comment gravir une montagne. en skis.

les attachements que notre gravure indique sont fixés convenablement, à l'extrémité des skis.

La première représente une pièce de peau de cheval, d'environ 4 pouces carrés, cloué au ski. A l'extrémité postérieure de cette dernière on a eu le soin d'en conserver les poils intacts. Par ce moyen, on empêchera le ski de glisser à l'arrière, tout en ne nuisant pas à l'avancement.

L'autre consiste en une pièce de bois, à laquelle on a ajouté des gonds. La partie extrême s'introduira dans la neige. Lorsque le ski glissera cette innovation offrira une résistance assez considérable pour l'en empêcher de reculer. Quand il pourra avancer librement, ce dernier appareil suivra facilement en glissant sur la surface de la neige.

Cette expérience peu coûteuse vous permettra de monter sur les plus hautes élévations accessibles, sans aucun danger et avec beaucoup de facilité.

—o—

TIMBRES

En dehors des souverains, les principaux collectionneurs de timbres sont le prince de Galles qui possède une collection, unique au monde, de timbres de la Grande-Bretagne;—le British Museum, dont la collection est estimée à plus de $500,000; le docteur Legrand, en France; un banquier parisien possède la plus remarquable collection de timbres suisses, et M. de Ferrari, la collection de timbres variés la plus riche du monde entier. On a vu des timbres très rares se vendre jusqu'à $12,-400.

Ne contient pas d'Alun

NOUVEAU PAQUETAGE
FER-BLANC

POUR FAIRE DE LA
BONNE PATISSERIE
DEMANDEZ À VOTRE ÉPICIER LA
CELEBRE POUDRE
A PATE

COOK'S FRIEND

Vendue maintenant en Boîtes de Fer-blanc de forme oblongue.

Absolument Pure

Ne contient pas de substances nuisibles à l'estomac.

LEVE LA PATE ET LA REND POREUSE, LEGERE, DIGESTIVE ET DELICIEUSE

Fabriquée à Montréal par W. D. McLAREN, LIMITEE

DEPUIS L'AN 1862

Ne coûte pas davantage que les qualités inférieures

LA REVUE POPULAIRE

MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE DE 164 PAGES

POUR $1.00 PAR AN, OU 50 CENTS POUR 6 MOIS

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs, Props., 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvel les sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous; il vous fait gagner deux numéros puisque pour 1 dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de $1.00 pour 1 an, ou 50c pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la *Revue Populaire.*

Nom ....
M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue ....

Loclité ....

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette et Cie, 129-131-133, rue Cadieux, Montréal.

LE LANGAGE DES FLEURS

DECEMBRE

LES EFUILLES MORTES

L'hiver s'avance; les arbres ont perdu leur verdure après s'être dépouillés de leurs fruits; le soleil, en se retirant, verse sur les feuillages des couleurs sombres ou métalliques; le peuplier se couvre d'un or pâle et décoloré, tandis que l'acacia replie ses légères folioles que les rayons du soleil ne réveilleront plus: cependant le bouleau laisse flotter sa longue chevelure déjà privée d'ornements, et le sapin qui doit conserver sa verte pyramide, la balance fièrement dans les airs.

GUI COMMUN

JE SURMONTE TOUT

Le gui est un petit arbuste qui croît au sommet des plus grands arbres; le chêne superbe devient son esclave, et le nourrit de sa propre substance. Les druides avaient une espèce d'adoration pour une faiblesse si supérieure à la force; le tyran du chêne leur paraissait également redoutable aux hommes et aux dieux.

UN BRIN DE MOUSSE

AMOUR MATERNEL

J.-J. Rousseau, si longtemps tourmenté par ses passions et persécuté par celles des autres hommes, consola les dernières années de sa vie par l'étude de la nature; il n'interrogeait, il n'aimait plus qu'elle, et son goût pour la botanique adoucissait tous ses maux et calmait toutes ses douleurs; l'étude des mousses surtout avait des charmes pour lui. "Ce sont elles, disait-il souvent, qui rendent à nos campagnes un air de jeunesse et de fraîcheur ; elles embellissent la nature au moment où les fleurs ont disparu et où leurs tiges flétries se confondent avec la poussière de nos champs." Effectivement, c'est en hiver que les mousses offrent aux yeux du botaniste leur vert d'émeraude, leurs noces secrètes et les charmants mystères des urnes et des amphores qui renferment leur postérité.

Semblables à ces amis qui ne se rebutent ni du malheur, ni même de l'ingratitude, les mousses, bannies des champs cultivés, s'avancent vers les terrains arides et incultes, pour les couvrir de leur propre substance, qui se change peu à peu en une terre féconde; elles s'étendent dans les marécages, et les transforment bientôt en utiles et riantes prairies. L'hiver, lorsque rien ne végète plus, ce sont elles qui se chargent de l'hydrogène et du carbone qui vicient l'air que nous respirons, pour nous le rendre chargé de l'oxygène qui l'épure; l'été, elles forment, à l'ombre des forêts, des gazons où le berger, l'amant et le poè-

UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement dispendieuses surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre car le prix des matières premières est très augmenté depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle et les encouragements qui nous sont venus d'un peu partout nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.

te aiment à se reposer; les petits oiseaux en tapissent les nids qu'ils préparent à leurs naissantes familles, et l'écureuil en construit sa demeure. Que dis-je? sans ces plantes, si méprisées des hommes, une partie de notre globe serait inhabitable.

LES COURONNES

EMBLÈMES DES FLEURS CHEZ LES DIFFÉRENTS PEUPLES

Aussitôt qu'il y a eu sur la terre une famille, une prairie, un arbre, un ruisseau, on a aimé les fleurs. Les peuples de l'Orient, qui semblent être les hommes primitifs, n'imaginent rien de plus doux que de vivre éternellement dans un jardin délicieux. Les peuples religieux qui habitent les bords de l'Indus et qui boivent les eaux du Gange regardent certaines fleurs, qu'ils ne cueillent jamais, comme les demeures passagères des nymphes et des sylphides.

Le soin d'arroser ces plantes de prédilection est confié aux bramines encore vierges. Elles s'occupent aussi à en tresser d'autres pour la décoration des temples et pour leurs propres parures. Les jeunes bayadères couvrent leurs têtes de l'immense corolle de l'aristoloche; elles ont des colliers de fleurs de mougris et des ceintures de fleurs de frangipanier.

Dans la somptueuse Egypte, on porta cette passion si loin qu'Amasis, de simple particulier, devint général des armées du roi Partanis, pour lui avoir présenté un chapeau de fleurs. Plus tard, ce même Amasis s'assit sur le trône d'Egypte; ainsi un trône fut le prix d'une simple guirlande. Les Grecs, disciples des Egyptiens, se livrèrent au même goût. A Athènes, on portait tous les jours au marché des corbeilles qui étaient enlevées à l'instant.

C'est là que l'on voit s'engager un combat charmant entre Pausias, célèbre peintre de Sicyone, et la bouquetière Glycéra sa maîtresse; c'était, dit Pline, un grand plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glycéra contre l'art de Pausias, qui finit par la peindre elle-même, assise en faisant un chapeau de fleurs.

Les fleurs étaient non-seulement alors comme aujourd'hui, l'ornement des autels et la parure de la beauté; mais les jeunes gens s'en couronnaient dans les jeux, les prêtres dans les cérémonies, les convives dans les festins; des faisceaux et des guirlandes étaient suspendus aux portes dans les circonstances heureuses; et, ce qui est plus remarquable et plus étranger à nos moeurs, les philosophes eux-mêmes portaient des couronnes, et les guerriers en paraient leurs fronts dans les jours de triomphe; car les couronnes devinrent bientôt le prix et la récompense du talent, de la vertu et des grandes actions.

Le temps, qui a détruit les empires, n'a point détruit ce langage emblématique, il est venu jusqu'à nous avec toute son expression; les couronnes de chêne, de myrte, de rose, de laurier, sont encore destinées aux guerriers, aux poètes et aux amours.

Les fleurs consacrées aux dieux étaient les symboles de leur caractère et de leur puissance. Le lis superbe appartenait à Junon, le pavot à Cérès, l'asphodèle aux Mânes, la jacinthe et le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le lierre à Bacchus, le peuplier à Hercule, le cyprès à Pluton, le chêne à Jupiter.

La signification, le goût et l'usage des fleurs passèrent des Grecs chez les Romains, qui portèrent ce luxe jusqu'à la folie; on les voyait changer trois fois de couronnes dans un seul repas; ils disaient qu'un chapeau de roses rafraîchissait la tête et préservait des fumées du vin; mais bientôt, voulant jouir d'une double ivres-

- Nous Avons Toujours Les Derniers Modeles -

Profitez-en pour vos achats d'Automne ;
Emmagasinage gratuit.
Le seul magasin en ville où acheter a des

PRIX AUSSI BAS QUE CEUX QUE NOUS EN DEMANDONS ;

Un ameublement complet ou partiel

— DE —

Boudoir, Chambre à Coucher, Salle à Manger Bibliothèque, Salon.

Spécial : Tapis, Prélart, Rideau, Portières.

Une visite vous intéressera et era de nature à vous convain- re que notre devise n'est pas n vain mot, que **réellement** ous vendons à des

RIX PLUS BAS QUE PAR- TOUT AILLEURS

☞ De plus nous vous offrons une ligne complète de Phonolas, cette machine parlante si connue.

Nous avons en main plus de 5,000 records comprenant ce qu'il y a de plus nouveau.

THE J. S. PRINCE COMPANY

WILLIAM LALONDE, PRÉSIDENT.

85 BLVD. ST-LAURENT, TEL. EST 209

se, ils entassèrent des fleurs autour d'eux, de façon à produire l'effet qu'elles étaient destinées à prévenir.

Au moyen âge, la culture des fleurs fut abandonnée. Dans les temps de dévastations et de barbarie, la terre semble resserrer son sein et n'accorder qu'à regret aux hommes cruels une subsistance mal assurée.

Le goût des fleurs prit naissance en France avec celui de la galanterie; le règne de la beauté fut aussi celui des fleurs; tout alors prit une expression, et la composition d'un bouquet ne fut plus une chose indifférente; chaque fleur avait sa signification.

Un chevalier partait-il pour une expédition lointaine, son chapel, formé de giroflées de Mahon et de fleurs de cerisier, semblait dire à sa belle: "Ayez de moi souvenance, et ne m'oubliez pas." Avait-on fait choix d'une dame, et lui avait-on demandé l'honneur de l'aimer, la jeune beauté, se montrant parée d'une couronne de blanches marguerites, était censée répondre: "J'y penserai." Voulait-elle le bonheur de son amant, elle préparait la couronne de roses blanches, qui signifiait le doux: *Je vous aime!*

Mais, si les voeux étaient rejetés, la fleur dedents-de-lion indiquait qu'on avait donné son coeur, que le requérant d'amoureuse merci ne devait conserver aucune espérance, et qu'il employait mal son temps.

Les feuilles de laurier peignaient la félicité assurée; le lis des vallées ou le glaïeul, la noblesse et la pureté des actions et de la conduite; de petites branches d'if annonçaient un bon ménage, et le bouquet de basilic indiquait qu'on était fâché et même brouillé.

Dans ce bon temps, l'amour armé d'un bouquet pouvait tout oser, une fleur dans sa main exprimait bien souvent plus que n'oserait dire le billet le plus tendre.

Les Turcs, comme tous les Orientaux, se servent du langage des fleurs; mais ils l'ont corrompu en mêlant à leur signification celle des rubans, des étoffes et de mille autres choses; cependant ils ont conservé le goût le plus vif pour les fleurs, et, malgré leur avarice naturelle, ils dépensent souvent plus pour un bouquet que pour un diamant.

La fête des tulipes est chez eux d'une telle magnificence que sa description paraîtrait merveilleuse dans les merveilleuses pages des *Mille et une Nuits.*

La découverte du nouveau monde, les voyageurs, les savants et d'habiles cultivateurs, ont tellement multiplié les fleurs de nos jardins que le plus modeste de nos parterres brille, surtout en automne, des tributs de toute la terre. Chaque fleur apporte avec un plaisir une expression nouvelle. Nous avons tâché d'en fixer quelques-unes en cherchant dans la nature de chaque plante un rapport avec nos affections morales. La poésie des anciens offre de toutes parts ces heureux rapprochements; nous leur devons encore nos plus douces images, nos plus aimables comparaisons.

Il ne faut donc que donner une âme aux fleurs pour que leur langage, en s'étendant de proche en proche, devienne un jour la langue universelle.

—— o ——

Le "King-Pan", est un journal publié à Pékin. Il a été fondé en 908 et est à sa millième année d'eistence. Il sort trois éditions par jour, de différentes couleurs: jaune le matin, blanc dans l'après-midi et rose le soir.

EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos "*Verres Toric*", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.

LE SPECIALISTE BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE 144 RUE STE-CATHERINE EST **Coin Av. Hôtel-de-Ville MONTREAL.**

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels.* N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

TROIS RAISONS

POUR LESQUELLES VOUS DEVRIEZ EMPLOYER

LA FARINE PREPAREE XXX DE BRODIE

La pureté de cette farine.
Sa simplicité à pétrir et à cuire.
Elle est plus économique que la farine non préparée.

Conservez vos Sacs Vides pour obtenir des Primes.—Demandez à votre épicier la Farine d'Avoine Roulée Perfection de BRODIE.—Elle est propre, fraîche et parfaite.—Ne se vend qu'en paquets et chaque paquet contient une Prime.

BRODIE & HARVIE Limitée, 14-16 RUE BLEURY, **Montréal.**

QUAND VOUS DÉMÉNAGEREZ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le 15 **au plus tard du mois précédent,** date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des Nos duplicata.

Nom ....

Rue ....

Localité ....

Ancienne adresse ....

Localité ....

LA REVUE POPULAIRE, 129-131-133 Cadieux, Montréal

L'ALMANACH DU SAMEDI

— Pour 1918 —

SERA BIENTOT EN VENTE DANS TOUS LES DEPOTS

¶ Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur ce petit livre qui contient une énorme quantité de renseignements utile.

¶ A l'encontre de certains almanachs qui n'offrent au lecteur que des pages de peu d'intérêt et bien vite lues,

L'ALMANACH DU SAMEDI

ne contient pas une ligne inutile. L'édition de 1918 est divisée en grands départements qui permettent la recherche plus facile du renseignement dont on a besoin.

¶ On y trouve des recettes économiques, des procédés spéciaux pour les mille travaux que l'on a toujours à faire dans une maison; conseils pratiques, recettes pratiques, recettes industrielles, méthodes de fabrications diverses, suggestions pour le bien-être, etc., on y trouve un peu de tout et bien souvent une seule recette vaudra, pour l'acheteur, bien plus que les **Dix cents** que **se vend l'Almanach**

¶ Nous avertissons toutefois nos lecteurs que le **tirage** en **est limité** et qu'il ne sera pas procédé à une deuxième édition. Comme tous les ans, la vente sera très rapide et, en conséquence, ceux qui veulent être certains de posséder cet intéressant petit livre, doivent le

RETENIR DES MAINTENANT CHEZ LEUR DEPOSITAIRE.

— : — QU'ON SE LE DISE ! — : —